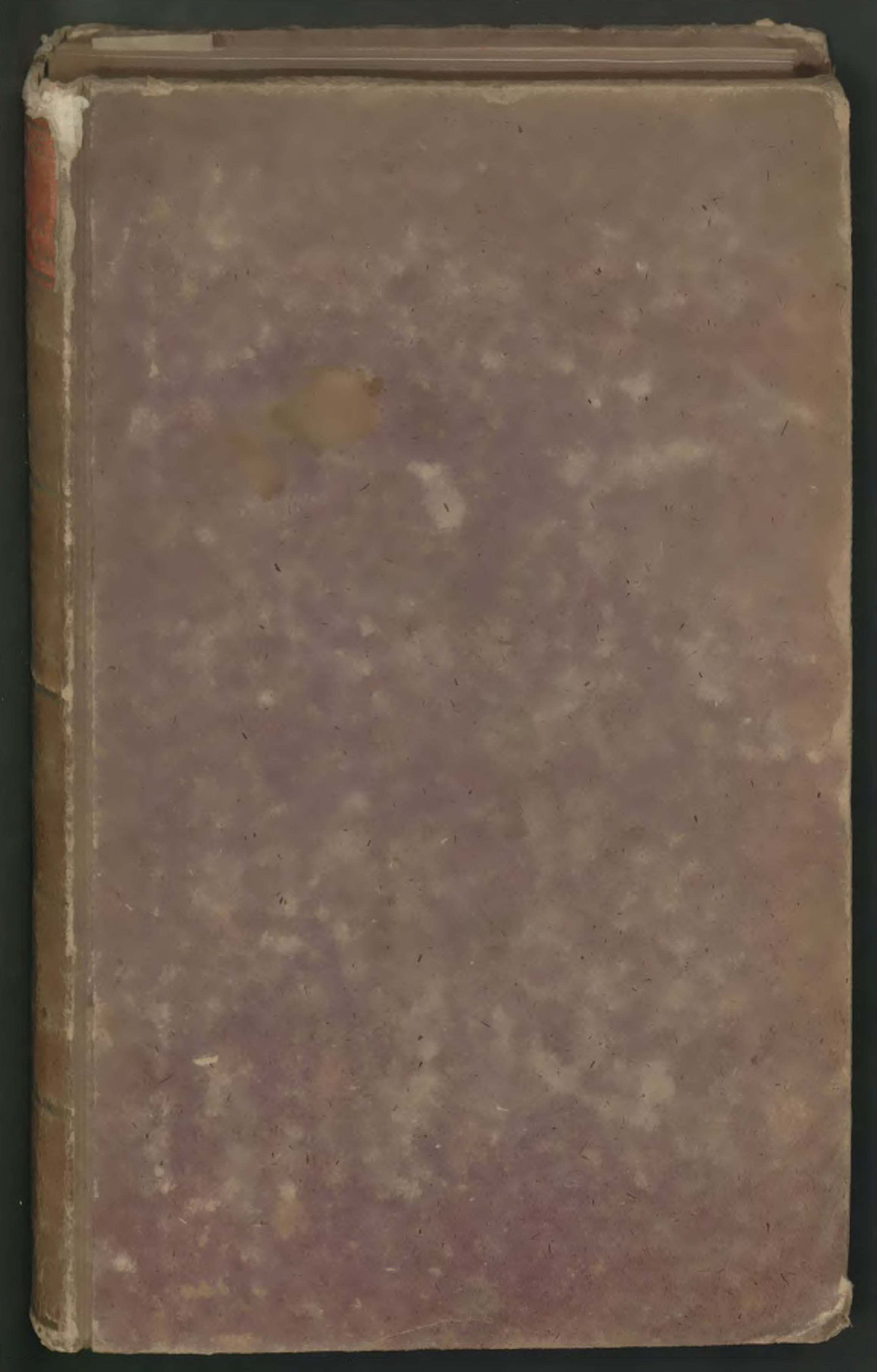


ŒUVRE
DE
VOLTAIR
TOM. XXIII.



OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.

TOME VINGT-TROISIEME.

A BASLE

De l'Imprimerie de JEAN-JAQUES TOURNEISEN,

Avec des caractères de G. HAAS.

1785.



HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII,

Qui était au-devant de la première édition.

IL y a bien peu de ſouverains dont on dût écrire une hiſtoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'eſt exercée ſur preſque tous les princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire ſe conſerve ; et ce nombre ſerait encore plus petit, ſi l'on ne ſe ſouvenait que de ceux qui ont été juſtes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité ſont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainſi tant que la France ſubſiſtera, on s'y ſouviendra de la tendreſſe que *Louis XII* avait pour ſon peuple ; on excuſera les grandes fautes de *François I* en faveur des arts et des ſciences dont il a été le père ; on bénira la mémoire de *Henri IV*, qui conquit ſon héritage à force de vaincre et de pardonner ; on louera la magnificence de *Louis XIV*, qui a protégé les arts que *François I* avait fait naître.

Par une raiſon contraire, on garde le ſouvenir des mauvais princes, comme on ſe ſouvient des inondations, des incendies et des peſtes.

Entre les tyrans et les bons rois ſont les conquérans, mais plus approchans des premiers: ceux-ci ont une réputation éclatante; on eſt avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle eſt la miſérable faibleſſe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, et qu'ils parleront ſouvent plus volontiers du deſtructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes qui n'ont été illuſtres ni en paix ni en guerre, et qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'eſt pas digne qu'on s'en ſouvienne. De tant d'empereurs de Rome, d'Allemagne, de Moſcovie; de tant de ſultans, de califes, de papes, de rois; combien y en a-t-il, dont le nom ne mérite de ſe trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne ſont que pour ſervir d'époques?

Il y a un vulgaire parmi les princes, comme parmi les autres hommes; cependant la fureur d'écrire eſt venue au point qu'à peine un ſouverain ceſſe de vivre que le public eſt inondé de volumes ſous le nom de mémoires, d'hiſtoire de ſa vie, d'anecdotes de ſa cour. Par-là les livres ſe multiplient de telle ſorte qu'un homme qui vivrait cent ans, et qui les emploierait à lire, n'aurait pas le temps de parcourir ce qui s'eſt imprimé ſur l'hiſtoire ſeule, depuis deux ſiècles, en Europe.

Cette démangeaiſon de tranſmettre à la poſtérité des détails inutiles, et d'arrêter les yeux des ſiècles à venir ſur des événemens communs, vient d'une faibleſſe très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, et qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu comme la plus belle qui ait jamais été, le roi qu'ils ont vu comme le plus grand monarque, les affaires dont ils ſe ſont mêlés comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la poſtérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que ſa cour ſoit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ſes voiſins et qu'il vende la ſienne à un autre; qu'il faſſe enfin la paix avec ſes ennemis, après quelques victoires et quelques défaites; ſes ſujets, échauffés par la vivacité de ces événemens préſens, penſent être dans l'époque la plus ſingulière depuis la création. Qu'arrive-t-il? ce prince meurt; on prend après lui des meſures toutes différentes; on oublie et

les intrigues de ſa cour, et ſes maîtreſſes, et ſes miniſtres, et ſes généraux, et ſes guerres, et lui-même.

Depuis le temps que les princes chrétiens tâchent de ſe tromper les uns les autres, et font des guerres et des alliances, on a ſigné des milliers de traités, et donné autant de batailles; les belles ou infames actions ſont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens et de détails ſe préſente devant la poſtérité, ils ſont preſque tous anéantis les uns par les autres; les ſeuls qui reſtent ſont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, ſe ſauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obſcurs peints par de grands maîtres.

On ſe ſerait donc bien donné de garde d'ajouter cette hiſtoire particulière de *Charles XII* roi de Suède à la multitude des livres dont le public eſt accablé, ſi ce prince et ſon rival *Pierre Alexiowitz*, beaucoup plus grand-homme que lui, n'avaient été, du conſentement de toute la terre, les perſonnages les plus ſinguliers qui euſſent paru depuis plus de vingt ſiècles. Mais on n'a pas été déterminé ſeulement à donner cette vie, par la petite ſatisfaction d'écrire des faits extraordinaires; on a penſé que cette lecture pourrait être utile à quelques princes, ſi ce livre leur

tombe par haſard entre les mains. Certainement il n'y a point de ſouverain qui, en liſant la vie de *Charles XII*, ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où eſt le ſouverain qui pût dire: J'ai plus de courage et de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuſte; j'entends mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que *Charles XII?* Que ſi avec tous ces avantages, et après tant de victoires, ce roi a été ſi malheureux, que devraient eſpérer les autres princes qui auraient la même ambition avec moins de talens et de reſſources?

On a compoſé cette hiſtoire ſur des récits de perſonnes connues, qui ont paſſé pluſieurs années auprès de *Charles XII* et de *Pierre le grand*, empereur de Moſcovie; et qui, s'étant retirées dans un pays libre long-temps après la mort de ces princes, n'avaient aucun intérêt de déguiſer la vérité. M. *Fabrice*, qui a vécu ſept années dans la familiarité de *Charles XII*, M. de *Fierville*, envoyé de France, M. de *Villelongue*, colonel au ſervice de Suède, M. *Poniatowski* même ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un ſeul fait ſur lequel on n'ait conſulté des témoins oculaires et irréprochables. C'eſt pourquoi on trouvera cette hiſtoire fort différente des gazettes qui ont paru juſqu'ici ſous le nom de la vie de *Charles XII*. Si l'on a omis

pluſieurs petits combats donnés entre les officiers ſuédois et moſcovites, c'eſt qu'on n'a point prétendu écrire l'hiſtoire de ces officiers, mais ſeulement celle du roi de Suède; même parmi les événemens de ſa vie, on n'a choiſi que les plus intéreſſans. On eſt perſuadé que l'hiſtoire d'un prince n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.

On eſt obligé d'avertir que pluſieurs choſes, qui étaient vraies lorſqu'on écrivit cette hiſtoire en 1728, ceſſent déjà de l'être aujourd'hui (en 1739.) Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie polonaiſe eſt mieux diſciplinée, et a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toujours, lorſqu'on lit une hiſtoire, ſonger au temps où l'auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le cardinal de *Retz* prendrait les Français pour des forcenés qui ne reſpirent que la guerre civile, la faction et la folie. Celui qui ne lirait que l'hiſtoire des belles années de *Louis XIV* dirait : Les Français ſont nés pour obéir, pour vaincre et pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de *Louis XV* ne remarquerait dans notre nation que de la molleſſe, une avidité extrême de s'enrichir, et trop d'indifférence pour tout le reſte. Les Eſpagnols d'aujourd'hui ne ſont plus les Eſpagnols de *Charles-Quint*, et peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne reſſemblent pas plus aux fanatiques de *Cromwell* que les moines et les *monſignori*, dont Rome eſt peuplée, reſſemblent aux *Scipions*. Je ne ſais ſi les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes auſſi formidables que celles de *Charles XII*. On dit d'un homme : il était brave un tel jour; il faudrait dire, en parlant d'une nation : elle paraiſſait telle ſous un tel gouvernement et en telle année.

Si quelque prince et quelque miniſtre trouvaient dans cet ouvrage des vérités déſagréables, qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions, que c'eſt à ce prix qu'ils achètent leur grandeur, que l'hiſtoire eſt un témoin et non un flatteur, et que le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.

LETTRE

A. M. LE MARECHAL

DE SCHULLEMBOURG,

GENERAL DES VENITIENS.

A la Haye, le 15 septembre 1740.

MONSIEUR,

J'AI reçu, par un courrier de M. l'ambassadeur de France, le journal de vos campagnes de 1703 et 1704, dont votre excellence a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de *César: Eodem animo scripsit quo bellavit.* Vous devez vous attendre, Monsieur, qu'un tel bienfait me rendra très-intéressé, et attirera de nouvelles demandes. Je vous supplie de me communiquer tout ce qui pourra m'instruire sur les autres événemens de la guerre de *Charles XII.* J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce roi, digne de vous avoir combattu. Ce journal va jusqu'à la bataille de Pultava inclusivement; il est d'un officier suédois, nommé M. *Adlerfeld*: l'auteur me paraît très-instruit et aussi exact qu'on peut l'être; ce n'est pas une histoire, il s'en

faut beaucoup; mais ce sont d'excellens matériaux pour en composer une, et je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choses sur les mémoires de cet officier.

Je vous avoue d'ailleurs, Monsieur, que j'ai vu avec plaisir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les instructions sur lesquelles j'avais travaillé. Moi qui doute de tout, et sur-tout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même sur beaucoup de faits que j'avais avancés: par exemple, je n'osais plus croire que M. de *Guiscard*, ambassadeur de France, eût été dans le vaisseau de *Charles XII* à l'expédition de Copenhague; je commençais à me repentir d'avoir dit que le cardinal primat, qui servit tant à la déposition du roi *Auguste*, s'opposa en secret à l'élection du roi *Stanislas;* j'étais presque honteux d'avoir avancé que le duc de *Marlborough* s'adressa d'abord au baron de *Gortz* avant de voir le comte *Piper*, lorsqu'il alla conférer avec le roi *Charles XII.* Le sieur de *la Motraye* m'avait repris sur tous ces faits avec une confiance qui me persuadait qu'il avait raison; cependant ils sont tous confirmés par les mémoires de M. *Adlerfeld.*

J'y trouve aussi que le roi de Suède mangea quelquefois, comme je l'avais dit, avec le roi *Auguste* qu'il avait détrôné, et qu'il lui donna

la droite. J'y trouve que le roi *Auguſte* et le roi *Stanislas* ſe rencontrèrent à ſa cour et ſe saluèrent ſans ſe parler. La viſite extraordinaire que *Charles XII* rendit à *Auguſte* à Dreſde, en quittant ſes Etats, n'y eſt pas omiſe. Le bon mot même du baron de *Stralheim* y eſt cité mot pour mot, comme je l'avais rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de M. *Adlerfeld.*

„ Quant au ſieur de *la Motraye*, qui s'eſt ingéré „ de critiquer M. de *Voltaire*, la lecture de ces „ mémoires ne ſervira qu'à le confondre et à lui „ faire remarquer ſes propres erreurs, qui ſont en „ bien plus grand nombre que celles qu'il attribue „ à ſon adverſaire. „

Il eſt vrai, Monſieur, que je vois évidemment par ce journal que j'ai été trompé ſur les détails de pluſieurs événemens militaires. J'avais à la vérité accuſé juſte le nombre des troupes ſuédoiſes et moſcovites à la célèbre bataille de Narva; mais dans beaucoup d'autres occaſions j'ai été dans l'erreur. Le temps, comme vous ſavez, eſt le père de la vérité; je ne ſais même ſi on peut jamais eſpérer de la ſavoir entièrement. Vous verrez que dans certains points M. *Adlerfeld* n'eſt point d'accord avec vous, Monſieur, au ſujet de votre admirable paſſage de l'Oder; mais j'en croirai plus le général allemand, qui a dû tout ſavoir

que l'officier ſuédois qui n'en a pu ſavoir qu'une partie.

Je réformerai mon hiſtoire ſur les mémoires de votre excellence et ſur ceux de cet officier. J'attends encore un extrait de l'hiſtoire ſuédoiſe de *Charles XII*, écrite par M. *Nordberg*, chapelain de ce monarque.

J'ai peur à la vérité que le chapelain n'ait quelquefois vu les choſes avec d'autres yeux que les miniſtres qui m'ont fourni mes matériaux. J'eſtimerai ſon zèle pour ſon maître; mais moi qui n'ai été chapelain ni du roi ni du czar; mais moi qui n'ai ſongé qu'à dire vrai, j'avouerai toujours que l'opiniâtreté de *Charles XII* à Bender, ſon obſtination à reſter dix mois au lit, et beaucoup de ſes démarches après la malheureuſe bataille de Pultava, me paraiſſent des aventures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si l'on peut rendre l'hiſtoire utile, c'eſt, ce me ſemble, en feſant remarquer le bien et le mal que les rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que ſi *Charles XII*, après avoir vaincu le Danemarck, battu les Moſcovites, détrôné ſon ennemi *Auguſte*, affermi le nouveau roi de Pologne, avait accordé la paix au czar qui la lui demandait, s'il était retourné chez lui vainqueur et pacificateur du Nord; s'il s'était appliqué

à faire fleurir les arts et le commerce dans sa patrie, il aurait été alors véritablement un grand-homme; au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un prince qu'il n'estimait pas. Il eût été à souhaiter, pour le bonheur des hommes, que *Pierre le grand* eût été quelquefois moins cruel, et *Charles XII* moins opiniâtre.

Je préfère infiniment à l'un et à l'autre un prince qui regarde l'humanité comme la première des vertus, qui ne se prépare à la guerre que par nécessité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, et qui veut être, en un mot, un sage sur le trône: voilà mon héros, Monsieur. Ne croyez pas que ce soit un être de raison; ce héros existe peut-être dans la personne d'un jeune roi, dont la réputation viendra bientôt jusqu'à vous; vous verrez si elle me démentira; il mérite des généraux tels que vous. C'est de tels rois qu'il est agréable d'écrire l'histoire: car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais si vous examinez le fond du journal de M. *Adlerfeld*, qu'y trouverez-vous autre chose, sinon: lundi 3 avril il y a eu tant de milliers d'hommes égorgés dans un tel champ: le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, et les femmes furent consumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenaient dans leurs bras: le jeudi, on écrasa de mille bombes les maisons d'une ville libre et innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui passait auprès de ses murailles: le vendredi, quinze ou seize cents prisonniers périrent de froid et de faim? Voilà à peu près le sujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion souvent, M. le maréchal, que votre illustre métier est encore plus affreux que nécessaire? Je vois que M. *Adlerfeld* déguise quelquefois des cruautés, qui en effet devraient être oubliées, pour n'être jamais imitées. On m'a assuré, par exemple, qu'à la bataille de Frauenstad, le maréchal *Rehnschöld* fit massacrer de sang-froid douze ou quinze cents moscovites qui demandaient la vie à genoux six heures après la bataille; il prétend qu'il n'y en eut que six cents, encore ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le savoir, Monsieur; vous aviez fait les dispositions admirées des Suédois même à cette journée malheureuse: ayez donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

J'attends avec une extrême impatience le reste des instructions dont vous voudrez bien m'honorer: permettez-moi de vous demander ce que vous pensez de la marche de *Charles XII* en Ukraine, de sa retraite en Turquie, de la mort

de *Paykul*. Vous pouvez dicter à un ſecrétaire bien des choſes, qui ſerviront à faire connaître des vérités dont le public vous aura obligation. C'eſt à vous, Monſieur, à lui donner des inſtructions, en récompenſe de l'admiration qu'il a pour vous.

Je ſuis, avec les ſentimens de la plus reſpectueuſe eſtime, et avec des vœux ſincères pour la conſervation d'une vie que vous avez ſi ſouvent prodiguée,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble et très-obéiſſant ſerviteur, V.

En finiſſant ma lettre, j'apprends qu'on imprime à la Haye la traduction française de l'hiſtoire de Charles XII, *écrite en ſuédois par M. Nordberg; ce ſera pour moi une nouvelle palette* (*) *dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.*

(*) La palette n'a pu ſervir. On ſait que l'hiſtoire de *Charles XII* par *Nordberg* n'eſt, juſqu'en 1709, qu'un amas indigeſte de faits mal rapportés, et depuis 1709 qu'une copie de l'hiſtoire compoſée par M. de *Voltaire*.

LETTRE

A M. NORDBERG,

Chapelain du roi de Suède CHARLES XII, *et auteur d'une hiſtoire de ce monarque.*

SOUFFREZ, Monſieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déjà publié de votre hiſtoire de *Charles XII*, on vous adreſſe quelques juſtes plaintes, et ſur la manière dont vous traitez cette hiſtoire, et ſur celle dont vous en uſez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité; mais l'ancien proverbe, *toutes vérités ne ſont pas bonnes à dire*, regarde ſur-tout les vérités inutiles. Daignez vous ſouvenir de ce paſſage de la préface de l'hiſtoire de M. de *Voltaire*. *L'hiſtoire d'un prince*, dit-il, *n'eſt pas tout ce qu'il a fait*, *mais ſeulement ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.*

Il y a peut-être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchiſme qu'on enſeignait à *Charles XII*, et qui apprendront avec plaiſir qu'en 1693 le docteur *Pierre Rudbeckius* donna le bonnet de docteur au maître-ès-arts *Aquinus*, à *Samuel Virenius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*, à *Stukius*, et autres perſonnages très-eſtimables ſans doute,

mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ſes triomphes et à ſes défaites.

C'eſt peut-être une choſe importante pour l'Europe qu'on ſache que la chapelle du château de Stockholm, qui fut brûlée il y a cinquante ans, était dans la nouvelle aile du côté du nord, et qu'il y avait deux tableaux de l'intendant *Kloker*, qui ſont à préſent à l'égliſe S[t] Nicolas; que les ſiéges étaient couverts de bleu les jours de ſermon; qu'ils étaient, les uns de chêne et les autres de noyer; et qu'au lieu de luſtres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laiſſaient pas de faire un très-bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, et que le carreau était blanc et noir.

Nous voulons croire encore qu'il eſt d'une extrême conſéquence d'être inſtruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui ſervit au couronnement de *Charles XII;* de ſavoir quelle était la largeur du baldaquin; ſi c'était du drap rouge ou du drap bleu que l'égliſe était tendue, et de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir ſon mérite pour ceux qui veulent s'inſtruire des intérêts des princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choſes, à quelle heure *Charles XII* fut couronné; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge preſcrit par la loi; pourquoi on ôta la régence à la reine-mère; comment le fameux *Piper* eut la confiance du roi; quelles étaient alors les forces de la Suède; quel nombre de citoyens elle avait; quels étaient ſes alliés, ſon gouvernement, ſes défauts et ſes reſſources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de M. *Adlerfeld;* mais, Monſieur, un journal n'eſt pas plus une hiſtoire que des matériaux ne ſont une maiſon. Souffrez qu'on vous diſe que l'hiſtoire ne conſiſte point ainſi à détailler de petits faits, à produire des manifeſtes, des repliques, des dupliques. Ce n'eſt point ainſi que *Quinte-Curce* a compoſé l'hiſtoire d'*Alexandre;* ce n'eſt point ainſi que *Tite-Live* et *Tacite* ont écrit l'hiſtoire romaine. Il y a mille journaliſtes; à peine avons-nous deux ou trois hiſtoriens modernes. Nous ſouhaiterions que tous ceux qui broient les couleurs les donnaſſent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que M. de *Voltaire* avait publié cette déclaration que votre traducteur rapporte.

„ J'aime la vérité, et je n'ai d'autre but et
„ d'autre intérêt que de la connaître. Les endroits
„ de mon hiſtoire de *Charles XII*, où je me
„ ſerai trompé, ſeront changés. Il eſt très-naturel

„ que M. *Nordberg*, ſuédois, et témoin oculaire,
„ ait été mieux inſtruit que moi étranger. Je me
„ réformerai ſur ſes mémoires; j'aurai le plaiſir
„ de me corriger. „

Voilà, Monſieur, avec quelle politeſſe M. de *Voltaire* parlait de vous, et avec quelle déférence il attendait votre ouvrage; quoiqu'il eût des mémoires ſur le ſien des mains de beaucoup d'ambaſſadeurs, avec leſquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, et même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monſieur, à cette politeſſe française, d'une manière qui paraît dans un goût un peu gothique.

Vous dites dans votre préface que l'hiſtoire donnée par M. de *Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans preſque toutes les langues de l'Europe, et qu'on ait fait à Londres huit éditions de la traduction anglaiſe. Vous ajoutez enſuite très-poliment qu'un *Puffendorf* le traiterait, comme *Varillas*, d'*archi-menteur*.

Pour donner des preuves de cette ſuppoſition ſi flatteuſe, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre livre toutes les fautes capitales où il eſt tombé.

Vous marquez expreſſément que le major-général *Stuard* ne reçut point une petite bleſſure

à l'épaule, comme l'avance témérairement l'auteur français, d'après un auteur allemand, mais, dites-vous, une contuſion un peu forte. Vous ne pouvez nier que M. de *Voltaire* n'ait fidellement rapporté la bataille de Narva, laquelle produit chez lui au moins une deſcription intéreſſante; vous devez ſavoir qu'il a été le ſeul écrivain qui ait oſé affirmer que *Charles XII* donna cette bataille de Narva avec huit mille hommes ſeulement. Tous les autres hiſtoriens lui en donnaient vingt mille; ils diſaient ce qui était vraiſemblable, et M. de *Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appelez *archi-menteur*, parce qu'il fait porter au général *Liewen* un habit rouge galonné au ſiége de Thorn; et vous relevez cette erreur énorme, en aſſurant poſitivement que le galon n'était pas ſur un fond rouge.

Mais, Monſieur, vous qui prodiguez ſur des choſes ſi graves le beau nom d'*archi-menteur*, non-ſeulement à un homme très-amateur de la vérité, mais à tous les autres hiſtoriens qui ont écrit l'hiſtoire de *Charles XII*, quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous rapportez du grand-ſeigneur à ce monarque? Voici le commencement de cette lettre.

„ Nous ſultan baſſa, au roi *Charles XII* par
„ la grâce de DIEU, roi de Suède et des Goths,
„ ſalut, etc. „

Vous qui avez été chez les Turcs, et qui ſemblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur ſtyle? Quel empereur turc s'eſt jamais intitulé *ſultan baſſa?* quelle lettre du divan a jamais ainſi commencé? quel prince a jamais écrit qu'il enverra des ambaſſadeurs plénipotentiaires à la première occaſion, pour s'informer des circonſtances d'une bataille? Quelle lettre du grand-ſeigneur a jamais fini par ces expreſſions, *à la garde de* DIEU? Enfin, où avez-vous jamais vu une dépêche de Conſtantinople, datée de l'année de la création, et non pas de l'année de l'hégire? L'iman de l'auguſte ſultan, qui écrira l'hiſtoire de ce grand empereur et de ſes ſublimes viſirs, pourra bien vous dire de groſſes injures, ſi la politeſſe turque le permet.

Vous ſied-il bien, après la production d'une pièce pareille, qui ferait tant de peine à ce M. le baron de *Puffendorf*, de crier au menſonge ſur un habit rouge?

Etes-vous bien d'ailleurs un zélé partiſan de la vérité, quand vous ſupprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations ſous *Charles XI?* quand vous feignez d'oublier, en parlant de *Paykul*, qu'il avait défendu les droits des Livoniens qui l'en avaient chargé, de ces mêmes Livoniens qui reſpirent aujourd'hui ſous la douce

autorité de l'illuſtre *Sémiramis* du Nord? Ce n'eſt pas là ſeulement trahir la vérité, Monſieur; c'eſt trahir la cauſe du genre humain; c'eſt manquer à votre illuſtre patrie, ennemie de l'oppreſſion.

Ceſſez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes *vandales* et *hérules* à ceux qui doivent écrire l'hiſtoire; ceſſez de vous autoriſer du pédantiſme barbare que vous imputez à ce *Puffendorf*.

Savez-vous que ce *Puffendorf* eſt un auteur quelquefois auſſi incorrect qu'il eſt en vogue? Savez-vous qu'il eſt lu, parce qu'il eſt le ſeul de ſon genre qui fût ſupportable en ſon temps? Savez-vous que ceux que vous appelez *archimenteurs* auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux inſtruits de l'hiſtoire du monde que votre *Puffendorf?* Savez-vous que M. de *la Martinière* a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de ſon livre?

Ouvrons au haſard ce livre ſi connu. Je tombe ſur l'article des papes. Il dit, en parlant de *Jules II*, qu'*il avait laiſſé, ainſi qu'Alexandre VI, une réputation honteuſe.* Cependant les Italiens révèrent la mémoire de *Jules II;* ils voient en lui un grand homme qui, après avoir été à la tête de quatre conclaves, et avoir commandé des armées, ſuivit juſqu'au tombeau le magnifique

projet de chaſſer les barbares d'Italie. Il aima tous les arts ; il jeta le fondement de cette égliſe qui eſt le plus beau monument de l'univers ; il encourageait la peinture, la ſculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens mépriſent avec raiſon la manière ridicule dont la plupart des ultramontains écrivent l'hiſtoire des papes. Il faut ſavoir diſtinguer le pontife du ſouverain ; il faut ſavoir eſtimer beaucoup de papes, quoiqu'on ſoit né à Stockholm ; il faut ſe ſouvenir de ce que diſait le grand *Coſme de Médicis*, qu'*on ne gouverne point des Etats avec des patenôtres ;* il faut enfin n'être d'aucun pays, et dépouiller tout eſprit de parti, quand on écrit l'hiſtoire.

Je trouve, en r'ouvrant le livre de *Puffendorf*, à l'article de la reine *Marie d'Angleterre*, fille de *Henri VIII*, qu'*elle ne put être reconnue pour fille légitime, ſans l'autorité du pape*. Que de bévues dans ces mots ! Elle avait été reconnue par le parlement ; et comment d'ailleurs aurait-elle eu beſoin de Rome pour être légitimée, puiſque jamais Rome n'avait ni dû ni voulu caſſer le mariage de ſa mère ?

Je lis l'article de *Charles-Quint*. J'y vois que, *dès avant l'an 1516, Charles-Quint avait toujours devant les yeux ſon* NEC PLUS ULTRA ; mais alors il avait quinze ans, et cette deviſe ne fut faite que long-temps après.

Dirons-nous pour cela que *Puffendorf* eſt un *archi-menteur ?* non ; nous dirons que, dans un ouvrage d'une ſi grande étendue, il lui eſt pardonnable d'avoir erré ; et nous vous prierons, Monſieur, d'être plus exact que lui, mieux inſtruit que vous n'êtes du ſtyle des Turcs, plus poli avec les Français, et enfin plus équitable et plus éclairé dans le choix des pièces que vous rapportez.

C'eſt un malheur inſéparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de pièces ſcandaleuſes, publiées à la honte de l'eſprit et des mœurs. Par-tout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles ; ces miſérables ouvrages, nés ſouvent en France, paſſent dans le Nord, ainſi que nos mauvais vins y ſont vendus pour du bourgogne et du champagne. On boit les uns, et on lit les autres, ſouvent avec auſſi peu de goût ; mais les hommes qui ont une vraie connaiſſance ſavent rejeter ce que la France rebute.

Vous citez, Monſieur, des pièces bien indignes d'être connues du chapelain de *Charles XII*. Votre traducteur, M. *Walmoth*, a eu l'équité d'avertir, dans ſes notes, que ce ſont de ces mauvaiſes et ténébreuſes ſatires qu'il n'eſt pas permis à un honnête homme de citer.

Un hiſtorien a bien des devoirs. Permettez-moi

de vous en rappeler ici deux qui ſont de quelque conſidération, celui de ne point calomnier, et celui de ne point ennuyer. Je puis vous pardonner le premier, parce que votre ouvrage ſera peu lu; mais je ne puis vous pardonner le ſecond, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je ſuis d'ailleurs, autant que je peux, votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur.

AVIS IMPORTANT

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

On ſe croit obligé, par reſpect pour le public et pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécuſable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'hiſtoire de *Charles XII.*

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, ſe feſait relire cet ouvrage à Commerci; il fut ſi frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, et ſi indigné de la hardieſſe avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles et dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier par le ſceau de ſon témoignage la croyance que mérite l'hiſtorien; et que ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ſes grands-officiers de dreſſer l'acte ſuivant (*).

(*) On eſt obligé de le faire imprimer; on a pris ſeulement la liberté d'épargner aux yeux du lecteur quelques termes trop honorables; on ſent aſſez qu'on ne les doit qu'à l'indulgence et à la bonté, et on ſe réduit uniquement au témoignage donné en faveur de la vérité.

,, Nous, lieutenant-général des armées du roi, ,, grand-maréchal des logis de ſa majeſté polonaiſe, ,, et commandant en Toulois, les deux Barois, etc. ,, certifions que ſa majeſté polonaiſe, après avoir ,, entendu la lecture de l'hiſtoire de *Charles XII*, ,, écrite par M. de *Voltaire*, (dernière édition de ,, Genève) après avoir loué le ſtyle...... de cette ,, hiſtoire, et avoir admiré ces traits......... qui ,, caractériſent tous les ouvrages de cet illuſtre ,, auteur, nous a fait l'honneur de nous dire qu'il ,, était prêt à donner un certificat à M. de *Voltaire* ,, pour conſtater l'exacte vérité des faits contenus ,, dans cette hiſtoire. Ce prince a ajouté que M. de ,, *Voltaire* n'a oublié ni déplacé aucun fait, aucune ,, circonſtance intéreſſante ; que tout eſt vrai, que ,, tout eſt en ſon ordre dans cette hiſtoire ; qu'il a ,, parlé ſur la Pologne, et ſur tous les événemens ,, qui y ſont arrivés etc. comme s'il en eût été ,, témoin oculaire. Certifions, de plus, que ce ,, prince nous a ordonné d'écrire ſur le champ à ,, M. de *Voltaire* pour lui rendre compte de ce que ,, nous venions d'entendre, et l'aſſurer de ſon eſtime ,, et de ſon amitié.

,, Le vif intérêt que nous prenons à la gloire de ,, M. de *Voltaire* et celui que tout honnête homme ,, doit avoir pour ce qui conſtate la vérité des faits ,, dans les hiſtoires contemporaines, nous a preſſé ,, de demander au roi de Pologne la permiſſion ,, d'envoyer à M. de *Voltaire* un certificat en forme ,, de tout ce que ſa majeſté nous a fait l'honneur de ,, nous dire. Le roi de Pologne non-ſeulement

,, y a conſenti, mais même nous a ordonné de ,, l'envoyer, avec prière à M. de *Voltaire* d'en faire ,, uſage toutes les fois qu'il le jugera à propos, ,, ſoit en le communiquant, ſoit en le feſant ,, imprimer, etc. ,,

Fait à Commerci, ce 11 juillet 1759.

LE COMTE DE TRESSAN.

N. B. Ce certificat a été imprimé dans l'hiſtoire de *Pierre I*, pluſieurs années avant la mort du roi de Pologne.

AUTRE AVIS.

LE P. *Barre* de S[te] Geneviève, auteur d'une hiſtoire d'Allemagne, a mis dans différens endroits de ſon ouvrage plus de deux cents pages qui ſe trouvent dans l'hiſtoire de *Charles XII* par M. de *Voltaire*. Quelques critiques n'ont pas manqué d'en conclure que M. de *Voltaire* était un plagiaire. Il eſt ſûr que l'un d'eux l'eſt; mais les critiques devaient ſavoir que M. de *Voltaire* a écrit plus de quinze ans avant le P. *Barre*. D'ailleurs, la différence du ſtyle dans tout ce que le P. *Barre* n'a pas copié eſt encore une preuve aſſez ſenſible. Les éditeurs ont cru devoir indiquer au moins quelques endroits que le P. *Barre* a copiés.

HISTOIRE DE CHARLES XII, ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Hiſtoire abrégée de la Suède juſqu'à Charles XII. Son éducation; ſes ennemis. Caractère du czar Pierre Alexiowitz. Particularités très-curieuſes ſur ce prince et ſur la nation ruſſe. La Moſcovie, la Pologne et le Danemarck ſe réuniſſent contre Charles XII.

LA Suède et la Finlande compoſent un royaume large d'environ deux cents de nos lieues, et long de trois cents. Il s'étend du Midi au Nord, depuis le cinquante-cinquième degré, ou à peu près, juſqu'au ſoixante et dixième, ſous un climat rigoureux, qui n'a preſque ni printemps ni automne. L'hiver y règne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été ſuccèdent tout-à-coup à un froid exceſſif; Deſcription de la Suède.

et il y gèle dès le mois d'octobre, fans aucune de ces gradations infenfibles, qui amènent ailleurs les faifons, et en rendent le changement plus doux. La nature en récompenfe a donné à ce climat rude un ciel ferein, un air pur. L'été, prefque toujours échauffé par le foleil, y produit les fleurs et les fruits en peu de temps. Les longues nuits de l'hiver y font adoucies par des aurores et des crépufcules, qui durent à proportion que le foleil s'éloigne moins de la Suède; et la lumière de la lune, qui n'y eft obfcurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, et très-fouvent par des feux femblables à la lumière zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les beftiaux y font plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y font grands; la férénité du ciel les rend fains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent long-temps, quand ils ne s'affaibliffent pas par l'ufage immodéré des liqueurs fortes et des vins, que les nations feptentrionales femblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refufés.

Les Suédois font bien faits, robuftes, agiles, capables de foutenir les plus grands travaux, la faim et la mifère; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'induftrieux, ayant long-temps négligé et cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui feul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'eft principalement de la Suède, dont une partie fe nomme encore Gothie, que fe débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe,

l'Europe, et l'arrachèrent à l'empire romain, qui en avait été cinq cents années l'ufurpateur, le tyran et le législateur.

Les pays feptentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le font de nos jours, parce que la religion laiffait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes; que ces femmes elles-mêmes ne connaiffaient d'opprobre que la ftérilité et l'oifiveté, et qu'auffi laborieufes et auffi robuftes que les hommes, elles en étaient plutôt et plus long-temps fécondes. Mais la Suède, avec ce qui lui refte aujourd'hui de la Finlande, n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le pays eft ftérile et pauvre. La Scanie eft fa feule province qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnayé dans tout le pays. La banque publique, qui eft la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par néceffité, parce que les payemens fe fefant en monnaie de cuivre et de fer, le tranfport était trop difficile.

La Suède fut toujours libre jufqu'au milieu du quatorzième fiècle. Dans ce long efpace de temps le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magiftrat eut le nom de roi, titre qui en différens pays fe donne à des puiffances bien différentes; car en France, en Efpagne, il fignifie un homme abfolu, et en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvait rien fans le fénat; et le fénat dépendait des états-généraux, que l'on convoquait fouvent.

Les repréfentans de la nation, dans ces grandes affemblées, étaient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes; avec le temps on y admit les payfans même, portion du peuple injuftement méprifée ailleurs, et efclave dans prefque tout le Nord.

Environ l'an 1492, cette nation fi jaloufe de fa liberté, et qui eft encore fière aujourd'hui d'avoir fubjugué Rome il y a treize fiècles, fut mife fous le joug par une femme, et par un peuple moins puiffant que les Suédois.

Marguerite de Waldemar, la *Sémiramis* du Nord, reine de Danemarck et de Norvége, conquit la Suède par force et par adreffe, et fit un feul royaume de ces trois vaftes Etats. Après fa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles: elle fecoua le joug des Danois; elle le reprit; elle eut des rois, elle eut des adminiftrateurs. Deux tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un était *Chriftiern II*, roi de Danemarck, monftre formé de vices fans aucune vertu; l'autre, un archevêque d'Upfal, primat du royaume, auffi barbare que *Chriftiern*. Tous deux de concert firent faifir un jour les confuls, les magiftrats de Stockholm, avec quatre-vingt-quatorze fénateurs, et les firent maffacrer par des bourreaux, fous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape, pour avoir défendu les droits de l'État contre l'archevêque.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, défunis quand il fallait partager les dépouilles, exerçaient ce que le defpotifme a de

plus tyrannique, et ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Guftave Vafa, jeune homme defcendu des anciens rois du pays, fortit du fonds des forêts de la Dalécarlie où il était caché, et vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes ames que la nature forme fi rarement avec toutes les qualités néceffaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageufe et fon grand air lui fefaient des partifans dès qu'il fe montrait. Son éloquence, à qui fa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus perfuafive qu'elle était fans art: fon génie formait de ces entreprifes que le vulgaire croit téméraires, et qui ne font que hardies aux yeux des grands-hommes; fon courage infatigable les fefait réuffir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un fiècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Guftave Vafa avait été otage de *Chriftiern*, et retenu prifonnier contre le droit des gens. Echappé de fa prifon il avait erré, déguifé en payfan, dans les montagnes et dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vu réduit à la néceffité de travailler aux mines de cuivre, pour vivre et pour fe cacher. Enfeveli dans ces fouterrains, il ofa fonger à détrôner le tyran. Il fe découvrit aux payfans; il leur parut un homme d'une nature fupérieure, pour qui les hommes ordinaires croient fentir une foumiffion naturelle. Il fit en peu de temps de ces fauvages des foldats aguerris. Il attaqua *Chriftiern* et l'archevêque, les vainquit fouvent, les chaffa tous deux de la Suède,

et fut élu avec juſtice, par les états, roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi ſur le trône, il tenta une entrepriſe plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'Etat étaient les évêques, qui, ayant preſque toutes les richeſſes de la Suède, s'en ſervaient pour opprimer les ſujets, et pour faire la guerre aux rois. Cette puiſſance était d'autant plus terrible que l'ignorance des peuples l'avait rendue ſacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ſes miniſtres. En moins de deux ans il rendit la Suède luthérienne, par la ſupériorité de ſa politique, plus encore que par autorité. Ayant ainſi conquis ce royaume, comme il le diſait, ſur les Danois et ſur le clergé, il régna heureux et abſolu juſqu'à l'âge de ſoixante et dix ans, et mourut plein de gloire, laiſſant ſur le trône ſa famille et ſa religion.

L'un de ſes deſcendans fut ce *Guſtave-Adolphe*, qu'on nomme le *grand Guſtave*. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brème, Verden, Viſmar, la Poméranie, ſans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suède après ſa mort. Il ébranla le trône de *Ferdinand II*. Il protégea les luthériens en Allemagne, ſecondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encore plus la puiſſance de l'empereur que celle de l'héréſie. Ce fut lui qui par ſes victoires contribua alors en effet à l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche; entrepriſe dont on attribue toute la gloire au cardinal de *Richelieu*, qui ſavait l'art de ſe faire une réputation, tandis que *Guſtave* ſe bornait à faire de grandes choſes. Il allait porter la guerre au-delà du Danube, et peut-être détrôner l'empereur, lorſqu'il fut tué à l'âge de trente-ſept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre *Valſtein*, emportant dans le tombeau le nom de *grand*, les regrets du Nord et l'eſtime de ſes ennemis.

Sa fille *Chriſtine*, née avec un génie rare, aima mieux converſer avec des ſavans que de régner ſur un peuple qui ne connaiſſait que les armes. Elle ſe rendit auſſi illuſtre en quittant le trône que ſes ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les proteſtans l'ont déchirée, comme ſi on ne pouvait pas avoir de grandes vertus ſans croire à *Luther*; et les papes triomphèrent trop de la converſion d'une femme qui n'était que philoſophe. Elle ſe retira à Rome, où elle paſſa le reſte de ſes jours dans le centre des arts qu'elle aimait, et pour leſquels elle avait renoncé à un empire à l'âge de vingt-ſept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en ſa place ſon couſin *Charles Guſtave* dixième de ce nom, fils du comte palatin, duc de Deux-Ponts. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de *Guſtave-Adolphe*: il porta d'abord ſes armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varſovie qui dura trois jours. Il fit long-temps la guerre heureuſement contre les Danois, aſſiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suède, et fit aſſurer du moins pour un temps la poſſeſſion de Sleſvick au duc de Holſtein. Enſuite ayant éprouvé des revers, et fait la paix avec ſes ennemis, il tourna ſon ambition contre ſes ſujets. Il conçut le deſſein d'établir en Suède la puiſſance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-ſept ans

comme le *grand Gustave*, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du despotisme, que son fils *Charles XI* éleva jusqu'au comble.

Charles XI, guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du sénat, qui fut déclaré le sénat du roi, et non du royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui à celui de la crainte.

Il épousa en 1680 *Ulrique Eléonore* fille de *Fréderic III* roi de Danemarck, princesse vertueuse et digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna.

27 juin 1682. De ce mariage nâquit le roi *Charles XII*, l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été sur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses aïeux, et qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant sa personne et ses actions.

Education de *Charles XII.* Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de *Samuel Puffendorf*, afin qu'il pût connaître de bonne heure ses Etats et ceux de ses voisins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis aussi-bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il savait manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisait, et qui découvraient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portait son tempérament.

Quoique doux dans son enfance, il avait une

opiniâtreté insurmontable: le seul moyen de le plier était de le piquer d'honneur; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'aversion pour le latin; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne et le roi de Danemarck l'entendaient, il l'apprit bien vîte, et en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français; mais il s'obstina tant qu'il vécut à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs français, qui ne savaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce*: il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'*Alexandre?* *Je pense*, dit le prince, *que je voudrais lui ressembler*. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah!* reprit-il, *n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes?* On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son père, qui s'écria: *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, et qui ira plus loin que le grand Gustave.* Un jour il s'amusait dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'empereur, et l'autre de Riga, capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siècle. Au bas de la carte de la ville hongroise il y avait ces mots tirés du livre de *Job:* DIEU *me l'a donnée*, DIEU *me l'a ôtée*, *le nom du Seigneur soit béni.* Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit sur le champ un crayon, et écrivit au bas de la carte de Riga: DIEU

me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas. (*a*) Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissait souvent échapper de ces traits qui caractérisent les ames singulières, et qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorsqu'il perdit sa mère. Cette Le 5 août 1693. princesse mourut d'une maladie causée, dit-on, par les chagrins que lui donnait son mari, et par les efforts qu'elle fesait pour les dissimuler. (*b*) *Charles XI* avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moyen d'une espèce de cour de justice, nommée la chambre des liquidations, établie de son autorité seule. Une foule de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissaient les rues de Stockholm, et venaient tous les jours à la porte du palais pousser des cris inutiles. La reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi lui répondit gravement: *Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, et non pour nous donner des avis.* Depuis ce temps il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

15 avril 1697. Il mourut quatre ans après elle, dans la quarante-deuxième année de son âge, et dans la trente-septième de son règne, lorsque l'Empire, l'Espagne,

(*a*) Deux ambassadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

(*b*) Le P. *Barre*, génovéfain, a copié tout cet article dans son histoire d'Allemagne, tome VII, et il l'applique à un comte de Virtemberg.

la Hollande d'un côté, et la France de l'autre, venaient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, et qu'il avait déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi et respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux et soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des ministres habiles.

Charles XII, à son avénement, non-seulement se trouva maître absolu et paisible de la Suède et de la Finlande, mais il régnait encore sur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il possédait Vismar, Vibourg, les îles de Rugen, d'Oesel, et la plus belle partie de la Poméranie, le duché de Brème et de Verden; toutes conquêtes de ses ancêtres, assurées à sa couronne par une longue possession et par la foi des traités solemnels de Munster et d'Oliva, soutenus de la terreur des armes suédoises. La paix de Rysvick, commencée sous les auspices du père, fut conclue sous ceux du fils: il fut le médiateur de l'Europe, dès qu'il commença à régner.

Les lois suédoises fixent la majorité des rois à quinze ans: mais *Charles XI*, absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisait, par cette disposition, les vues ambitieuses de sa mère *Edwige-Eléonore* de Holstein, veuve de *Charles X*. Cette princesse fut déclarée par le roi son fils tutrice du jeune roi son petit-fils, et régente du royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

La régente avait eu part aux affaires sous le règne du roi son fils. Elle était avancée en âge; mais son

ambition, plus grande que ſes forces et que ſon génie, lui feſait eſpérer de jouir long-temps des douceurs de l'autorité, ſous le roi ſon petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune prince paſſait ſon temps à la chaſſe, ou s'occupait à faire la revue des troupes : il feſait même quelquefois l'exercice avec elles ; ces amuſemens ne ſemblaient que l'effet naturel de la vivacité de ſon âge. Il ne paraiſſait dans ſa conduite aucun dégoût qui pût alarmer la régente ; et cette princeſſe ſe flattait que les diſſipations de ces exercices le rendraient incapable d'application, et qu'elle en gouvernerait plus long-temps.

Un jour, au mois de novembre, la même année de la mort de ſon père, il venait de faire la revue de pluſieurs régimens : le conſeiller d'Etat *Piper* était auprès de lui ; le roi paraiſſait abymé dans une rêverie profonde. „ Puis-je prendre la liberté, „ lui dit *Piper*, de demander à votre majeſté à quoi „ elle ſonge ſi ſérieuſement ? „ *Je ſonge*, répondit le prince, *que je me ſens digne de commander à ces braves gens ; et je voudrais que ni eux ni moi ne reçuſſions l'ordre d'une femme. Piper* ſaiſit dans le moment l'occaſion de faire une grande fortune. Il n'avait pas aſſez de crédit pour oſer ſe charger lui-même de l'entrepriſe dangereuſe d'ôter la régence à la reine, et d'avancer la majorité du roi ; il propoſa cette négociation au comte *Axel Sparre*, homme ardent, et qui cherchait à ſe donner de la conſidération : il le flatta de la confiance du roi. *Sparre* le crut, ſe chargea de tout, et ne travailla que pour *Piper*. Les conſeillers de la régence furent bientôt perſuadés. C'était à qui

précipiterait l'exécution de ce deſſein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allèrent en corps en faire la propoſition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états-généraux étaient aſſemblés alors. Les conſeillers de la régence y propoſèrent l'affaire ; il n'y eut pas une voix contre : la choſe fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter ; de ſorte que *Charles XII* ſouhaita de régner, et en trois jours les états lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la reine et ſon crédit tombèrent en un inſtant. Elle mena depuis une vie privée, plus ſortable à ſon âge, quoique moins à ſon humeur. Le roi fut couronné le 24 décembre ſuivant. Il fit ſon entrée dans Stockholm ſur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le ſceptre à la main et la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui eſt nouveau, et concevant toujours de grandes eſpérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upſal eſt en poſſeſſion de faire la cérémonie du ſacre et du couronnement : c'eſt de tant de droits que ſes prédéceſſeurs s'étaient arrogés preſque le ſeul qui lui reſte. Après avoir, ſelon l'uſage, donné l'onction au prince, il tenait entre ſes mains la couronne pour la lui remettre ſur la tête ; *Charles* l'arracha des mains de l'archevêque, et ſe couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impoſe toujours, applaudit à l'action du roi. Ceux même qui avaient le plus gémi ſous le deſpotiſme du père, ſe laiſſèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui était l'augure de leur ſervitude.

Dès que *Charles* fut maître, il donna sa confiance et le maniement des affaires au conseiller *Piper*, qui fut bientôt son premier ministre, sans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte; ce qui est une qualité éminente en Suède, et non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence, comme en France.

Les premiers temps de l'administration du roi ne donnèrent point de lui des idées favorables: il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune passion dangereuse; mais on ne voyait dans sa conduite que des emportemens de jeunesse et de l'opiniâtreté. Il paraissait inappliqué et hautain. Les ambassadeurs qui étaient à sa cour le prirent même pour un génie médiocre, et le peignirent tel à leurs maîtres. (*c*) La Suède avait de lui la même opinion; personne ne connaissait son caractère; il l'ignorait lui-même, lorsque des orages formés tout à coup dans le Nord donnèrent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois rois se liguent contre lui.

Trois puissans princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presqu'en même temps. Le premier fut *Fréderic IV*, roi de Danemarck, son cousin: le second, *Auguste*, électeur de Saxe, roi de Pologne: *Pierre le grand*, czar de Moscovie, était le troisième et le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres, qui ont produit de si grands événemens, et commencer par le Danemarck.

(*c*) Les lettres originales en font foi.

De deux sœurs qu'avait *Charles XII*, l'aînée avait épousé le duc de Holstein, jeune prince plein de bravoure et de douceur. Le duc, opprimé par le roi de Danemarck, vint à Stockholm avec son épouse se jeter entre les bras du roi, et lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frère, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldenbourg, était montée sur le trône de Danemarck par élection en 1449. Tous les royaumes du Nord étaient alors électifs. Celui de Danemarck devint bientôt héréditaire. Un de ses rois, nommé *Christiern III*, eut pour son frère *Adolphe* une tendresse ou des ménagemens dont on ne trouve guère d'exemple chez les princes. Il ne voulait point le laisser sans souveraineté, mais il ne pouvait démembrer ses propres Etats. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les duchés de Holstein-Gottorp et de Slesvick, établissant que les descendans d'*Adolphe* gouverneraient désormais le Holstein conjointement avec les rois de Danemarck, que ces deux duchés leur appartiendraient en commun, et que le roi de Danemarck ne pourrait rien innover dans le Holstein sans le duc, ni le duc sans le roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avait déjà eu un exemple dans la même maison pendant quelques années, était depuis près de quatre-vingts ans, une source de querelles entre la branche de Danemarck et celle de Holstein-Gottorp; les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, et les ducs à être indépendans. Il en

avait coûté la liberté et la fouveraineté au dernier duc. Il avait recouvré l'une et l'autre aux conférences d'Altona en 1689, par l'entremife de la Suède, de l'Angleterre et de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les fouverains n'eft fouvent qu'une foumiffion à la néceffité, jufqu'à ce que le plus fort puiffe accabler le plus faible, la querelle renaiffait plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Danemarck et le jeune duc. Tandis que le duc était à Stockholm, les Danois fefaient déjà des actes d'hoftilité dans le pays de Holftein, et fe liguaient fecrétement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suède lui-même.

Fréderic-Augufte électeur de Saxe, que ni l'éloquence et les négociations de l'abbé de *Polignac*, ni les grandes qualités du prince de *Conti* fon concurrent au trône, n'avaient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, était un prince moins connu encore par fa force de corps incroyable que par fa bravoure et la galanterie de fon efprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe après celle de *Louis XIV*. Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, n'accompagna fes dons de tant de grâce. Il avait acheté la moitié des fuffrages de la nobleffe polonaife, et forcé l'autre par l'approche d'une armée faxonne. Il crut avoir befoin de fes troupes pour fe mieux affermir fur le trône, mais il fallait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les deftina à attaquer le roi de Suède en Livonie à l'occafion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle et la plus fertile province du Nord, avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre teutonique. Les Ruffes, les Polonais et les Suédois s'en étaient difputé la poffeffion. La Suède l'avait enlevée depuis près de cent années, et elle lui avait été enfin cédée folemnellement par la paix d'Oliva.

(*d*) Le feu roi *Charles XI*, dans fes févérités pour fes fujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs priviléges et d'une partie de leurs patrimoines. *Paykul*, malheureufement célèbre depuis par fa mort tragique, fut député de la nobleffe livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à fon maître une harangue refpectueufe, mais forte et pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle eft jointe à la hardieffe. Mais les rois ne regardent trop fouvent ces harangues publiques que comme des cérémonies vaines qu'il eft d'ufage de fouffrir, fans y faire attention. Toutefois *Charles XI*, diffimulé quand il ne fe livrait pas aux emportemens de fa colère, frappa doucement fur l'épaule de *Paykul*: *Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en eftime*, *continuez*. Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèze-majefté, et comme tel, condamner à la mort. *Paykul*, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne fes reffentimens. Il fut admis depuis devant le roi *Augufte*. *Charles XI* était mort; mais la fentence de *Paykul* et fon indignation

(*d*) Tout cet article fe trouve prefque mot pour mot au tome X du P. *Barre*.

ſubſiſtaient. Il repréſenta au monarque polonais la facilité de la conquête de la Livonie ; des peuples déſeſpérés, prêts à ſecouer le joug de la Suède, un roi enfant, incapable de ſe défendre. Ces ſollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête. *Auguſte* à ſon couronnement avait promis de faire ſes efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avait perdues. Il crut par ſon irruption en Livonie plaire à la république et affermir ſon pouvoir ; mais il ſe trompa dans ces deux idées qui paraiſſaient ſi vraiſemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invaſion ſoudaine, ſans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre et des maniſeſtes. Le nuage groſſiſſait en même temps du côté de la Moſcovie. Le monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la poſtérité.

Hiſtoire de *Pierre le grand.* *Pierre Alexiowitz*, czar de Ruſſie, s'était déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée ſur les Turcs en 1697, et par la priſe d'Azoph, qui lui ouvrait l'empire de la mer Noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *grand.* La Moſcovie ou Ruſſie embraſſe le nord de l'Aſie et celui de l'Europe, et depuis les frontières de la Chine s'étend l'eſpace de quinze cents lieues juſqu'aux confins de la Pologne et de la Suède. Mais ce pays immenſe était à peine connu de l'Europe avant le czar *Pierre.* Les Moſcovites étaient moins civiliſés que les Mexicains, quand ils furent découverts par *Cortez ;* nés tous eſclaves de maîtres auſſi barbares qu'eux, ils croupiſſaient dans l'ignorance,

l'ignorance, dans le beſoin de tous les arts, et dans l'inſenſibilité de ces beſoins qui étouffait toute induſtrie. Une ancienne loi ſacrée parmi eux leur défendait, ſous peine de mort, de ſortir de leur pays ſans la permiſſion de leur patriarche. Cette loi, faite pour leur ôter les occaſions de connaître leur joug, plaiſait à une nation qui, dans l'abyme de ſon ignorance et de ſa miſère, dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Moſcovites commençait à la création du monde ; ils comptaient 7207 ans au commencement du ſiècle paſſé, ſans pouvoir rendre raiſon de cette date. Le premier jour de leur année venait au 13 de notre mois de ſeptembre. Ils alléguaient pour raiſon de cet établiſſement qu'il était vraiſemblable que DIEU avait créé le monde en automne, dans la ſaiſon où les fruits de la terre ſont dans leur maturité. Ainſi les ſeules apparences de connaiſſances qu'ils euſſent étaient des erreurs groſſières : perſonne ne ſe doutait parmi eux que l'automne de Moſcovie pût être le printemps d'un autre pays dans les climats oppoſés. Il n'y avait pas long-temps que le peuple avait voulu brûler à Moſcou le ſecrétaire d'un ambaſſadeur de Perſe, qui avait prédit une éclipſe de ſoleil. Ils ignoraient juſqu'à l'uſage des chiffres ; ils ſe ſervaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes, et dans le tréſor du czar.

(*e*) Leur religion était et eſt encore celle des chrétiens

(*e*) Tout ce morceau eſt copié mot à mot par le génovéfain *Barre* dans ſon hiſtoire d'Allemagne, tome IX, page 75 et ſuivantes.

grecs, mais mêlée de superſtitions, auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étaient plus extravagantes, et que le joug en était plus gênant. Peu de Moſcovites oſaient manger du pigeon, parce que le St Eſprit eſt peint en forme de colombe. Ils obſervaient régulièrement quatre carêmes par an; et dans ces temps d'abſtinence, ils n'oſaient ſe nourrir ni d'œufs ni de lait. DIEU et *St Nicolas* étaient les objets de leur culte, et immédiatement après eux, le czar et le patriarche. L'autorité de ce dernier était ſans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, et infligeait les ſupplices les plus cruels, ſans qu'on pût appeler de ſon tribunal. Il ſe promenait à cheval deux fois l'an, ſuivi de tout ſon clergé en cérémonie: et le peuple ſe proſternait dans les rues comme les Tartares devant leur grand-lama. La confeſſion était pratiquée; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes; alors l'abſolution leur paraiſſait néceſſaire, mais non le repentir. Ils ſe croyaient purs devant DIEU avec la bénédiction de leurs papas. Ainſi ils paſſaient ſans remords de la confeſſion au vol et à l'homicide; et ce qui eſt un frein pour d'autres chrétiens était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils feſaient ſcrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles s'enivraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On diſputait cependant ſur la religion en ce pays comme ailleurs; la plus grande querelle était ſi les laïques devaient faire le ſigne de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain *Jacob Nurſuff*, ſous le précédent règne, avait excité

une ſédition dans Aſtracan au ſujet de cette diſpute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde eſt théologien: et *Pierre*, qui pouſſa toujours la juſtice juſqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces miſérables qu'on nommait *Vosko-jéſuites*.

Le czar dans ſon vaſte empire avait beaucoup d'autres ſujets qui n'étaient pas chrétiens. Les tartares, qui habitent le bord occidental de la mer Caſpienne et des Palus-Méotides, ſont mahométans. Les Sibériens, les Oſtiaques, les Samoïèdes, qui ſont vers la mer Glaciale, étaient des ſauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaiſſance d'un dieu; et cependant les Suédois, envoyés priſonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moſcovites.

Pierre Alexiowitz avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il fût à quel point ils pouvaient lui être utiles. *Le Fort*, comme on l'a déjà dit, fut le premier inſtrument dont il ſe ſervit pour changer depuis la face de la Moſcovie. Son puiſſant génie, qu'une éducation barbare avait pu détruire, ſe développa preſque tout à coup. Il réſolut d'être homme, de commander à des hommes, et de créer une nation nouvelle. Pluſieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avait ceſſé d'être roi pour apprendre mieux à régner; c'eſt ce que fit *Pierre le grand*.

Il quitta la Ruffie en 1698, n'ayant encore régné que deux années, et alla en Hollande, déguifé fous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domeftique de ce même *le Fort*, qu'il envoyait ambaffadeur extraordinaire auprès des Etats-Généraux. Arrivé à Amfterdam, infcrit dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de fon travail, il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures; rien n'échappait à fes obfervations. De là il paffa en Angleterre, où il fe perfectionna dans la fcience de la conftruction des vaiffeaux; il repaffa en Hollande, et vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de fon pays. Enfin, après deux ans de voyages et de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu fe foumettre, il reparut en Ruffie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artifans de toute efpèce l'y fuivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaiffeaux ruffes fur la mer Noire, dans la Baltique et dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière et noble furent élevés au milieu des huttes mofcovites. Il établit des colléges, des académies, des imprimeries, des bibliothèques : les villes furent policées; les habillemens, les coutumes changèrent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Mofcovites connurent par degrés ce que c'eft que la fociété. Les fuperftitions mêmes furent abolies : la dignité de patriarche fut éteinte; le czar fe déclara le chef de la religion : et cette dernière entreprife, qui aurait coûté le trône et la vie à un prince moins abfolu, réuffit prefque fans contradiction, et lui affura le fuccès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaiffé un clergé ignorant et barbare, il ofa effayer de l'inftruire, et par-là même il rifqua de le rendre redoutable; mais il fe croyait affez puiffant pour ne le pas craindre. Il a fait enfeigner dans le peu de cloîtres qui reftent la philofophie et la théologie. Il eft vrai que cette théologie tient encore de ce temps fauvage dont *Pierre Alexiowitz* a retiré fa patrie. Un homme digne de foi m'a affuré qu'il avait affifté à une thèfe publique, où il s'agiffait de favoir fi l'ufage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enivrer d'eau-de-vie, mais non de fumer, parce que la très-fainte écriture dit que ce qui fort de la bouche de l'homme le fouille, et que ce qui y entre ne le fouille point.

Les moines ne furent pas contens de la réforme. A peine le czar eut-il établi des imprimeries qu'ils s'en fervirent pour le décrier; ils imprimèrent qu'il était l'Ante-chrift; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans, et qu'on fefait dans fon académie des diffections de quelques morts. Mais un autre moine, qui voulait faire fortune, réfuta ce livre, et démontra que *Pierre* n'était pas l'Ante-chrift, parce que le nombre 666 n'était pas dans fon nom. L'auteur du libelle fut roué, et celui de la réfutation fut fait évêque de Rezan.

Le réformateur de la Mofcovie a fur-tout porté une loi fage, qui fait honte à beaucoup d'Etats policés ; c'eft qu'il n'eft permis à aucun homme au fervice de l'Etat, ni à un bourgeois établi, ni furtout à un mineur, de paffer dans un cloître.

Ce prince comprit combien il importe de ne point confacrer à l'oifiveté des fujets qui peuvent être utiles, et de ne point permettre qu'on difpofe à jamais de fa liberté, dans un âge où l'on ne peut difpofer de la moindre partie de fa fortune. Cependant l'induftrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme fi les moines gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le czar n'a pas affujetti feulement l'Eglife à l'Etat, à l'exemple des fultans turcs ; mais plus grand politique, il a détruit une milice femblable à celle des janiffaires ; et ce que les ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de temps ; il a diffipé les janiffaires mofcovites, nommés *ftrélitz*, qui tenaient les czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à fes maîtres qu'à fes voifins, était compofée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié reftait à Mofcou, et l'autre était répandue fur les frontières. Un ftrélitz n'avait que quatre roubles par an de paye ; mais des priviléges ou des abus le dédommageaient amplement. *Pierre* forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, et ne dédaigna pas de commencer par être tambour et d'en faire les fonctions ; tant la nation avait befoin d'exemples. Il fut officier par degrés. Il fit petit à petit de

nouveaux régimens ; et enfin fe fentant maître de troupes difciplinées, il caffa les ftrélitz, qui n'oférent défobéir.

La cavalerie était à peu près ce qu'eft la cavalerie polonaife, et ce qu'était autrefois la françaife, quand le royaume de France n'était qu'un affemblage de fiefs. Les gentilshommes ruffes montaient à cheval à leurs dépens, et combattaient fans difcipline, quelquefois fans autres armes qu'un fabre ou un carquois, incapables d'être commandés, et par conféquent de vaincre.

Pierre le grand leur apprit à obéir, par fon exemple et par les fupplices : car il fervait en qualité de foldat et d'officier fubalterne, et puniffait rigoureufement en czar les boïards, c'eft-à-dire, les gentilshommes qui prétendaient que le privilége de la nobleffe était de ne fervir l'Etat qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour fervir l'artillerie, et prit cinq cents cloches aux églifes, pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé auffi des corps de dragons, milice très-convenable au génie des Mofcovites, et à la forme de leurs chevaux qui font petits. La Mofcovie a aujourd'hui (en 1738) trente régimens de dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'eft lui qui a établi des houffards en Ruffie. Enfin, il a eu jufqu'à une école d'ingénieurs, dans un pays où perfonne ne favait avant lui les élémens de la géométrie.

Il était bon ingénieur lui-même ; mais fur-tout il excellait dans tous les arts de la marine ; bon

capitaine de vaiſſeau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, et d'autant plus eſtimable dans ces arts qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans ſa jeuneſſe paſſer ſur un pont ſans frémir : il feſait fermer alors les volets de bois de ſon carroſſe ; le courage et le génie domptèrent en lui cette faibleſſe machinale.

Il fit conſtruire un beau port auprès d'Azoph à l'embouchure du Tanaïs : il voulait y entretenir des galères ; et dans la ſuite croyant que ces vaiſſeaux longs, plats et légers devaient réuſſir dans la mer Baltique, il en a fait conſtruire plus de trois cents dans ſa ville favorite de Pétersbourg ; il a montré à ſes ſujets l'art de les bâtir avec du ſimple ſapin, et celui de les conduire. Il avait appris juſqu'à la chirurgie : on l'a vu dans un beſoin faire la ponction à un hydropique ; il réuſſiſſait dans les mécaniques, et inſtruiſait les artiſans.

Les finances du czar étaient à la vérité peu de choſe, par rapport à l'immenſité de ſes Etats : il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de cinquante livres comme nous feſons aujourd'hui, et comme nous ne ferons peut-être pas demain ; mais c'eſt être très-riche chez ſoi que de pouvoir faire de grandes choſes. Ce n'eſt pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes et des talens, qui rend un empire faible.

La nation ruſſe n'eſt pas nombreuſe, quoique les femmes y ſoient fécondes et les hommes robuſtes. *Pierre* lui-même, en poliçant ſes Etats, a malheureuſement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres long-temps

malheureuſes, des nations tranſplantées des bords de la mer Caſpienne à ceux de la mer Baltique, conſumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourans en Moſcovie de la petite vérole, plus dangereuſe en ces climats qu'ailleurs ; enfin, les triſtes ſuites d'un gouvernement long-temps ſauvage, et barbare même dans ſa police, ſont cauſe que cette grande partie du continent a encore de vaſtes déſerts. On compte à préſent en Ruſſie cinq cents mille familles de gentilshommes, deux cents mille de gens de loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois et de payſans payans une eſpèce de taille, ſix cents mille hommes dans les provinces conquiſes ſur la Suède : les Coſaques de l'Ukraine et les Tartares, vaſſaux de la Moſcovie, ne ſe montent pas à plus de deux millions ; enfin, l'on a trouvé que ces pays immenſes ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes ; (*f*) c'eſt-à-dire, un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le czar *Pierre*, en changeant les mœurs, les lois, la milice, la face de ſon pays, voulait auſſi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richeſſe d'un Etat et les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Ruſſie le centre du négoce de l'Aſie et de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dreſſa le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, et s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin et à la mer Caſpienne, et de ces deux mers à l'Océan ſeptentrional.

(*f*) Cela fut écrit en 1727 : la population a augmenté depuis par les conquêtes, par la police et par le ſoin d'attirer les étrangers.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, et dont l'abord exigeait un circuit long et dangereux, ne lui paraissait pas assez commode. Il avait, dès l'an 1700, le dessein de bâtir sur la mer Baltique un port qui deviendrait le magasin du Nord, et une ville qui serait la capitale de son empire.

Il cherchait déjà un passage par les mers du Nord-est à la Chine; et les manufactures de Paris et de Pekin devaient embellir sa nouvelle ville.

Un chemin par terre de sept cents cinquante-quatre verstes, pratiqué à travers des marais qu'il fallait combler, conduit de Moscou à sa nouvelle ville. La plupart de ses projets ont été exécutés par ses mains; et deux impératrices, qui lui ont succédé l'une après l'autre, ont encore été au-delà de ses vues, quand elles étaient praticables, et n'ont abandonné que l'impossible.

Il a voyagé toujours dans ses Etats, autant que ses guerres l'ont pu permettre; mais il a voyagé en législateur et en physicien, examinant par-tout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, sondant lui-même les profondeurs des fleuves et des mers, ordonnant des écluses, visitant des chantiers, fesant fouiller des mines, éprouvant les métaux, fesant lever des cartes exactes, et y travaillant de sa main.

Il a bâti dans un lieu sauvage la ville impériale de Pétersbourg, qui contient aujourd'hui soixante mille maisons, où s'est formée de nos jours une cour brillante, et où enfin on connaît les plaisirs délicats.

Il a bâti le port de Cronstad sur la Néva, Ste Croix sur les frontières de la Perse, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie; des amirautés à Archangel, à Pétersbourg, à Astracan, à Azoph; des arsenaux, des hôpitaux. Il fesait toutes ses maisons petites et de mauvais goût; mais il prodiguait pour les maisons publiques la magnificence et la grandeur.

Les sciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de siècles, sont venues par ses soins dans ses Etats toutes perfectionnées. Il a créé une académie sur le modèle des sociétés fameuses de Paris et de Londres: les *Delisle*, les *Bulfinger*, les *Hermann*, les *Bernouilli*, le célèbre *Wolf*, homme excellent en tout genre de philosophie, ont été appelés à grands frais à Pétersbourg. Cette académie subsiste encore, et il se forme enfin des philosophes moscovites.

Il a forcé la jeune noblesse de ses Etats à voyager, à s'instruire, à rapporter en Russie la politesse étrangère. J'ai vu de jeunes russes pleins d'esprit et de connaissances. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand empire du monde. Il est affreux qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mêlaient à tant de vertus. Il poliçait ses peuples et il était sauvage. Il a de ses propres mains été l'exécuteur de ses sentences sur des criminels, et dans une débauche de table il a fait voir son adresse à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des souverains qui versent le sang de leurs sujets de

leurs mains, mais ces monarques paſſent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il fallait corriger ou déshériter rendrait la mémoire de *Pierre* odieuſe, ſi le bien qu'il a fait à ſes ſujets ne feſait preſque pardonner ſa cruauté envers ſon propre ſang.

Tel était le czar *Pierre*; et ſes grands deſſeins n'étaient encore qu'ébauchés, lorſqu'il ſe joignit aux rois de Pologne et de Danemarck contre un enfant qu'ils mépriſaient tous. Le fondateur de la Ruſſie voulut être conquérant; il crut pouvoir le devenir ſans peine, et qu'une guerre ſi bien projetée ferait utile à tous ſes projets. L'art de la guerre était un art nouveau, qu'il fallait montrer à ſes peuples.

D'ailleurs, il avait beſoin d'un port à l'orient de la mer Baltique pour l'exécution de toutes ſes idées. Il avait beſoin de la province de l'Ingrie, qui eſt au Nord-eſt de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres, il fallait la leur arracher. Ses prédéceſſeurs avaient eu des droits ſur l'Ingrie, l'Eſtonie, la Livonie; le temps ſemblait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, et anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne, pour enlever au jeune *Charles XII* tous ces pays qui ſont entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne et la Moſcovie.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux et ſubit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans il ſoutient la guerre contre le Danemarck, la Pologne et la Moſcovie; termine la guerre de Danemarck en ſix ſemaines; défait quatre-vingts mille moſcovites avec huit mille ſuédois, et paſſe en Pologne. Deſcription de la Pologne et de ſon gouvernement. Charles gagne pluſieurs batailles, et eſt maître de la Pologne, où il ſe prépare à nommer un roi.

TROIS puiſſans rois menaçaient ainſi l'enfance de *Charles XII.* Les bruits de ces préparatifs conſternaient la Suède, et alarmaient le conſeil. Les grands généraux étaient morts; on avait raiſon de tout craindre ſous un jeune roi, qui n'avait encore donné de lui que de mauvaiſes impreſſions. Il n'aſſiſtait preſque jamais dans le conſeil que pour croiſer les jambes ſur la table; diſtrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conſeil délibéra en ſa préſence ſur le danger où l'on était: quelques conſeillers propoſaient de détourner la tempête par des négociations: tout d'un coup le jeune prince ſe lève, avec l'air de gravité et d'aſſurance d'un homme ſupérieur, qui a

pris ſon parti. „ Meſſieurs, dit-il, j'ai réſolu de ne „ jamais faire une guerre injuſte, mais de n'en finir „ une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma „ réſolution eſt priſe: j'irai attaquer le premier qui „ ſe déclarera; et quand je l'aurai vaincu, j'eſpère „ faire quelque peur aux autres. „ Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conſeillers; ils ſe regardèrent ſans oſer répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, et honteux d'eſpérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ſes ordres pour la guerre.

On fut bien plus ſurpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amuſemens les plus innocens de la jeuneſſe. Du moment qu'il ſe prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'eſt jamais depuis écarté un ſeul moment. Plein de l'idée d'*Alexandre* et de *Céſar*, il ſe propoſa d'imiter tout de ces deux conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délaſſemens; il réduiſit ſa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faſte dans les habits, il ne fut vêtu depuis que comme un ſimple ſoldat. On l'avait ſoupçonné d'avoir eu une paſſion pour une femme de ſa cour; ſoit que cette intrigue fût vraie ou non, il eſt certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-ſeulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ſes ſoldats, qu'il voulait contenir dans la diſcipline la plus rigoureuſe; peut-être encore par la vanité d'être le ſeul de tous les rois, qui domptât un penchant ſi difficile à ſurmonter. Il réſolut auſſi de s'abſtenir de vin tout le reſte de ſa vie. Les uns

m'ont dit qu'il n'avait pris ce parti que pour dompter en tout la nature, et pour ajouter une nouvelle vertu à ſon héroïſme; mais le plus grand nombre m'a aſſuré qu'il voulut par-là ſe punir d'un excès qu'il avait commis, et d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en préſence même de la reine ſa mère. Si cela eſt ainſi, cette condamnation de ſoi-même, et cette privation qu'il s'impoſa toute ſa vie, ſont une eſpèce d'héroïſme non moins admirable.

Il commença par aſſurer des ſecours au duc de Holſtein ſon beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voiſine du Holſtein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait beſoin. Ses Etats étaient déjà ravagés, ſon château de Gottorp pris, ſa ville de Tonningue preſſée par un ſiége opiniâtre, où le roi de Danemarck était venu en perſonne, pour jouir d'une conquête qu'il croyait ſûre. Cette étincelle commençait à embraſer l'empire. D'un côté les troupes ſaxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Volfenbuttel, de Heſſe-Caſſel, marchaient pour ſe joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanover et de Zell, et trois régimens de Hollande, venaient ſecourir le duc. (*g*) Tandis que le petit pays de Holſtein était ainſi le théâtre de la guerre, deux eſcadres, l'une d'Angleterre et l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux Etats étaient garans du traité d'Altona

(*g*) Copié mot pour mot par le P. *Barre*, tome X, page 293 et ſuivantes.

rompu par les Danois : ils s'empressaient alors à secourir le duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposait à l'agrandissement du roi de Danemarck. Ils savaient que le Danois étant maître du passage du Sund imposerait des lois onéreuses aux nations commerçantes, quand il serait assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a long-temps engagé les Anglais et les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les princes du Nord : ils se joignirent au jeune roi de Suède, qui semblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, et le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de se défendre.

Il était à la chasse aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il fesait cette chasse d'une manière aussi nouvelle que dangereuse ; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démesurée vint droit au roi qui le terrassa après une longue lutte à l'aide du filet et de son bâton. Il faut avouer qu'en considérant de telles aventures, la force prodigieuse du roi *Auguste* et les voyages du czar, on croirait être au temps des *Hercules* et des *Thésées*.

Il partit pour sa première campagne le 8 mai, nouveau style, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carlskrona, en fesant des vœux pour lui, en versant des larmes, et en l'admirant. Avant de sortir de Suède, il établit

à

à Stockholm un conseil de défense, composé de plusieurs sénateurs. Cette commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes et les fortifications du pays. Le corps du sénat devait régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats, son esprit, libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta, nommé *le roi Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vu, était de cent vingt pièces de canon ; le comte de *Piper* son premier ministre, et le général *Rehnschöld* s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flotte danoise évita le combat, et laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes.

Il est certain que ce fut le roi lui-même qui proposa alors au général *Rehnschöld* de faire une descente et d'assiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle serait bloquée par mer. *Rehnschöld* fut étonné d'une proposition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune prince sans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente ; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étaient sur les côtes de Suède, et qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta son grand vaisseau, et monta une frégate plus légère : on commença par faire partir trois cents grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des fascines, des chevaux de frise et les instrumens

des pionniers. Cinq cents hommes d'élite ſuivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaiſſeaux de guerre du roi, avec deux frégates anglaiſes et deux hollandaiſes, qui devaient favoriſer la deſcente à coups de canon.

Copenhague, capitale du Danemarck, eſt ſituée dans l'île de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-oueſt le Sund, et à l'orient la mer Baltique, où était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaiſſeaux qui menaçaient d'une deſcente, les habitans, conſternés par l'inaction de leur flotte et par le mouvement des vaiſſeaux ſuédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage: la flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis Humblebek à ſept milles de Copenhague. Auſſitôt les Danois raſſemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, et l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Charles bat les Danois.

Le roi quitta alors ſa frégate pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ſes gardes. L'ambaſſadeur de France était alors auprès de lui. *Monſieur l'ambaſſadeur*, lui dit-il en latin, (car il ne voulait jamais parler français) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois: vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire*, lui répondit le comte de *Guiſcard* en français, *le roi mon maître m'a ordonné de réſider auprès de votre majeſté; je me flatte que vous ne me chaſſerez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été ſi brillante.* En diſant ces paroles, il donna la main au roi, qui ſauta dans la chaloupe, où le comte de *Piper* et

l'ambaſſadeur entrèrent. (*h*) On s'avançait ſous les coups de canon des vaiſſeaux, qui favoriſaient la deſcente. Les bateaux de débarquement n'étaient encore qu'à trois cents pas du rivage. *Charles XII*, impatient de ne pas aborder aſſez près, ni aſſez tôt, ſe jette de ſa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par-delà la ceinture: ſes miniſtres, l'ambaſſadeur de France, les officiers, les ſoldats ſuivent auſſitôt ſon exemple, et marchent au rivage, malgré une grêle de mouſquetades. Le roi, qui n'avait jamais entendu de ſa vie de mouſqueterie chargée à balle, demanda au major-général *Stuard*, qui ſe trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit ſifflement qu'il entendait à ſes oreilles? „ C'eſt le bruit que font les balles de fuſil „ qu'on vous tire, lui dit le major. *Bon*, dit le roi, *ce ſera là dorénavant ma muſique.* Dans le même moment le major, qui expliquait le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule; et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues, parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuoſité que ne peuvent avoir ceux qui ſe défendent, et qu'attendre les ennemis dans ſes lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa faibleſſe et de leur ſupériorité. La cavalerie danoiſe et les milices s'enfuirent après une faible réſiſtance. Le roi, maître de leurs retranchemens, ſe jeta à genoux pour remercier DIEU du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des

(*h*) Copié mot pour mot par le P. *Barre*, tome X, page 396.

redoutes vers la ville, et marqua lui-même un campement. En même temps il renvoya ſes vaiſſeaux en Scanie, partie de la Suède, voiſine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conſpirait à ſervir la vivacité de *Charles*. Les neuf mille hommes étaient ſur le rivage prêts à s'embarquer, et dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vue de la flotte danoiſe, qui n'avait oſé s'avancer. Copenhague intimidée envoya auſſitôt des députés au roi, pour le ſupplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval, à la tête de ſon régiment des gardes: les députés ſe mirent à genoux devant lui; il fit payer à la ville quatre cents mille riſdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes ſortes de proviſions, qu'il promit de faire payer fidellement. On lui apporta des vivres, parce qu'il fallait obéir; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignaſſent payer; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreuſement et ſans délai par les moindres ſoldats de l'armée. Il régnait depuis longtemps dans les troupes ſuédoiſes une diſcipline, qui n'avait pas peu contribué à leur victoire: le jeune roi en augmenta encore la ſévérité. Un ſoldat n'eût pas oſé refuſer le payement de ce qu'il achetait, encore moins aller en maraude, pas même ſortir du camp. Il voulut de plus que, dans une victoire, ſes troupes ne dépouillaſſent les morts qu'après en avoir eu la permiſſion; et il parvint aiſément à faire obſerver cette loi. On feſait toujours dans ſon camp la prière deux fois par jour, à ſept heures du

matin, et à quatre heures du ſoir: il ne manqua jamais d'y aſſiſter, et de donner à ſes ſoldats l'exemple de la piété, qui fait toujours impreſſion ſur les hommes, quand ils n'y ſoupçonnent pas de l'hypocriſie. Son camp, mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance; les payſans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis qu'aux Danois, qui ne les payaient pas ſi bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suède des proviſions qui manquaient dans leurs marchés.

Le roi de Danemarck était alors dans le Holſtein, où il ſemblait ne s'être rendu que pour lever le ſiége de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaiſſeaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître de la Zéeland, et prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ſes Etats que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les payſans, et même beaucoup de bourgeois, ſont eſclaves aujourd'hui. *Charles* fit dire au roi de Danemarck, qu'il ne feſait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait qu'à ſe réſoudre à rendre juſtice au duc de Holſtein, ou à voir Copenhague détruite, et ſon royaume mis à feu et à ſang. Le Danois était trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui ſe piquait de juſtice. On aſſembla un congrès dans la ville de Travendal, ſur les frontières du Holſtein. Le roi de Suède ne ſouffrit pas que l'art des miniſtres traînât les négociations en longueur: il

voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il était descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le 5 d'août à l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, et délivré d'oppression. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié et humilié son ennemi. Ainsi *Charles XII*, à dix-huit ans, commença et finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même temps le roi de Pologne investissait la ville de Riga, capitale de la Livonie, et le czar s'avançait du côté de l'Orient, à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux comte d'*Alberg*, général suédois qui, à l'âge de quatre-vingts ans, joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le comte *Flemming*, depuis ministre de Pologne, grand-homme de guerre et de cabinet, et le livonien *Paykul*, pressaient tous deux le siége sous les yeux du roi; mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avaient remportés, l'expérience du vieux comte d'*Alberg* rendait inutiles leurs efforts, et le roi de Pologne désespérait de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siége. Riga était pleine de marchandises appartenantes aux Hollandais. Les Etats-Généraux ordonnèrent à leur ambassadeur auprès du roi *Auguste*, de lui faire sur cela des représentations. Le roi de Pologne ne se fit pas long-temps prier. Il consentit à lever le siége plutôt que de causer le moindre dommage à ses alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils furent la véritable cause.

Il ne restait donc plus à *Charles XII*, pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire, *Pierre Alexiowitz*. Il était d'autant plus animé contre lui qu'il y avait encore à Stockholm trois ambassadeurs moscovites, qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui se piquait d'une probité sévère, qu'un législateur, comme le czar, se fît un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeune prince plein d'honneur ne pensait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois et pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venait de faire paraître un manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguait pour raison de la guerre qu'on ne lui avait pas rendu assez d'honneurs lorsqu'il avait passé *incognito* à Riga, et qu'on avait vendu les vivres trop chers à ses ambassadeurs. C'étaient là les griefs pour lesquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingts mille hommes.

Il parut devant Narva, à la tête de cette grande armée, le premier octobre, dans un temps plus rude en ce climat que ne l'est le mois de janvier à Paris. Le czar, qui dans de pareilles saisons fesait quelquefois quatre cents lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ses troupes que lui-même. Il savait d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de *Gustave-Adolphe*, fesaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été: il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connaître de saisons, et les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un temps où les glaces et les neiges

Il bat les Russes.

forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le czar *Pierre* assiégeait Narva à trente degrés du pôle, et *Charles XII* s'avançait pour la secourir. Le czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, et ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de son armée au duc de *Croi*, allemand, général habile, mais peu secondé alors par les officiers russes. Pour lui, il n'avait dans ses propres troupes que le rang de simple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse, jusque-là indisciplinable, laquelle était en possession de conduire sans expérience et en tumulte des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam, pour avoir des flottes, fût lieutenant à Narva, pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Russes sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois; mais c'est au temps à aguerrir les troupes, et à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régimens, dont on pût espérer quelque chose, étaient commandés par des officiers allemands, mais ils étaient en petit nombre. Le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de flèches, les autres de massues: peu avaient des fusils: aucun n'avait vu un siége régulier; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Narva en

cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva était presque sans fortifications: le baron de *Hoorn*, qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en dix semaines.

On était déjà au quinze de novembre, quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchait pour secourir Narva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingts mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée, et à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche, qui l'eût rendu méprisable, si un législateur, qui a fait de si grandes choses, pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver sans lui, et sembla, par cette démarche, craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer *Charles XII* entre deux armées. Ce n'était pas tout; trente mille hommes, détachés du camp devant Narva, étaient postés à une lieue de cette ville sur le chemin du roi de Suède: vingt mille strélitz étaient plus loin

ſur le même chemin ; cinq mille autres feſaient une garde avancée. Il fallait paſſer ſur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart et d'un double foſſé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw dans le golfe de Riga, avec environ ſeize mille hommes d'infanterie, et un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité ſa marche juſqu'à Revel, ſuivi de toute ſa cavalerie, et ſeulement de quatre mille fantaſſins. Il marchait toujours en avant, ſans attendre le reſte de ſes troupes. Il ſe trouva bientôt avec ſes huit mille hommes ſeulement, devant les premiers poſtes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, ſans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avaient à faire. Les Moſcovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poſte où cent hommes réſolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, et allèrent porter le déſordre dans le camp. Tous les poſtes furent emportés en deux jours; et ce qui en d'autres occaſions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ſes huit mille hommes fatigués d'une ſi longue marche, devant un camp de quatre-vingts mille ruſſes, bordé de cent cinquante canons. A peine ſes troupes eurent-elles pris quelque repos que, ſans délibérer, il donna ſes ordres pour l'attaque.

Le ſignal était deux fuſées, et le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un officier-général lui ayant repréſenté la grandeur du péril : *Quoi, vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves ſuédois je ne paſſe ſur le corps à quatre-vingts mille moſcovites ?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier : *N'êtes-vous donc pas de mon avis*, lui dit-il ? *n'ai-je pas deux avantages ſur les ennemis ; l'un que leur cavalerie ne pourra leur ſervir, et l'autre que, le lieu étant reſſerré, leur grand nombre ne fera que les incommoder ; et ainſi je ſerai réellement plus fort qu'eux.* L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, et on marcha aux Moſcovites à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fuſil, ayant au dos une neige furieuſe, qui donnait au viſage des ennemis. Les Ruſſes ſe firent tuer pendant une demi-heure, ſans quitter le revers des foſſés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar ; il eſpérait le rencontrer, ne ſachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mouſqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge ; mais c'était une balle morte qui s'arrêta dans les plis de ſa cravate noire, et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué ſous lui. M. de *Spaar* m'a dit que le roi ſauta légérement ſur un autre cheval, en diſant : *Ces gens-ci me font faire mes exercices ;* et continua de combattre et de donner les ordres avec la même préſence d'eſprit. Après trois heures

de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite jusqu'à la rivière de Narva, avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres désespérés retournèrent à leur camp, sans savoir où ils allaient: ils trouvèrent quelques baraques derrière lesquelles ils se mirent; là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver; mais enfin leurs généraux *Dolgorouky*, *Gollofkin*, *Fédérowitz*, vinrent se rendre au roi, et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait, arriva le duc de *Croi*, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

(*i*) *Charles* reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes et les soldats furent conduits désarmés jusqu'à la rivière de Narva: on leur fournit des bateaux pour la repasser, et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait; la droite des Moscovites se battait encore: les Suédois n'avaient pas perdu six cents hommes: dix-huit mille moscovites avaient été tués dans leurs retranchemens: un grand nombre était noyé: beaucoup avaient passé la rivière; il en restait encore assez dans le camp pour exterminer

(*i*) Copié par le P. *Barre*, tome IX.

jusqu'au dernier suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent, qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait, pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville: là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le général *Vede*, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, et comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille suédois. Les soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils et leurs épées; et les officiers portaient à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du duc de *Croi* et des autres officiers-généraux moscovites: il leur fit rendre à tous leurs épées; et sachant qu'ils manquaient d'argent, et que les

marchands de Narva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc de *Croi*, et cinq cents à chacun des officiers moſcovites, qui ne pouvaient ſe laſſer d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dreſſa auſſitôt à Narva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm et aux alliés de la Suède; mais le roi retrancha de ſa main tout ce qui était trop avantageux pour lui et trop injurieux pour le czar. Sa modeſtie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm pluſieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frappa une qui le repréſentait d'un côté ſur un piédeſtal, où paraiſſaient enchaînés un moſcovite, un danois, un polonais; de l'autre était un Hercule armé de ſa maſſue, tenant ſous ſes pieds un Cerbère, avec cette légende: *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les priſonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui était un grand exemple des révolutions de la fortune: il était fils aîné et héritier du roi de Géorgie; on le nommait le *czarafis Artſchelou;* ce titre de *czarafis* ſignifie prince, ou fils du czar, chez tous les Tartares comme en Moſcovie; car le mot de *czar* ou *tzar* voulait dire roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples ſont deſcendus, et ne vient point des *Céſars* de Rome, ſi long-temps inconnus à ces barbares. Son père *Mittelleski*, czar et maître de la plus belle partie des pays qui ſont entre les montagnes d'Ararat, et les extrémités orientales de la mer Noire, avait été chaſſé de ſon royaume par ſes propres ſujets en 1688, et avait choiſi de ſe jeter entre les bras de

l'empereur de Moſcovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi, âgé de dix-neuf ans, voulut ſuivre *Pierre le grand* dans ſon expédition contre les Suédois, et fut pris en combattant par quelques ſoldats finlandais, qui l'avaient déjà dépouillé, et qui allaient le maſſacrer. Le comte *Rehnſchöld* l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, et le préſenta à ſon maître; *Charles* l'envoya à Stockholm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant ſes officiers une réflexion naturelle ſur l'étrange deſtinée d'un prince aſiatique, né au pied du mont Caucaſe, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'eſt*, dit-il, *comme ſi j'étais un jour priſonnier chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impreſſion; mais dans la ſuite on ne s'en ſouvint que trop, lorſque l'événement en eut fait une prédiction.

Le czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille ruſſes, comptant envelopper ſon ennemi de tous côtés. Il apprit, à moitié chemin, la bataille de Narva et la diſperſion de tout ſon camp. Il ne s'obſtina pas à vouloir attaquer, avec ſes quarante mille hommes ſans expérience et ſans diſcipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingts mille dans un camp retranché; il retourna ſur ſes pas, pourſuivant toujours le deſſein de diſcipliner ſes troupes, pendant qu'il civiliſait ſes ſujets. Je ſais bien, dit-il, que les Suédois nous battront long-temps; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moſcou ſa capitale fut dans l'épouvante et dans la

défolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté et l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, et que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut fi générale que l'on ordonna à ce fujet des prières publiques à *St Nicolas*, patron de la Mofcovie. Cette prière eft trop fingulière, pour n'être pas rapportée. La voici :

,, O toi, qui es notre confolateur perpétuel dans
,, toutes nos adverfités, grand *St Nicolas*, infiniment
,, puiffant, par quel péché t'avons-nous offenfé dans
,, nos facrifices, génuflexions, révérences et actions
,, de grâces, pour que tu nous aies ainfi abandonnés ?
,, Nous avions imploré ton affiftance contre ces ter-
,, ribles, infolens, enragés, épouvantables, indomp-
,, tables deftructeurs, lorfque, comme des lions et
,, des ours qui ont perdu leurs petits, ils nous
,, ont attaqués, effrayés, bleffés, tués par milliers,
,, nous qui fommes ton peuple. Comme il eft
,, impoffible que cela foit arrivé fans fortilége et
,, enchantement, nous te fupplions, ô grand *St Nicolas*,
,, d'être notre champion et notre porte-étendard,
,, de nous délivrer de cette foule de forciers, et de
,, les chaffer bien loin de nos frontières avec la
,, récompenfe qui leur eft due. ,,

Tandis que les Ruffes fe plaignaient à *St Nicolas* de leur défaite, *Charles XII* fefait rendre grâces à DIEU, et fe préparait à de nouvelles victoires.

Le roi de Pologne s'attendit bien que fon ennemi, vainqueur des Danois et des Mofcovites, viendrait bientôt fondre fur lui. Il fe ligua plus étroitement que jamais avec le czar. Ces deux princes convinrent d'une

d'une entrevue, pour prendre leurs mefures de concert. Ils fe virent a Birzen, petite ville de Lithuanie, fans aucune de ces formalités qui ne fervent qu'à retarder les affaires, et qui ne convenaient ni à leur fituation ni à leur humeur. Les princes du Nord fe voient avec une familiarité qui n'eft point encore établie dans le midi de l'Europe. *Pierre* et *Augufte* pafferent quinze jours enfemble dans des plaifirs qui allèrent jufqu'à l'excès : car le czar, qui voulait réformer fa nation, ne put jamais corriger dans lui-même fon penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au czar cinquante mille hommes de troupes allemandes, qu'on devait acheter de divers princes, et que le czar devait foudoyer. Celui-ci de fon côté devait envoyer cinquante mille ruffes en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, et promettait de payer au roi *Augufte* trois millions de rifdalers en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au roi de Suède ; c'était un moyen prompt et fûr d'aguerrir les Mofcovites ; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII fe mit en droit d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir paffé l'hiver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le roi *Augufte* avait affiégée inutilement. Les troupes faxonnes étaient poftées le long de la rivière de Duina, qui eft fort large en cet endroit : il fallait difputer le paffage à *Charles*, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade ; mais ils avaient à

leur tête le maréchal de *Steinau* qui fesait les fonctions de général : sous lui commandaient le prince *Ferdinand* duc de Courlande, et ce même *Paykul*, qui défendait sa patrie contre *Charles XII*, l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume au péril de sa vie, contre *Charles XI*. Le roi de Suède avait fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire pouvaient se lever et se baisser, comme des ponts-levis. En se levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient : en se baissant ils servaient de pont pour le débarquement. Il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du nord où il était, au sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la rivière, dérobait aux Saxons la vue de ses troupes, et de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante ; de sorte que le nuage grossissant toujours, et chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir si le roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagème. Etant déjà au milieu de la rivière : *Hé bien*, dit-il au général *Rehnschöld*, *la Duina ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague : croyez-moi, général, nous les battrons.* Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, et fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon et forme sa bataille, sans que les ennemis offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hasard.

Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

Le maréchal *Steinau* ne perdit pas un moment : Il bat les à peine aperçut-il les Suédois qu'il fondit sur eux Saxons. avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus et poursuivis jusque dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats marchant plus serrés qu'auparavant repoussèrent le maréchal *Steinau*, et s'avancèrent dans la plaine. *Steinau* sentit que ses troupes étaient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais et d'un bois où était son artillerie. L'avantage du terrain, et le temps qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. *Charles* ne balança pas à les attaquer : il avait avec lui quinze mille hommes, *Steinau* et le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude et sanglante : le duc eut deux chevaux tués sous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi ; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé et à demi-mort, du milieu de la mêlée, et de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le roi de Suède, après sa victoire, court à

Mitau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché ſe rendent à lui à diſcrétion : c'était un voyage, plutôt qu'une conquête. Il paſſa ſans s'arrêter en Lithuanie, ſoumettant tout ſur ſon paſſage. Il ſentit une ſatisfaction flatteuſe, et il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne et le czar avaient conſpiré ſa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le deſſein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonais même. Là, étant un jour à table, tout occupé de cette entrepriſe, et obſervant ſa ſobriété extrême, dans un ſilence profond, paraiſſant comme enſeveli dans ſes grandes idées, un colonel allemand, qui aſſiſtait à ſon dîner, dit aſſez haut pour être entendu, que les repas que le czar et le roi de Pologne avaient faits au même endroit, étaient un peu différens de ceux de ſa majeſté. *Oui*, dit le roi en ſe levant, *et j'en troublerai plus aiſément leur digeſtion.* En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ſes armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

Deſcription de la Pologne.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, eſt un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses peuples ne ſont chrétiens que depuis environ ſept cents cinquante ans. C'eſt une choſe ſingulière, que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne ſe parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle latin juſqu'aux domeſtiques. Ce grand pays eſt très-fertile; mais les

peuples n'en ſont que moins induſtrieux. (*k*) Les ouvriers et les marchands qu'on voit en Pologne, ſont des écoſſais, des français, ſur-tout des juifs. Ils y ont près de trois cents ſynagogues; et à force de multiplier, ils en feront chaſſés comme ils l'ont été d'Eſpagne. Ils achètent à vil prix les blés, les beſtiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick et en Allemagne, et vendent chèrement aux nobles de quoi ſatisfaire l'eſpèce de luxe qu'ils connaiſſent et qu'ils aiment. Ainſi ce pays, arroſé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de ſel, et couvert de moiſſons, reſte pauvre, malgré ſon abondance, parce que le peuple eſt eſclave, et que la nobleſſe eſt fière et oiſive.

Son gouvernement eſt la plus fidelle image de l'ancien gouvernement celte et gothique, corrigé ou altéré par-tout ailleurs. C'eſt le ſeul Etat qui ait conſervé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner ſa voix dans l'élection d'un roi, et de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits eſt joint au plus grand des abus : le trône eſt preſque toujours à l'enchère; et comme un Polonais eſt rarement aſſez riche pour l'acheter, il a été vendu ſouvent aux étrangers. La nobleſſe et le clergé défendent leur liberté contre leur roi, et l'ôtent au reſte de la nation. Tout le peuple y eſt eſclave; tant la deſtinée des hommes eſt que le plus grand nombre ſoit par-tout, de façon ou d'autre, ſubjugué par le plus petit. Là, le payſan ne ſème point pour lui, mais

(*k*) Copié par le P. *Barre*, tome IX.

pour des feigneurs, à qui lui, fon champ et le travail de fes mains appartiennent, et qui peuvent le vendre et l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui eft gentilhomme ne dépend que de foi. Il faut, pour le juger dans une affaire criminelle, une affemblée entière de la nation : il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné; ainfi il n'eft prefque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres; ceux-là fe mettent au fervice des plus puiffans, en reçoivent un falaire, font les fonctions les plus baffes. Ils aiment mieux fervir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce; et en panfant les chevaux de leurs maîtres, ils fe donnent le titre d'électeurs des rois et de deftructeurs des tyrans.

Qui verrait un roi de Pologne dans la pompe de fa majefté royale, le croirait le prince le plus abfolu de l'Europe; c'eft cependant celui qui l'eft le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on fuppofe chez d'autres nations, entre le fouverain et les fujets. Le roi de Pologne, à fon facre même, et en jurant les *pacta conventa*, difpenfe fes fujets du ferment d'obéiffance, en cas qu'il viole les lois de la république.

Il nomme à toutes les charges, et confère tous les honneurs. Rien n'eft héréditaire en Pologne, que les terres et le rang de noble. Le fils d'un palatin et celui du roi, n'ont nul droit aux dignités de leur père; mais il y a cette grande différence entre le roi et la république, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée, et que la république a le droit de lui ôter la couronne, s'il tranfgreffait les lois de l'Etat.

La nobleffe, jaloufe de fa liberté, vend fouvent fes fuffrages, et rarement fes affections. A peine ont-ils élu un roi qu'ils craignent fon ambition, et lui oppofent leurs cabales. Les grands, qu'il a faits et qu'il ne peut défaire, deviennent fouvent fes ennemis, au lieu de refter fes créatures. Ceux qui font attachés à la cour font l'objet de la haine du refte de la nobleffe : ce qui forme toujours deux partis; divifion inévitable, et même néceffaire, dans des pays où l'on veut avoir des rois, et conferver fa liberté.

Ce qui concerne la nation eft réglé dans les états-généraux qu'on appelle diètes. Ces états font compofés du corps du fénat et de plufieurs gentilshommes; les fénateurs font les palatins et les évêques : le fecond ordre eft compofé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes affemblées préfide l'archevêque de Gnefne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrègnes, et la première perfonne de l'Etat après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que la pourpre romaine ne donnant aucune préféance dans le fénat, un évêque qui ferait cardinal ferait obligé ou de s'affeoir à fon rang de fénateur, ou de renoncer aux droits folides de la dignité qu'il a dans fa patrie, pour foutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes fe doivent tenir, par les lois du royaume, alternativement en Pologne et en Lithuanie. Les députés y décident fouvent leurs affaires le fabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils font defcendus, et quelquefois même, au milieu de

l'ivreſſe, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états-généraux jouit du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple, de s'oppoſer aux lois du ſénat. Un ſeul gentilhomme qui dit, *je proteſte*, arrête par ce mot ſeul les réſolutions unanimes de tout le reſte; et s'il part de l'endroit où ſe tient la diète, il faut alors qu'elle ſe ſépare.

On apporte aux déſordres qui naiſſent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne eſt rarement ſans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impoſſible, chaque parti forme des confédérations, dans leſquelles on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations du plus petit nombre. Ces aſſemblées, illégitimes ſelon les lois, mais autoriſées par l'uſage, ſe font au nom du roi, quoique ſouvent contre ſon conſentement, et contre ſes intérêts; à peu près comme la ligue ſe ſervait en France du nom de *Henri III* pour l'accabler; et comme en Angleterre le parlement, qui fit mourir *Charles I* ſur un échafaud, commença par mettre le nom du prince à la tête de toutes les réſolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorſque les troubles ſont finis, alors c'eſt aux diètes générales à confirmer ou à caſſer les actes de ces confédérations. Une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raiſon que dans les Etats monarchiques un roi peut abolir les lois de ſon prédéceſſeur, et les ſiennes propres.

La nobleſſe, qui fait les lois de la république, en fait auſſi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occaſions, et peut compoſer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée,

nommée *poſpolite*, ſe meut difficilement, et ſe gouverne mal : la difficulté des vivres et des fourrages la met dans l'impuiſſance de ſubſiſter long-temps aſſemblée. La diſcipline, la ſubordination, l'expérience lui manquent; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la diſſiper, ou la tenir même pour un temps dans l'eſclavage; mais elle ſecoue bientôt le joug : ils ſe comparent eux-mêmes aux roſeaux que la tempête couche par terre, et qui ſe relèvent dès que le vent ne ſouffle plus. C'eſt pour cette raiſon qu'ils n'ont point de places de guerre; ils veulent être les ſeuls remparts de leur république; ils ne ſouffrent jamais que leur roi bâtiſſe des fortereſſes, de peur qu'il ne s'en ſerve, moins pour les défendre que pour les opprimer. Leur pays eſt tout ouvert, à la réſerve de deux ou trois places frontières. Que ſi dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangères, ils s'obſtinent à ſoutenir chez eux quelque ſiége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi-ruinées, élargir des foſſés preſque comblés; et la ville eſt priſe avant que les retranchemens ſoient achevés.

La *poſpolite* n'eſt pas toujours à cheval pour garder le pays; elle n'y monte que par l'ordre des diètes, ou même quelquefois ſur le ſimple ordre du roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne eſt une armée qui doit toujours ſubſiſter aux dépens de la république. Elle eſt compoſée de deux corps ſous deux grands généraux différens. Le premier corps eſt celui de la Pologne, et doit être de trente-ſix mille

hommes : le ſecond, au nombre de douze mille, eſt celui de Lithuanie. Les deux grands généraux ſont indépendans l'un de l'autre : quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république, et ont une autorité ſuprême ſur leurs troupes. Les colonels ſont les maîtres abſolus de leurs régimens; c'eſt à eux à les faire ſubſiſter comme ils peuvent, et à leur payer leur ſolde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils déſolent le pays, et ruinent les laboureurs, pour ſatisfaire leur avidité et celle de leurs ſoldats. (*l*) Les ſeigneurs polonais paraiſſent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes; leurs tentes ſont plus belles que leurs maiſons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, eſt preſque toute compoſée de gentilshommes : elle eſt remarquable par la beauté des chevaux, et par la richeſſe des habillemens et des harnais.

Les gendarmes ſur-tout, que l'on diſtingue en houſſards et pancernes, (*m*) ne marchent qu'accompagnés de pluſieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques et clous d'argent, de ſelles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, et quelquefois d'argent maſſif, avec de grandes houſſes traînantes à la manière des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie eſt parée et ſuperbe, autant l'infanterie était alors délabrée, mal vêtue, mal

(*l*) Morceau copié par le P. *Barre*.

(*m*) *Idem*. On n'en citera pas davantage; c'eſt trop d'ennui pour l'éditeur.

armée, ſans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme. C'eſt ainſi du moins qu'elle fut juſque vers 1710. Ces fantaſſins, qui reſſemblent à des tartares vagabonds, ſupportent avec une étonnante fermeté la faim, le froid, la fatigue et tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les ſoldats polonais le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, auſſi peu de diſcipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir et à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils ſont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'était flatté d'abord que dans le beſoin ces deux armées combattraient en ſa faveur, que la *poſpolite* polonaiſe s'armerait à ſes ordres, et que toutes ces forces, jointes aux Saxons ſes ſujets, et aux Moſcovites ſes alliés, compoſeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oſerait paraître. Il ſe vit preſque tout à coup privé de ces ſecours, par les ſoins mêmes qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ſes pays héréditaires au pouvoir abſolu, il crut, trop peut-être, qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de ſon règne fit des mécontens ; ſes premières démarches irritèrent le parti qui s'était oppoſé à ſon élection, et aliénèrent preſque tout le reſte. La Pologne murmura de voir ſes villes remplies de garniſons ſaxonnes, et ſes frontières de troupes. Cette nation, bien plus jalouſe de maintenir ſa liberté qu'empreſſée à attaquer ſes voiſins, ne regarda point la guerre du roi *Auguſte* contre la Suède, et l'irruption

en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la république. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonais sentaient que si cette guerre entreprise sans leur consentement était malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés serait en proie au roi de Suède; et que si elle était heureuse, ils seraient subjugués par leur roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par *Charles XII* justement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons et les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le roi de Suède avait renversé tout ce qui était sur son passage, et s'avançait avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux partis divisaient alors la Lithuanie, celui des princes *Sapieha* et celui d'*Oginski*. Ces deux factions avaient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes *Sapieha*; et *Oginski*, mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée lithuanienne, que ces troubles et le défaut d'argent réduisaient à un petit nombre, était en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le roi de Pologne était séparé en petits corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne et subsistaient de rapines. *Auguste* ne voyait en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, et une armée ennemie conduite par un jeune roi outragé, victorieux et implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les lois, elle n'était pas de dix-huit mille. Non-seulement elle était mal payée et mal armée, mais ses généraux ne savaient encore quel parti prendre.

La ressource du roi était d'ordonner à la noblesse de le suivre; mais il n'osait s'exposer à un refus qui eût trop découvert, et par conséquent augmenté sa faiblesse.

Dans cet état de trouble et d'incertitude, tous les palatinats du royaume demandaient au roi une diète: de même qu'en Angleterre, dans les temps difficiles, tous les corps de l'Etat présentent des adresses au roi, pour le prier de convoquer un parlement. *Auguste* avait plus besoin d'une armée que d'une diète, où les actions des rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2 de décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que *Charles XII* avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenaient pour les *Sapieha*, les *Lubomirski* et leurs amis, le palatin *Leczinski*, trésorier de la couronne, qui devait sa fortune au roi *Auguste*, et sur-tout les partisans des princes *Sobiesky*, étaient tous secrétement attachés au roi de Suède.

Le plus conſidérable de ſes partiſans, et le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, était le cardinal *Radjousky*, archevêque de Gneſne, primat du royaume, et préſident de la diète. C'était un homme plein d'artifice et d'obſcurités dans ſa conduite, entièrement gouverné par une femme ambitieuſe, que les Suédois appelaient *madame la cardinale*, laquelle ne ceſſait de le pouſſer à l'intrigue et à la faction. Le roi *Jean Sobiesky*, prédéceſſeur d'*Auguſte*, l'avait d'abord fait évêque de Varmie, et vice-chancelier du royaume. *Radjousky*, n'étant encore qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de primat; ainſi réuniſſant dans ſa perſonne tout ce qui impoſe aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il eſſaya ſon crédit après la mort de *Jean*, pour mettre le prince *Jacques Sobiesky* ſur le trône; mais le torrent de la haine qu'on portait au père, tout grand-homme qu'il était, en écarta le fils. Le cardinal primat ſe joignit alors à l'abbé de *Polignac*, ambaſſadeur de France, pour donner la couronne au prince de *Conti*, qui en effet fut élu. Mais l'argent et les troupes de Saxe triomphèrent de ſes négociations. Il ſe laiſſa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, et attendit avec patience l'occaſion de mettre la diviſion entre la nation et ce nouveau roi.

Les victoires de *Charles XII*, protecteur du prince *Jacques Sobiesky*, la guerre civile de Lithuanie, le ſoulèvement général de tous les eſprits contre le roi *Auguſte*, firent croire au cardinal primat que le

temps était arrivé, où il pourrait renvoyer *Auguſte* en Saxe, et r'ouvrir au fils du roi *Jean* le chemin du trône. Ce prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le roi *Auguſte* était haï; mais il n'oſait concevoir alors l'idée d'une ſi grande révolution, et cependant le cardinal en jetait inſenſiblement les fondemens.

Il joint ſes armes aux intrigues d'un archevêque.

D'abord il ſembla vouloir réconcilier le roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'eſprit de concorde et par la charité, piéges uſés et connus, mais où les hommes ſont toujours pris. Il écrivit au roi de Suède une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne et à ſon roi. *Charles XII* répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ſes paroles. Cependant il reſtait dans le grand duché de Lithuanie avec ſon armée victorieuſe, déclarant qu'il ne voulait point troubler la diète; qu'il feſait la guerre à *Auguſte* et aux Saxons, non aux Polonais; et que loin d'attaquer la république, il venait la tirer d'oppreſſion. Ces lettres et ces réponſes étaient pour le public. Des émiſſaires qui allaient et venaient continuellement de la part du cardinal au comte *Piper*, et des aſſemblées ſecrètes chez ce prélat, étaient les reſſorts qui feſaient mouvoir la diète: elle propoſa d'envoyer une ambaſſade à *Charles XII*, et demanda unanimement au roi qu'il n'appelât plus les Moſcovites ſur les frontières, et qu'il renvoyât ſes troupes ſaxonnes.

La mauvaiſe fortune d'*Auguſte* avait déjà fait ce

que la diète exigeait de lui. La ligue conclue fecrétement à Birzen, avec le Mofcovite, était devenue auffi inutile qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au czar les cinquante mille allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'Empire. Le czar même, dangereux voifin de la Pologne, ne fe preffait pas de fecourir alors de toutes fes forces un royaume divifé, dont il efpérait recueillir quelques dépouilles. Il fe contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille mofcovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, et ravageant les terres des Polonais, jufqu'à ce que pourfuivis par les généraux fuédois, et ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée faxonne battue à Riga, le roi *Augufte* les envoya hiverner et fe recruter en Saxe, afin que ce facrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation polonaife irritée.

Alors la guerre fe changea en intrigues. La diète était partagée en prefque autant de factions qu'il y avait de palatins. Un jour les intérêts du roi *Augufte* y dominaient, le lendemain ils y étaient profcrits. Tout le monde criait pour la liberté et la juftice; mais on ne favait point ce que c'était que d'être libre et jufte. Le temps fe perdait à cabaler en fecret, et à haranguer en public. La diète ne favait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies n'ont prefque jamais pris de bons confeils dans les troubles civils, parce que les factieux y font hardis, et que les gens de bien y font timides pour l'ordinaire. La diète fe fépara en tumulte le

17

17 février de l'année 1702, après trois mois de cabales et d'irréfolutions. Les fénateurs, qui font les palatins et les évêques, reftèrent dans Varfovie. Le fénat de Pologne a le droit de faire provifionnellement des lois, que rarement les diètes infirment; ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, et décida plus vite.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambaffade propofée dans la diète, que la *pofpolite* monterait à cheval, et fe tiendrait prête à tout événement : ils firent plufieurs réglemens pour appaifer les troubles de Lithuanie, et plus encore pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de *Charles*.

Il refufe de voir la mère du maréchal de *Saxe*.

Augufte aima mieux alors recevoir des lois dures de fon vainqueur que de fes fujets. Il fe détermina à demander la paix au roi de Suède, et voulut entamer avec lui un traité fecret. Il fallait cacher cette démarche au fénat, qu'il regardait comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire était délicate; il s'en repofa fur la comteffe de *Konigsmark*, fuédoife d'une grande naiffance, à laquelle il était alors attaché. C'eft elle dont le frère eft connu par fa mort malheureufe, et dont le fils a commandé les armées en France avec tant de fuccès et de gloire. Cette femme, célèbre dans le monde par fon efprit et par fa beauté, était plus capable qu'aucun miniftre de faire réuffir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les Etats de *Charles XII*, et qu'elle avait été long-temps à fa cour, elle avait un prétexte plaufible d'aller trouver ce prince.

Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, et s'adreſſa d'abord au comte *Piper*, qui lui promit trop légérement une audience de ſon maître. La comteſſe, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables perſonnes de l'Europe, avait le talent ſingulier de parler les langues de pluſieurs pays qu'elle n'avait jamais vus, avec autant de délicateſſe que ſi elle y était née ; elle s'amuſait même quelquefois à faire des vers français, qu'on eût pris pour être d'une perſonne née à Verſailles. Elle en compoſa pour *Charles XII*, que l'hiſtoire ne doit point omettre. Elle introduiſait les dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de *Charles*. La pièce finiſſait ainſi :

Enfin, chacun des dieux, diſcourant à ſa gloire,
Le plaçait par avance au temple de mémoire :
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'eſprit et d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède. Il refuſa conſtamment de la voir. Elle prit le parti de ſe trouver ſur ſon chemin, dans les fréquentes promenades qu'il feſait à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un ſentier fort étroit : elle deſcendit de carroſſe dès qu'elle l'aperçut : le roi la ſalua, ſans lui dire un ſeul mot, tourna la bride de ſon cheval, et s'en retourna dans l'inſtant ; de ſorte que la comteſſe de *Konigsmark* ne remporta de ſon voyage que la ſatisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutait qu'elle.

Il fallut alors que le roi de Pologne ſe jetât dans les bras du ſénat. Il lui fit des propoſitions par le

palatin de Marienbourg : l'une, qu'on lui laiſſât la diſpoſition de l'armée de la république, à laquelle il payerait de ſes propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille ſaxons. Le cardinal primat fit une réponſe auſſi dure qu'était le refus du roi de Suède. Il dit au palatin de Marienbourg, au nom de l'aſſemblée, ,, qu'on avait réſolu d'envoyer ,, à *Charles XII* une ambaſſade, et qu'il ne lui ,, conſeillait pas de faire venir les Saxons. ,,

Le roi, dans cette extrêmité, voulut au moins conſerver les apparences de l'autorité royale. Un de ſes chambellans alla de ſa part trouver *Charles*, pour ſavoir de lui où et comment ſa majeſté ſuédoiſe voudrait recevoir l'ambaſſade du roi ſon maître et de la république. On avait oublié malheureuſement de demander un paſſe-port aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en priſon au lieu de lui donner audience, en diſant qu'il comptait recevoir une ambaſſade de la république, et rien du roi *Auguſte*. Cette violation du droit des gens n'était permiſe que par la loi du plus fort.

Alors *Charles*, ayant laiſſé derrière lui des garniſons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, et plus mal fortifiée.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'ambaſſade de la république : elle était compoſée de cinq ſénateurs. Ils voulurent d'abord faire régler un cérémonial que le roi ne connaiſſait guère ; ils

Il reçoit une ambaſſade polonaiſe.

demandèrent qu'on traitât la république de *féréniffime*, qu'on envoyât au-devant d'eux les carroffes du roi et des fénateurs. On leur répondit que la république ferait appelée *illuftre*, et non *féréniffime*; que le roi ne fe fervait jamais de carroffe; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'officiers et point de fénateurs: qu'on leur enverrait un lieutenant-général, et qu'ils arriveraient fur leurs propres chevaux.

Charles XII les reçut dans fa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire; leurs difcours furent pleins de ménagemens et d'obfcurités. On remarquait qu'ils craignaient *Charles XII*, qu'ils n'aimaient pas *Augufte*, mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la couronne au roi qu'ils avaient élu. Rien ne fe conclut, et *Charles XII* leur fit comprendre enfin qu'il conclurait dans Varfovie.

Sa marche fut précédée par un manifefte, dont le cardinal et fon parti inondèrent la Pologne en huit jours. *Charles*, par cet écrit, invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la fienne, et prétendait leur faire voir que leurs intérêts et les fiens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens; mais le manifefte, foutenu par un grand parti, par le trouble du fénat et par l'approche du conquérant, fit de très-fortes impreffions. Il fallut reconnaître *Charles* pour protecteur, puifqu'il voulait l'être, et qu'on était encore trop heureux qu'il fe contentât de ce titre.

Les fénateurs contraires à *Augufte* publièrent hautement l'écrit fous fes yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés demeurèrent dans le filence. Enfin quand on apprit que *Charles* avançait à

grandes journées, tous fe préparèrent en confufion à partir: le cardinal quitta Varfovie des premiers: la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller foulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambaffadeur de l'empereur, celui du czar, le nonce du pape, et quelques évêques et palatins liés à fa fortune. Il fallait fuir, et on n'avait encore rien décidé en fa faveur. Il fe hâta, avant de partir, de tenir un confeil avec ce petit nombre de fénateurs, qui repréfentaient encore le fénat. Quelque zélés qu'ils fuffent pour fon fervice, ils étaient polonais: ils avaient tous conçu une fi grande averfion pour les troupes faxonnes, qu'ils n'oférent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de fix mille pour fa défenfe; encore votèrent-ils que ces fix mille hommes feraient commandés par le grand général de la Pologne, et renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laifférent la difpofition.

Après ce réfultat le roi quitta Varfovie, trop faible contre fes ennemis, et peu fatisfait de fon parti même. Il fit auffitôt publier fes univerfaux pour affembler la *pofpolite* et les armées, qui n'étaient guère que de vains noms: il n'y avait rien à efpérer en Lithuanie, où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provifions et de bonne volonté. La plus grande partie de la nobleffe intimidée, irréfolue, ou mal difpofée, demeura dans fes terres. En vain le roi, autorifé par les lois de l'Etat, ordonne, fur

Il fe rend maître de Varfovie.

peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval, et de le suivre; il commençait à devenir problématique, si on devait lui obéir. Sa grande ressource était dans les troupes de son électorat, où la forme du gouvernement entièrement absolue ne lui laissait pas craindre une désobéissance. Il avait déjà mandé secrétement douze mille saxons, qui s'avançaient avec précipitation. Il en fesait encore revenir huit mille, qu'il avait promis à l'empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, et qu'il fut obligé de rappeler, par la nécessité où il était réduit. Introduire tant de saxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les esprits, et violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettait que six mille; mais il savait bien que s'il était vainqueur, on n'oserait pas se plaindre, et que s'il était vaincu, on ne lui pardonnerait pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ces soldats arrivaient par troupes, et qu'il allait de palatinat en palatinat rassembler la noblesse qui lui était attachée, le roi de Suède arriva enfin devant Varsovie, le 5 mai 1702. A la première sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison polonaise, congédia la garde bourgeoise, établit par-tout des corps-de-garde, et ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes: mais content de les désarmer, et ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi *Auguste* assemblait alors ses forces à Cracovie: il fut bien surpris d'y voir arriver le cardinal primat. Cet homme prétendait peut-être garder jusqu'au bout la décence de son caractère,

et chasser son roi avec des dehors respectueux; il lui fit entendre que le roi de Suède paraissait disposé à un accommodement raisonnable, et demanda humblement la permission d'aller trouver le roi. *Auguste* accorda ce qu'il ne pouvait refuser, c'est-à-dire la liberté de lui nuire.

Le cardinal primat courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avait point encore osé se présenter. Il vit ce prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avait usé avec les ambassadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gants de buffle qui lui venaient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étaient le duc de Holstein son beau-frère, le comte *Piper* son premier ministre, et plusieurs officiers-généraux. Le roi avança quelques pas au-devant du cardinal; ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart d'heure, que *Charles* finit en disant tout haut: *Je ne donnerai point la paix aux Polonais qu'ils n'aient élu un autre roi.* Le cardinal, qui s'attendait à cette déclaration, la fit savoir aussitôt à tous les palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disait en avoir, et en même temps de la nécessité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle, le roi de Pologne vit bien qu'il fallait perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes saxonnes étaient arrivées des frontières de Saxe; la noblesse du palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui

offrir ses services. Il encourageait lui-même chacun de ces gentilshommes à se souvenir de leurs sermens ; ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leurs secours, et des troupes qui portaient le nom de l'*armée de la couronne*, il alla pour la première fois chercher en personne le roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

Il défait le roi *Auguste*. Juillet 1702.

Les deux rois parurent en présence le 13 juillet dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie et Cracovie. *Auguste* avait près de vingt-quatre mille hommes; *Charles XII* n'en avait que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holstein qui commandait la cavalerie suédoise, jeune prince plein de courage et de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui ; il ne répondit rien : quelques larmes tombèrent de ses yeux : il se cacha un moment le visage avec les mains ; puis tout à coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge ; mais il ne combattait qu'avec ses Saxons ; les Polonais qui formaient son aile droite s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de *Charles XII* prévalut. Il remporta une victoire

complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'*Auguste* lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, et marcha droit à Cracovie, poursuivant le roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre ; la garnison n'osa tirer un seul coup, on la chassa à coups de fouet et de canne jusques dans le château, où le roi entra avec elle. Un seul officier d'artillerie osant se préparer à mettre le feu au canon, *Charles* court à lui et lui arrache la mèche : le commandant se jette aux genoux du roi. Trois régimens suédois furent logés à discrétion chez les citoyens, et la ville taxée à une contribution de cent mille risdales. Le comte de *Sténbock*, fait gouverneur de la ville, ayant ouï dire qu'on avait caché des trésors dans les tombeaux des rois de Pologne, qui sont à Cracovie dans l'église S[t] Nicolas, les fit ouvrir ; on n'y trouva que des ornemens d'or et d'argent, qui appartenaient aux églises ; on en prit une partie, et *Charles XII* envoya même un calice d'or à une église de Suède, ce qui aurait soulevé contre lui les Polonais catholiques, si quelque chose avait pu prévaloir contre la terreur de ses armes.

Il sortait de Cracovie bien résolu de poursuivre le roi *Auguste* sans relâche. A quelques milles de la ville, son cheval s'abattit, et lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à *Auguste* le loisir de respirer. Il

On croit *Charles XII* mort.

fit auſſitôt répandre dans la Pologne et dans l'Empire que *Charles XII* était mort de ſa chute. Cette fauſſe nouvelle, crue quelque temps, jeta tous les eſprits dans l'étonnement et dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il aſſemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut grande: peu de palatinats refuſèrent d'y envoyer. Il regagna preſque tous les eſprits par des largeſſes, par des promeſſes, et par cette affabilité néceſſaire aux rois abſolus pour ſe faire aimer, et aux rois électifs pour ſe maintenir. La diète fut bientôt détrompée de la fauſſe nouvelle de la mort du roi de Suède; mais le mouvement était déjà donné à ce grand corps: il ſe laiſſa emporter à l'impulſion qu'il avait reçue; tous les membres jurèrent de demeurer fidèles à leur ſouverain; tant les compagnies ſont ſujettes aux variations. Le cardinal primat lui-même, affectant encore d'être attaché au roi *Auguſte*, vint à la diète de Lublin: il y baiſa la main au roi, et ne refuſa point de prêter le ſerment comme les autres. Ce ſerment conſiſtait à jurer que l'on n'avait rien entrepris, et qu'on n'entreprendrait rien contre *Auguſte*. Le roi diſpenſa le cardinal de la première partie du ſerment, et le prélat jura le reſte en rougiſſant. Le réſultat de cette diète fut que la république de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ſes dépens pour le ſervice de ſon ſouverain; qu'on donnerait ſix ſemaines aux Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, et pareil terme aux princes de *Sapieha*, les premiers auteurs des troubles

de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Il veut détrôner le roi *Auguſte*.

Mais durant ces délibérations, *Charles XII* guéri de ſa bleſſure renverſait tout devant lui. Toujours ferme dans le deſſein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal primat une nouvelle aſſemblée à Varſovie, pour l'oppoſer à celle de Lublin. Ses généraux lui repréſentaient que cette affaire pourrait encore avoir des longueurs, et s'évanouir dans les délais; que pendant ce temps les Moſcovites s'aguerriſſaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laiſſées en Livonie et en Ingrie; que les combats qui ſe donnaient ſouvent dans ces provinces entre les Suédois et les Ruſſes, n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers; et qu'enfin ſa préſence y ſerait peut-être bientôt néceſſaire. *Charles*, auſſi inébranlable dans ſes projets que vif dans ſes actions, leur répondit: „ Quand je devrais reſter „ ici cinquante ans, je n'en ſortirai point que je „ n'aie détrôné le roi de Pologne. „

Il laiſſa l'aſſemblée de Varſovie combattre par des diſcours et par des écrits celle de Lublin, et chercher de quoi juſtifier ſes procédés dans les lois du royaume; lois toujours équivoques, que chaque parti interprète à ſon gré, et que le ſuccès ſeul rend inconteſtables. Pour lui, ayant augmenté ſes troupes victorieuſes de ſix mille hommes de cavalerie, et de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les reſtes de l'armée ſaxonne, qu'il avait battue à Cliſſau, et qui avait eu le temps de ſe rallier et de ſe groſſir, pendant que

ſa chute de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ſes approches, et ſe retirait vers la Pruſſe au nord-oueſt de Varſovie. La rivière de Bug était entre lui et les ennemis. *Charles* paſſa à la nage à la tête de ſa cavalerie : l'infanterie alla chercher un gué au-deſſus. On arrive aux Saxons, dans un lieu nommé Pultesk. Le général *Steinau* les commandait au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède, dans ſa marche précipitée, n'en avait pas amené davantage, ſûr qu'un moindre nombre lui ſuffiſait. La terreur de ſes armes était ſi grande, que la moitié de l'armée ſaxonne s'enfuit à ſon approche ſans rendre de combat. Le général *Steinau* fit ferme un moment avec deux régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de ſon armée, qui ſe diſperſa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille priſonniers, et ne tuèrent pas ſix cents hommes, ayant plus de peine à les pourſuivre qu'à les défaire.

Il défait encore les Saxons.

Le 1er mai 1703.

Auguſte, à qui il ne reſtait plus que les débris des Saxons battus de tous côtés, ſe retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Pruſſe royale, ſur la Viſtule, laquelle eſt ſous la protection des Polonais. *Charles* ſe diſpoſa auſſitôt à l'aſſiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en ſureté, ſe retira, et courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvait raſſembler encore quelques ſoldats, et où les courſes des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant *Charles*, dans tant de marches ſi vives, traverſant des rivières à la nage, et courant avec ſon infanterie montée en croupe derrière ſes cavaliers, n'avait pu amener de canon devant Thorn ;

il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suède par mer.

En attendant il ſe poſta à quelques milles de la ville : il s'avançait ſouvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit ſimple qu'il portait toujours lui était, dans ces dangereuſes promenades, d'une utilité à laquelle il n'avait jamais penſé : il l'empêchait d'être remarqué et d'être choiſi par les ennemis, qui euſſent tiré à ſa perſonne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ſes généraux nommé *Lieven*, qui était vêtu d'un habit (*n*) bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu ; il lui ordonna de ſe mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était ſi naturelle, que même il ne feſait pas réflexion qu'il expoſait ſa vie à un danger manifeſte pour ſauver celle de ſon ſujet. *Lieven* connaiſſant trop tard ſa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui expoſait auſſi ceux qui étaient auprès de lui, et craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, héſitait s'il devait obéir : dans le moment que durait cette conteſtation, le roi le prend par le bras, ſe met devant lui et le couvre ; au même inſtant une volée de canon, qui venait en flanc, renverſe le général mort ſur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme tué préciſément au lieu de lui, et parce qu'il l'avait voulu ſauver, ne contribua pas peu à l'affermir

(*n*) On avait, dans les premières éditions, donné un habit d'écarlate à cet officier ; mais le chapelain *Nordberg* a ſi bien démontré que l'habit était bleu, qu'on a corrigé cette faute.

dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, et lui fit croire que sa destinée, qui le conservait si singulièrement, le réservait à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissait, et ses négociations et ses armes étaient également heureuses. Il était comme présent dans toute la Pologne ; car son grand maréchal *Rehnschöld* étoit au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille suédois sous divers généraux, répandus au nord et à l'orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtaient les efforts de tout l'empire des Russes ; et *Charles* était à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes.

Le roi de Danemarck, lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchait de rompre, demeurait dans le silence. Ce monarque plein de prudence n'osait faire éclater son dépit de voir le roi de Suède si près de ses Etats. Plus loin en tirant vers le sud-ouest, entre les fleuves de l'Elbe et du Veser, le duché de Brème, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garnisons, ouvrait encore à ce conquérant les portes de la Saxe et de l'Empire. Ainsi, depuis l'Océan germanique jusqu'assez près de l'embouchure du Boristhène, ce qui fait la largeur de l'Europe, et jusqu'aux portes de Moscou, tout était dans la consternation et dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaisseaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suède, tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix profonde, et

jouissait de la gloire de son roi sans en porter le poids, puisque ses troupes victorieuses étaient payées et entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence général du Nord devant les armes de *Charles XII*, la ville de Dantzick osa lui déplaire. Quatorze frégates et quarante vaisseaux de transport amenaient au roi un renfort de six mille hommes, avec du canon et des munitions, pour achever le siége de Thorn. Il fallait que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzick, ville riche et libre, qui jouit en Pologne, avec Thorn et Elbing, des mêmes priviléges que les villes impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède et quelques princes allemands ; et elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces puissances les unes des autres. Le comte de *Sténbock*, un des généraux suédois, assembla le magistrat de la part du roi, demanda le passage pour les troupes, et quelques munitions. Le magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le général *Sténbock* se fit donner de force plus qu'il n'avait demandé : on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon et les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siége le 22 septembre.

Il rançonne les villes.

Robel, gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce temps, il fut forcé de se rendre à discrétion.

La garnifon fut faite prifonnière de guerre, et envoyée en Suède. *Robel* fut préfenté défarmé au roi. Ce prince, qui ne perdait jamais une occafion d'honorer le mérite dans fes ennemis, lui donna une épée de fa main, lui fit un préfent confidérable en argent, et le renvoya fur fa parole. Mais la ville petite et pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution exceffive pour elle.

Elbing bâtie fur un bras de la Viftule, fondée par les chevaliers teutons, et annexée auffi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzickois; elle balança trop à donner paffage aux troupes fuédoifes. Elle en fut plus févérement punie que Dantzick. *Charles* y entra le 13 de décembre à la tête de quatre mille hommes, la baïonnette au bout du fufil. Les habitans épouvantés fe jetèrent à genoux dans les rues, et lui demandèrent miféricorde. Il les fit tous défarmer, logea fes foldats chez les bourgeois; enfuite ayant mandé le magiftrat, il exigea le jour même une contribution de deux cents foixante mille écus; il y avait dans la ville deux cents pièces de canon et quatre cents milliers de poudre qu'il faifit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de fi grands avantages. Tous ces fuccès étaient les avant-coureurs du détrônement du roi *Augufte*.

A peine le cardinal avait juré à fon roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'affemblée de Varfovie, toujours fous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde et d'obéiffance, mais accompagné de foldats levés dans fes

fes terres. Enfin il leva le mafque, et déclara, au nom de l'affemblée, *Augufte électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne*. On y prononça d'une commune voix que le trône était vacant. La volonté du roi de Suède, et par conféquent celle de cette diète, était de donner au prince *Jacques Sobiesky* le trône du roi *Jean* fon père. *Jacques Sobiesky* était alors à Breslau en Siléfie, attendant avec impatience la couronne qu'avait portée fon père. Il était un jour à la chaffe, à quelques lieues de Breslau, avec le prince *Conftantin* l'un de fes frères; trente cavaliers faxons, envoyés fecrétement par le roi *Augufte*, fortent tout à coup d'un bois voifin, entourent les deux princes et les enlèvent fans réfiftance. On avait préparé des chevaux de relais, fur lefquels ils furent fur le champ conduits à Leipfick, où on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mefures de *Charles*, du cardinal et de l'affemblée de Varfovie.

On déclare *Augufte* déchu de la couronne. 14 février 1704.

La fortune, qui fe joue des têtes couronnées, mit prefque dans le même temps le roi *Augufte* fur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieues de Cracovie, fe repofant fur une garde avancée, et poftée à quelque diftance, lorfque le général *Rehnfchöld* parut fubitement, après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le temps de monter à cheval lui onzième. Le général *Rehnfchöld* le pourfuivit pendant quatre jours, prêt à le faifir à tout moment. Le roi fuit jufqu'à Sendomir: le général fuédois l'y fuivit encore; et ce ne fut que par un bonheur fingulier que ce prince échappa.

Pendant tout ce temps le parti du roi *Augufte*

traitait celui du cardinal, et en était traité réciproquement de traître à la patrie. L'armée de la couronne était partagée entre les deux factions. *Auguste*, forcé enfin d'accepter le secours moscovite, se repentit de n'y avoir pas eu recours assez tôt. Il courait tantôt en Saxe, où ses ressources étaient épuisées, tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'osait le servir. D'un autre côté, le roi de Suède victorieux et tranquille régnait en effet en Pologne.

Le comte *Piper*, qui avait dans l'esprit autant de politique que son maître avait de grandeur dans le sien, proposa alors à *Charles XII* de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui représentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieuse, et un parti puissant dans le cœur d'un royaume qui lui était déjà soumis. Il le tentait par le titre de *défenseur de la religion évangélique*, nom qui flattait l'ambition de *Charles*. Il était aisé, disait-il, de faire en Pologne ce que *Gustave Vasa* avait fait en Suède, d'y établir le luthéranisme, et de rompre les chaînes du peuple, esclave de la noblesse et du clergé. *Charles* fut tenté un moment; mais la gloire était son idole. Il lui sacrifia son intérêt, et le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte *Piper* qu'il était plus flatté de donner que de gagner des royaumes: il ajouta en souriant: ,, Vous étiez fait pour être le ministre d'un prince italien. ,,

Le prince *Alexandre Sobiesky* refuse le trône.

Charles était encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse royale qui appartient à la Pologne; il portait de là sa vue sur ce qui se passait à Varsovie, et tenait en respect les puissances voisines.

Le prince *Alexandre*, frère des deux *Sobiesky* enlevés en Silésie, vint lui demander vengeance. *Charles* la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aisée, et qu'il se vengeait lui-même. Mais impatient de donner un roi à la Pologne, il proposa au prince *Alexandre* de monter sur le trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter son frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le prince *Alexandre* lui déclara que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suède, le comte *Piper*, tous ses amis, et sur-tout le jeune palatin de Posnanie, *Stanislas Leczinsky*, le pressèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable: les princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inouï, et ne savaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède, qui à l'âge de vingt-deux ans donnait la couronne de Pologne, ou le prince *Alexandre* qui la refusait.

Fin du second Livre.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Stanislas Leczinsky élu roi de Pologne. Mort du cardinal primat. Belle retraite du général Schullembourg. Exploits du czar. Fondation de Pétersbourg. Bataille de Frauenſtad. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranſtad. Auguſte abdique la couronne, et la cède à Stanislas. Le général Paykul, plénipotentiaire du czar, eſt roué et écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambaſſadeurs de tous les princes : il va ſeul à Dreſde voir Auguſte avant de partir.

Stanislas fait roi. LE jeune *Stanislas Leczinsky* était alors député à l'aſſemblée de Varſovie pour aller rendre compte au roi de Suède de pluſieurs différends ſurvenus dans le temps de l'enlèvement du prince *Jacques*. *Stanislas* avait une phyſionomie heureuſe, pleine de hardieſſe et de douceur, avec un air de probité et de franchiſe, qui de tous les avantages extérieurs eſt le plus grand, et qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La ſageſſe avec laquelle il parla du roi *Auguſte*, de l'aſſemblée, du cardinal primat, et des intérêts différens qui diviſaient la Pologne, frappa *Charles*. Le roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en latin au roi de Suède : *Comment pourrons-nous faire une élection, ſi les deux princes Jacques et Conſtantin Sobiesky ſont captifs?* et que *Charles* lui répondit : *Comment délivrera-t-on la république, ſi on ne fait pas une élection?* Cette converſation fut l'unique brigue qui mit *Stanislas* ſur le trône. *Charles* prolongea exprès la conférence, pour mieux ſonder le génie du jeune député. Après l'audience il dit tout haut qu'il n'avait jamais vu d'homme ſi propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin *Leczinsky*. Il ſut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue ; qu'il couchait toujours ſur une eſpèce de paillaſſe, n'exigeant aucun ſervice de ſes domeſtiques auprès de ſa perſonne ; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, économe, adoré de ſes vaſſaux, et le ſeul ſeigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un temps où l'on ne connaiſſait de liaiſons que celles de l'intérêt et de la faction. Ce caractère, qui avait en quelques choſes du rapport avec le ſien, le détermina entièrement. Il dit tout haut après la conférence : *Voilà un homme qui ſera toujours mon ami ;* et on s'aperçut bientôt que ces mots ſignifiaient : Voilà un homme qui ſera roi.

Quand le primat de Pologne ſut que *Charles XII* avait nommé le palatin *Leczinsky*, à peu près comme *Alexandre* avait nommé *Abdalonime*, il accourut auprès du roi de Suède, pour tâcher de faire changer cette réſolution ; il voulait faire tomber la couronne à un *Lubomirsky*. ,, Mais qu'avez-vous à alléguer contre ,, *Stanislas Leczinsky*, dit le conquérant ? ,, Sire, dit le primat, il eſt trop jeune. Le roi repliqua

fèchement: *Il eſt à peu près de mon âge;* tourna le dos au prélat, et auſſitôt envoya le comte de *Hoorn* ſignifier à l'aſſemblée de Varſovie qu'il fallait élire un roi dans cinq jours, et qu'il fallait élire *Stanislas Leczinsky*. Le comte de *Hoorn* arriva le 7 juillet; il fixa le jour de l'élection au 12, comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal primat, fruſtré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'aſſemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection à laquelle il n'avait point de part. Mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varſovie; alors il fallut ſe taire. Tout ce que put faire le primat fut de ne point ſe trouver à l'élection, il ſe réduiſit à une neutralité inutile, ne pouvant s'oppoſer au vainqueur, et ne voulant pas le ſeconder.

1704. Le ſamedi 12 juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'aſſembla à trois heures après midi au Colo, champ deſtiné pour cette cérémonie: l'évêque de Poſnanie vint préſider à l'aſſemblée à la place du cardinal primat. Il arriva ſuivi des gentilshommes du parti. Le comte de *Hoorn* et deux autres officiers-généraux aſſiſtaient publiquement à cette ſolennité, comme ambaſſadeurs extraordinaires de *Charles* auprès de la république. La ſéance dura juſqu'à neuf heures du ſoir: l'évêque de Poſnanie la finit, en déclarant au nom de la diète *Stanislas* élu roi de Pologne: tous les bonnets ſautèrent en l'air, et le bruit des acclamations étouffa le cri des oppoſans.

Il ne ſervit de rien au cardinal primat et à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être abſentés de l'élection, il fallut que dès le lendemain ils vinſſent

tous rendre hommage au nouveau roi: la plus grande mortification qu'ils eurent fut d'être obligés de le ſuivre au quartier du roi de Suède. Ce prince rendit au ſouverain qu'il venait de faire tous les honneurs dûs à un roi de Pologne; et pour donner plus de poids à ſa nouvelle dignité, on lui aſſigna de l'argent et des troupes.

Charles XII partit auſſitôt de Varſovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à ſon armée devant Léopold, capitale du grand palatinat de Ruſſie, place importante par elle-même, et plus encore par les richeſſes dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cauſe des fortifications que le roi *Auguſte* y avait faites. Le conquérant l'inveſtit le 5 ſeptembre, et le lendemain la prit d'aſſaut. Tout ce qui oſa réſiſter fut paſſé au fil de l'épée. Les troupes victorieuſes et maîtreſſes de la ville ne ſe débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des tréſors qui étaient dans Léopold. Elles ſe rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui reſtait de la garniſon vint ſe rendre priſonnier de guerre. Le roi fit publier à ſon de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenans au roi *Auguſte* ou à ſes adhérens, les apportaſſent eux-mêmes avant la fin du jour, ſur peine de la vie. Les meſures furent ſi bien priſes que peu oſèrent déſobéir; on apporta au roi quatre cents caiſſes remplies d'or et d'argent monnayé, de vaiſſelle et de choſes précieuſes.

Ce commencement du règne de *Stanislas* fut marqué preſque le même jour par un événement

bien différent. Quelques affaires, qui demandaient abſolument ſa préſence, l'avaient obligé de demeurer dans Varſovie. Il avait avec lui ſa mère, ſa femme et ſes deux filles. Le cardinal primat, l'évêque de Poſnanie et quelques grands de Pologne compoſaient ſa nouvelle cour. Elle était gardée par ſix mille polonais de l'armée de la couronne, depuis peu paſſés à ſon ſervice, mais dont la fidélité n'avait point encore été éprouvée. Le général *Hoorn*, gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cents ſuédois. On était à Varſovie dans une tranquillité profonde, et *Stanislas* comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuſe approche de la ville : c'était le roi *Auguſte*, qui, par un nouvel effort, et par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varſovie et enlever ſon rival.

La fille de *Stanislas*, depuis reine de France, abandonnée dans une auge, au fond d'une écurie.

Varſovie n'était pas fortifiée, et les troupes polonaiſes qui la défendaient, peu ſûres. *Auguſte* avait des intelligences dans la ville ; ſi *Stanislas* demeurait, il était perdu. Il renvoya ſa famille en Poſnanie, ſous la garde des troupes polonaiſes, auxquelles il ſe fiait le plus. Il crut dans ce déſordre avoir perdu ſa ſeconde fille âgée d'un an. Elle fut égarée par ſa nourrice : il la retrouva dans une auge d'écurie où elle avait été abandonnée dans un village voiſin ; c'eſt ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la deſtinée, après de plus grandes viciſſitudes, fit depuis reine de France. Pluſieurs gentilshommes prirent des chemins différens ; le nouveau

roi partit lui-même pour aller trouver *Charles XII*, apprenant de bonne heure à ſouffrir des diſgraces, et forcé de quitter ſa capitale ſix ſemaines après y avoir été élu ſouverain.

Auguſte entra dans la capitale en ſouverain irrité et victorieux. Les habitans, déjà rançonnés par le roi de Suède, le furent encore davantage par *Auguſte*. Le palais du cardinal et toutes les maiſons des ſeigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville et à la campagne furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution paſſagère, c'eſt qu'un nonce du pape, qui était venu avec le roi *Auguſte*, demanda au nom de ſon maître qu'on lui livrât l'évêque de Poſnanie, comme juſticiable de la cour de Rome, en qualité d'évêque et de fauteur d'un prince mis ſur le trône par les armes d'un luthérien.

La cour de Rome, qui a toujours ſongé à augmenter ſon pouvoir temporel à la faveur du ſpirituel, avait depuis très-long-temps établi en Pologne une eſpèce de juriſdiction, à la tête de laquelle eſt le nonce du pape. Ses miniſtres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toujours conteſté par les plus ſages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les cauſes des eccléſiaſtiques, et avaient ſur-tout dans les temps de troubles uſurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans leſquelles ils ſe ſont maintenus juſque vers l'année 1728 où l'on a retranché ces abus, qui ne ſont jamais réformés que lorſqu'ils ſont devenus tout-à-fait intolérables.

Le roi *Auguſte*, bien aiſe de punir l'évêque de

Posnanie avec bienséance, et de plaire à la cour de Rome, contre laquelle il se serait élevé en tout autre temps, remit le prélat polonais entre les mains du nonce. L'évêque, après avoir vu piller sa maison, fut porté par des soldats chez le ministre italien, et envoyé en Saxe, où il mourut. Le comte de *Hoorn* essuya dans le château où il était renfermé, le feu continuel des ennemis : enfin la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cents suédois. Ce fut-là le premier avantage qu'eut le roi *Auguste*, dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes assemblées à la hâte étaient des polonais prêts à l'abandonner à la première disgrace, des recrues de saxons, qui n'avaient point encore vu de guerres, des cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus qu'à vaincre : tous tremblaient au seul nom du roi de Suède.

Ce conquérant, accompagné du roi *Stanislas*, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée saxonne fuyait par-tout devant lui. Les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avait point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenaient trop familiers à *Charles*. Il disait que c'était aller à la chasse plutôt que faire la guerre, et se plaignait de ne point acheter la victoire.

Schullembourg échappe aux Suédois.

Auguste confia pour quelque temps le commandement de son armée au comte de *Schullembourg*, général très-habile, et qui avait besoin de toute son

expérience, à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître qu'à vaincre : il fesait la guerre avec adresse, et les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à son infanterie de se retirer en sureté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses, devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette espèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Posnanie, il apprend que les deux rois, qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins et mille cavaliers ; il fallait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède, et contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie : il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux rois, et par l'élite des généraux suédois. Il se posta si avantageusement qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit le genou en terre ; il était armé de piques et de fusils : les soldats extrêmement serrés présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques et de baïonnettes : le second rang, un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par-dessus ; et le troisième debout fesait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur

impétuoſité ordinaire ſur les Saxons, qui les attendirent ſans s'ébranler : les coups de fuſil, de pique et de baïonnette effarouchèrent les chevaux, qui ſe cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en déſordre, et les Saxons ſe défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon quarré long; et quoique chargé de cinq bleſſures, il ſe retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il de reſpirer dans cet endroit que les deux rois paraiſſent tout à coup derrière lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, au travers duquel le général ſaxon ſauva ſon infanterie fatiguée. Les Suédois, ſans ſe rebuter, le pourſuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traverſé le bois que cinq heures avant la cavalerie ſuédoiſe. Au ſortir de ce bois, coule la rivière de Parts au pied d'un village nommé Rutſen. *Schullembourg* avait envoyé en diligence raſſembler des bateaux; il fait paſſer la rivière à ſa troupe, qui était déjà diminuée de moitié. *Charles* arrive dans le temps que *Schullembourg* était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait pourſuivi ſi vivement ſon ennemi. La réputation de *Schullembourg* dépendait d'échapper au roi de Suède : le roi, de ſon côté, croyait ſa gloire intéreſſée à prendre *Schullembourg* et le reſte de ſon armée : il ne perd point de temps; il fait paſſer ſa cavalerie à un gué. Les Saxons ſe trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts et le

grand fleuve de l'Oder, qui prend ſa ſource dans la Siléſie, et qui eſt déjà profond et rapide en cet endroit.

La perte de *Schullembourg* paraiſſait inévitable; cependant, après avoir ſacrifié peu de ſoldats, il paſſa l'Oder pendant la nuit. Il ſauva ainſi ſon armée; et *Charles* ne put s'empêcher de dire: „ Aujourd'hui „ *Schullembourg* nous a vaincus. „

C'eſt ce même *Schullembourg* qui fut depuis général des Vénitiens, et à qui la république a érigé une ſtatue dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que les républiques qui rendent de tels honneurs; les rois ne donnent que des récompenſes.

Mais ce qui feſait la gloire de *Schullembourg* n'était guère utile au roi *Auguſte*. Ce prince abandonna encore une fois la Pologne à ſes ennemis; il ſe retira en Saxe, et fit réparer avec précipitation les fortifications de Dreſde, craignant déjà, non ſans raiſon, pour la capitale de ſes Etats héréditaires.

Charles XII voyait la Pologne ſoumiſe; ſes généraux, à ſon exemple, venaient de battre en Courlande pluſieurs petits corps moſcovites, qui, depuis la grande bataille de Narva, ne ſe montraient plus que par pelotons, et qui, dans ces quartiers, ne feſaient la guerre que comme des tartares vagabonds, qui pillent, qui fuient et qui reparaiſſent pour fuir encore.

Par-tout où ſe trouvaient les Suédois, ils ſe croyaient ſûrs de la victoire, quand ils étaient vingt contre cent. Dans de ſi heureuſes conjonctures,

Stanislas prépara fon couronnement. La fortune, qui l'avait fait élire à Varfovie, et qui l'en avait chaffé, l'y rappela encore, aux acclamations d'une foule de nobleffe, que le fort des armes lui attachait. Une diète y fut convoquée, tous les obftacles y furent applanis; il n'y eut que la cour de Rome feule qui le traverfa.

Il était naturel qu'elle fe déclarât pour le roi *Augufte*, qui de proteftant s'était fait catholique pour monter fur le trône, contre *Stanislas* placé fur le même trône par un grand ennemi de la religion catholique. *Clément XI*, alors pape, envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, et fur-tout au cardinal primat, par lefquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils ofaient affifter au facre de *Stanislas*, et attenter en rien contre les droits du roi *Augufte*.

Si ces brefs parvenaient aux évêques qui étaient à Varfovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéiffent par faibleffe, et que la plupart ne s'en prévaluffent pour fe rendre plus difficiles, à mefure qu'ils feraient plus néceffaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fuffent reçues dans Varfovie. Un francifcain reçut fecrétement les brefs pour les délivrer en main propre aux prélats. Il en donna d'abord un au fuffragant de Chelm: ce prélat, très-attaché à *Stanislas*, le porta au roi tout cacheté. Le roi fit venir le religieux, et lui demanda comment il avait ofé fe charger d'une telle pièce? Le francifcain répondit que c'était par l'ordre de fon général. *Stanislas* lui ordonna d'écouter déformais les ordres de fon roi préférablement à ceux du général des

francifcains, et le fit fortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suède, par lequel il était défendu à tous eccléfiaftiques féculiers et réguliers dans Varfovie, fous des peines très-grièves, de fe mêler des affaires d'Etat. Pour plus de fureté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, et défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait fur lui ces petites févérités, afin que *Stanislas* ne fût point brouillé avec le clergé à fon avénement. Il difait qu'il fe délaffait de fes fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la cour romaine, et qu'on fe battait contr'elle avec du papier, au lieu qu'il fallait attaquer les autres fouverains avec des armes véritables.

Le cardinal primat était follicité par *Charles* et par *Stanislas* de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour facrer un roi qu'il n'avait point voulu élire; mais comme fa politique était de ne jamais rien faire fans prétexte, il voulut préparer une excufe légitime à fon refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du pape à la porte de fa propre maifon. Le magiftrat de Dantzick indigné fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le primat feignait d'être irrité, et était fort content: il avait une raifon pour ne point facrer le nouveau roi, et il fe ménageait en même temps avec *Charles XII*, *Augufte*, *Stanislas* et le pape. Il mourut peu de jours après, laiffant fon pays dans une confufion affreufe, et n'ayant réuffi, par toutes fes intrigues, qu'à fe brouiller à la fois avec les trois rois *Charles*, *Augufte* et *Stanislas*, avec fa

république et avec le pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite; mais comme les politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi *Auguste*, en mourant, pour lui demander pardon.

4 octobre 1705. Le sacre se fit tranquillement et avec pompe dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les rois à Cracovie. *Stanislas Leczinsky* et sa femme *Charlotta Opalinska* furent sacrés roi et reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres prélats. *Charles XII* vit cette cérémonie *incognito*: unique fruit qu'il retirait de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnait un roi à la Pologne soumise, que le Danemarck n'osait le troubler, que le roi de Prusse recherchait son amitié, et que le roi *Auguste* se retirait dans ses Etats héréditaires, le czar devenait de jour en jour redoutable. Il avait faiblement secouru *Auguste* en Pologne, mais il avait fait de puissantes diversions en Ingrie.

Le czar s'aguerrit; il reprend Narva. Pour lui, non-seulement il commençait à être grand-homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites: la discipline s'établissait dans ses troupes; il avait de bons ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons officiers; il savait le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses généraux avaient appris et à bien combattre, et, selon le besoin, à ne combattre pas; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort

Fort de tous ces avantages dûs à son seul génie, et de l'absence du roi de Suède, il prit Narva d'assaut après un siége régulier, et après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer et par terre. Les soldats maîtres de la ville coururent au pillage; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le czar courait de tous côtés pour arrêter le désordre et le massacre; il arracha lui-même des femmes des mains des soldats, qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques moscovites, qui n'écoutaient point ses ordres. On montre encore à Narva, dans l'hôtel-de-ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant; et on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux citoyens qui s'y rassemblèrent: „ Ce n'est point du sang des habitans que „ cette épée est teinte, mais de celui des Moscovites, „ que j'ai répandu pour sauver vos vies. „ 21 août 1704. Grand mot du czar.

Si le czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aspirait à plus qu'à détruire des villes; il en fondait une alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes; c'était la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis sa résidence et le centre du commerce. Elle est située entre la Finlande et l'Ingrie, dans une île marécageuse, autour de laquelle la Néva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande: lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, et des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte et déserte, qui n'était qu'un amas de boue pendant le court été de

ces climats, et dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts ſans route et des marais profonds, et qui n'avait été juſqu'alors que le repaire des loups et des ours, fut remplie en 1703 de plus de trois cents mille hommes que le czar avait raſſemblés de ſes Etats. Les payſans du royaume d'Aſtracan, et ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent tranſportés à Pétersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, ſécher des marais, élever des digues, avant de jeter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par-tout. Le czar s'obſtina à peupler un pays qui ſemblait n'être pas deſtiné pour des hommes : ni les inondations qui ruinèrent ſes ouvrages, ni la ſtérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cents mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de réſolution. La ville fut fondée parmi les obſtacles que la nature, le génie des peuples et une guerre malheureuſe y apportaient. Pétersbourg était déjà une ville en 1705, et ſon port était rempli de vaiſſeaux. L'empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, diſtribuant des terres aux uns, donnant des maiſons aux autres, et encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat ſauvage. Sur-tout il avait rendu Pétersbourg inacceſſible aux efforts des ennemis. Les généraux ſuédois, qui battaient ſouvent ſes troupes par-tout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naiſſante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le czar, en ſe créant ainſi de nouveaux Etats,

tendait toujours la main au roi *Auguſte* qui perdait les ſiens ; il lui perſuada par le général *Paykul*, paſſé depuis peu au ſervice de Moſcovie, et alors ambaſſadeur du czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui ſur l'état malheureux de ſes affaires. Le roi *Auguſte* y vint avec quelques troupes, accompagné du général *Schullembourg*, que ſon paſſage de l'Oder avait rendu illuſtre dans le Nord, et en qui il mettait ſa dernière eſpérance. Le czar y arriva, feſant marcher après lui une armée de ſoixante et dix mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi *Auguſte* détrôné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes moſcovites. Il fut réſolu que l'armée du czar ſe diviſerait en pluſieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le temps de cette entrevue que le roi *Auguſte* renouvela l'ordre de l'aigle blanc, faible reſſource alors pour lui attacher quelques ſeigneurs polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un prince qui n'eſt roi que de nom. La conférence des deux rois finit d'une manière extraordinaire. Le czar partit ſoudainement, et laiſſa ſes troupes à ſon allié, pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il était menacé à Aſtracan. A peine était-il parti que le roi *Auguſte* ordonna que *Paykul* fût arrêté à Dreſde. Toute l'Europe fut ſurpriſe qu'il oſât, contre le droit des gens, et en apparence contre ſes intérêts, mettre en priſon l'ambaſſadeur du ſeul prince qui le protégeait.

Voici le nœud ſecret de cet événement, ſelon

ce que le maréchal de Saxe, fils du roi *Auguste*, m'a fait l'honneur de me dire. *Paykul* proſcrit en Suède, pour avoir ſoutenu les priviléges de la Livonie ſa patrie, avait été général du roi *Auguſte*; mais ſon eſprit vif et altier s'accommodant mal des hauteurs du général *Flemming*, favori du roi, plus impérieux et plus vif que lui, il avait paſſé au ſervice du czar, dont il était alors général et ambaſſadeur auprès d'*Auguſte*. C'était un eſprit pénétrant; il avait démêlé que les vues de *Flemming* et du chancelier de Saxe étaient de propoſer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma auſſitôt le deſſein de les prévenir, de ménager un accommodement entre le czar et la Suède. Le chancelier éventa ſon projet, et obtint qu'on ſe ſaiſît de ſa perſonne. Le roi *Auguſte* dit au czar que *Paykul* était un perfide qui les trahiſſait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien servi ſon nouveau maître; mais un ſervice rendu mal à propos eſt ſouvent puni comme une trahiſon.

Cependant d'un côté les ſoixante mille ruſſes, diviſés en pluſieurs petits corps, brûlaient et ravageaient les terres des partiſans de *Stanislas* : de l'autre, *Schullembourg* s'avançait avec ſes nouvelles troupes. La fortune des Suédois diſſipa ces deux armées en moins de deux mois. *Charles XII* et *Stanislas* attaquèrent les corps ſéparés des Moſcovites l'un après l'autre, mais ſi vivement qu'un général moſcovite était battu avant qu'il ſût la défaite de ſon compagnon.

Nul obſtacle n'arrêtait le vainqueur : s'il ſe

trouvait une rivière entre les ennemis et lui, *Charles XII* et ſes ſuédois la paſſaient à la nage. Un parti ſuédois prit le bagage d'*Auguſte*, où il y avait deux cents mille écus d'argent monnayé. *Stanislas* ſaiſit huit cents mille ducats appartenans au prince *Menzikoff*, général moſcovite. *Charles* à la tête de ſa cavalerie fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le ſien ſerait rendu. Les Moſcovites, épouvantés et réduits à un petit nombre, fuyaient en déſordre au-delà du Boriſthène.

Les Saxons ſont encore défaits.

Tandis que *Charles* chaſſait devant lui les Moſcovites juſqu'au fond de la Lithuanie, *Schullembourg* repaſſa enfin l'Oder, et vint à la tête de vingt mille hommes préſenter la bataille au grand-maréchal *Rehnſchöld*, qui 1706.
paſſait pour le meilleur général de *Charles XII*, et que l'on appelait le *Parménion de l'Alexandre du Nord*. Ces deux illuſtres généraux, qui ſemblaient participer à la deſtinée de leurs maîtres, ſe rencontrèrent aſſez près de Punits, dans un lieu nommé Frauenſtadt, territoire déjà fatal aux troupes d'*Auguſte*. *Rehnſchöld* n'avait que treize bataillons et vingt-deux eſcadrons, qui feſaient en tout près de dix mille hommes. *Schullembourg* en avait une fois autant. Il eſt à remarquer qu'il y avait dans ſon armée un corps de ſix à ſept mille moſcovites, que l'on avait long-temps diſciplinés, et ſur leſquels on comptait comme ſur des ſoldats aguerris. Cette bataille de Frauenſtadt ſe donna le 12 février 1706; mais ce même général *Schullembourg*, qui, avec quatre mille hommes, avait en quelque façon troublé la fortune du roi de Suède, ſuccomba ſous celle du général *Rehnſchöld*. Le combat

ne dura pas un quart d'heure; les Saxons ne résistèrent pas un moment; les Moscovites jetèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois : l'épouvante fut si subite, et le désordre si grand, que les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille sept mille fusils tout chargés qu'on avait jetés à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complète et plus honteuse; et cependant jamais général n'avait fait une si belle disposition que *Schullembourg*, de l'aveu de tous les officiers saxons et suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des événemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un régiment entier de français. Ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704 à cette fameuse bataille de Hochstet si funeste à la grandeur de *Louis XIV*. Ils avaient passé depuis au service du roi *Auguste*, qui en avait fait un régiment de dragons, et en avait donné le commandement à un français de la maison de *Joyeuse*. Le colonel fut tué à la première ou plutôt à la seule charge des Suédois; le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces français demandèrent à servir *Charles XII*, et ils furent reçus à son service, par une destinée singulière, qui les réservait à changer encore de vainqueur et de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent la vie à genoux; mais on les massacra inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, et pour se débarrasser de ces prisonniers dont on n'eût su que faire.

Auguste se vit alors sans ressources : il ne lui restait

plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens de moscovites, deux de saxons, et quelques troupes de l'armée de la couronne, par lesquelles même il craignait d'être livré au vainqueur; mais son malheur fut au comble, quand il sut que *Charles XII* était enfin entré en Saxe le premier septembre 1706.

Charles entre dans l'Empire.

1706.

Il avait traversé la Silésie sans daigner seulement en faire avertir la cour de Vienne. L'Allemagne était consternée; la diète de Ratisbonne, qui représente l'Empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solennelles, déclara le roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il passait au-delà de l'Oder avec son armée; cela même le détermina à venir plutôt en Allemagne.

A son approche les villages furent déserts; les habitans fuyaient de tous côtés. *Charles* en usa alors comme à Copenhague; il fit afficher par-tout qu'il n'était venu que pour donner la paix; que tous ceux qui reviendraient chez eux, et qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, seraient traités comme ses propres sujets, et les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un prince qu'on savait n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choisit son camp à Altranstad, près de la campagne de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de *Gustave-Adolphe*. Il alla voir la place où ce grand-homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : „ J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui; DIEU „ m'accordera peut-être un jour une mort aussi „ glorieuse. „

Il eſt le maître en Saxe.

De ce camp il ordonna aux états de Saxe de s'aſſembler, et de lui envoyer ſans délai les regiſtres des finances de l'électorat. Dès qu'il les eut en ſon pouvoir, et qu'il fut informé au juſte de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à ſix cents vingt-cinq mille riſdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque ſoldat ſuédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, et quatre ſous par jour, avec du fourrage pour la cavalerie. Les contributions ainſi réglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des inſultes de ſes ſoldats : il ordonna, dans toutes les villes où il mit garniſon, que chaque hôte chez qui les ſoldats logeraient, donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le ſoldat n'aurait point ſa paye. De plus, des inſpecteurs allaient tous les quinze jours de maiſon en maiſon, s'informer ſi les Suédois n'avaient point commis de dégat. Ils avaient ſoin de dédommager les hôtes, et de punir les coupables.

On ſait ſous quelle diſcipline ſévère vivaient les troupes de *Charles XII*; qu'elles ne pillaient pas les villes priſes d'aſſaut, avant d'en avoir reçu la permiſſion ; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, et le quittaient au premier ſignal. Les Suédois ſe vantent encore aujourd'hui de la diſcipline qu'ils obſervèrent en Saxe ; et cependant les Saxons ſe plaignent des dégats affreux qu'ils y commirent ; contradictions qu'il ſerait impoſſible de concilier, ſi l'on ne ſavait combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il était bien difficile

que les vainqueurs n'abuſaſſent quelquefois de leurs droits, et que les vaincus ne priſſent les plus légères léſions pour des brigandages barbares. Un jour le roi ſe promenant à cheval près de Leipſick, un payſan ſaxon vint ſe jeter à ſes pieds, pour lui demander juſtice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était deſtiné pour le dîner de ſa famille. Le roi fit venir le ſoldat : Eſt-il vrai, dit-il d'un viſage ſévère, que vous avez volé cet homme? *Sire*, dit le ſoldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majeſté en a fait à ſon maître ; vous lui avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce manan qu'un dindon.* Le roi donna dix ducats de ſa main au payſan, et pardonna au ſoldat, en faveur de la hardieſſe du bon mot, en lui diſant : *Souviens-toi, mon ami, que ſi j'ai ôté un royaume au roi Auguſte, je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipſick ſe tint comme à l'ordinaire : les marchands y vinrent avec une ſureté entière : on ne vit pas un ſoldat ſuédois dans la foire ; on eût dit que l'armée du roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conſervation du pays. Il commandait dans tout l'électorat avec un pouvoir auſſi abſolu et une tranquillité auſſi profonde que dans Stockholm.

Le roi *Auguſte*, errant dans la Pologne, privé à la fois de ſon royaume et de ſon électorat, écrivit enfin une lettre de ſa main à *Charles XII* pour lui demander la paix. Il chargea en ſecret le baron d'*Imhof* d'aller porter la lettre, conjointement avec M. *Fingſten* référendaire du conſeil privé ; il leur donna à tous deux ſes pleins-pouvoirs, et ſon blanc-ſigné. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez*

de m'obtenir des conditions raiſonnables et chrétiennes. Il était réduit à la néceſſité de cacher ſes démarches pour la paix, et de ne recourir à la médiation d'aucun prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moſcovites, il craignait avec raiſon que le dangereux allié qu'il abandonnait ne ſe vengeât ſur lui de ſa ſoumiſſion au vainqueur. Ses deux plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de *Charles XII*; ils eurent une audience ſecrète. Le roi lut la lettre. ,, Meſſieurs, dit-il aux plénipotentiaires, ,, vous aurez dans un moment ma réponſe. ,, Il ſe retira auſſitôt dans ſon cabinet, et fit écrire ce qui ſuit :

Je conſens de donner la paix aux conditions ſuivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le roi Auguſte renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnaiſſe Stanislas pour légitime roi, et qu'il promette de ne jamais ſonger à remonter ſur le trône, même après la mort de Stanislas.*

2. *Qu'il renonce à tous autres traités, et particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moſcovie.*

3. *Qu'il renvoie avec honneur en mon camp les princes Sobiesky, et tous les priſonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déſerteurs qui ont paſſé à ſon ſervice, et nommément Jean Paykul, et qu'il ceſſe toute procédure contre ceux qui de ſon ſervice ont paſſé dans le mien.*

Il donna ce papier au comte *Piper*, le chargeant de négocier le reſte avec les plénipotentiaires du roi

Auguſte. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propoſitions. Ils mirent en uſage le peu d'art qu'on peut employer quand on eſt ſans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suède. Ils eurent pluſieurs conférences avec le comte *Piper*. Ce miniſtre ne répondit autre choſe à toutes leurs inſinuations ſinon : ,, Telle eſt la volonté du roi ,, mon maître ; il ne change jamais ſes réſolutions. ,,

Tandis que cette paix ſe négociait ſourdement en Saxe, la fortune ſembla mettre le roi *Auguſte* en état d'en obtenir une plus honorable, et de traiter avec ſon vainqueur ſur un pied plus égal.

Le prince *Menzikoff*, généraliſſime des armées moſcovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le temps que non-ſeulement il ne ſouhaitait plus ſes ſecours, mais que même il les craignait : il avait avec lui quelques troupes polonaiſes et ſaxonnes, qui feſaient en tout ſix mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince *Menzikoff*, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrît ſa négociation. Il ſe voyait en même temps détrôné par ſon ennemi, et en danger d'être arrêté priſonnier par ſon allié. Dans cette circonſtance délicate, l'armée ſe trouva en préſence d'un des généraux ſuédois nommé *Meyerfeld*, qui était à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Poſnanie. Le prince *Menzikoff* preſſa le roi *Auguſte* de donner bataille. Le roi très-embarraſſé différa ſous divers prétextes ; car quoique les ennemis fuſſent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille ſuédois dans l'armée de *Meyerfeld* ; et c'en était aſſez pour rendre l'événement douteux.

Donner bataille aux Suédois pendant les négociations et la perdre, c'était creuser l'abyme où il était; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour lui donnner part du secret de la paix, et l'avertir de se retirer; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le général *Meyerfeld* crut qu'on lui tendait un piége pour l'intimider; et sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Russes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire, que le roi *Auguste* remporta presque malgré lui, fut complète: il entra triomphant, au milieu de sa mauvaise fortune, dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée et ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, et à reconnaître le plus fort pour son roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, et d'aller attaquer en Saxe le roi de Suède avec l'armée moscovite. Mais ayant réfléchi que *Charles XII* était à la tête d'une armée suédoise jusqu'alors invincible; que les Russes l'abandonneraient au premier bruit de son traité commencé; que la Saxe, son pays héréditaire, déjà épuisée d'argent et d'hommes, serait ravagée également par les Suédois et par les Moscovites; que l'Empire, occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le secourir; qu'il demeurerait sans Etats, sans argent, sans amis; il conçut qu'il fallait fléchir sous la loi qu'imposait le roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure, quand *Charles* eut appris que le roi *Auguste* avait attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère et le plaisir d'humilier

davantage un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du roi *Auguste* ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il force le roi *Auguste* de signer son contrat d'abdication.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque *Fingsten*, l'un de ses plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtait la couronne. *Auguste* hésita, mais il signa et partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourrait fléchir le roi de Suède, et que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maisons et du sang qui les unissait.

Ces deux princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé Gutersdorf, au quartier du comte *Piper*, sans aucune cérémonie. *Charles XII* était en grosses bottes, ayant pour cravate un taffetas noir qui lui serrait le cou: son habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait servi à la bataille de Narva, et sur le pommeau de laquelle il s'appuyait souvent. La conversation ne roula que sur ces grosses bottes. *Charles XII* dit au roi *Auguste* qu'il ne les avait quittées depuis six ans que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux rois, dont l'un ôtait une couronne à l'autre. *Auguste* sur-tout parlait avec un air de complaisance et de satisfaction, que les princes et les hommes accoutumés aux grandes affaires, savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dînèrent deux fois ensemble. *Charles XII* affecta

toujours de donner la droite au roi *Auguſte;* mais loin de rien relâcher de ſes demandes, il en fit encore de plus dures. C'était déjà beaucoup qu'un ſouverain fût forcé à livrer un général d'armée, un miniſtre public : c'était un grand abaiſſement d'être obligé d'envoyer à ſon ſucceſſeur *Stanislas* les pierreries et les archives de la couronne; mais ce fut le comble à cet abaiſſement, d'être réduit enfin à féliciter de ſon avénement au trône celui qui allait s'y aſſeoir à ſa place. *Charles* exigea une lettre d'*Auguſte* à *Stanislas :* le roi détrôné ſe le fit dire plus d'une fois; mais *Charles* voulait cette lettre, et il fallait l'écrire. La voici telle que je l'ai vue depuis peu copiée fidellement ſur l'original que le roi *Stanislas* garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

NOUS avions jugé qu'il n'était pas néceſſaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec votre majeſté; cependant pour faire plaiſir à ſa majeſté ſuédoiſe, et afin qu'on ne nous impute pas que nous feſions difficulté de ſatisfaire à ſon déſir, nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la couronne, et vous ſouhaitons que vous trouviez dans votre patrie des ſujets plus fidelles que ceux que nous y avons laiſſés. Tout le monde nous fera la juſtice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, et que la plupart de nos ſujets ne ſe ſont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous ſouhaitons que vous ne ſoyez pas expoſé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de DIEU.

A Dreſde, le 8 avril 1707.

Votre frère et voiſin, AUGUSTE, *roi.*

Il fallut qu'*Auguſte* ordonnât lui-même à tous ſes officiers de magiſtrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne, et qu'il fit effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les *Sobieski :* ces princes, au ſortir de leur priſon, refuſèrent de le voir; mais le ſacrifice de *Paykul* fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le czar le redemandait hautement comme ſon ambaſſadeur; de l'autre le roi de Suède exigeait, en menaçant, qu'on le lui livrât. *Paykul* était alors enfermé dans le château de Kœnigſtein en Saxe. Le roi *Auguſte* crut pouvoir ſatisfaire *Charles XII* et ſon honneur en même temps. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes ſuédoiſes; mais auparavant il envoya au gouverneur de Kœnigſtein un ordre ſecret de laiſſer échapper ſon priſonnier. La mauvaiſe fortune de *Paykul* l'emporta ſur le ſoin qu'on prenait de le ſauver. Le gouverneur ſachant que *Paykul* était très-riche, voulut lui faire acheter ſa liberté. Le priſonnier, comptant encore ſur le droit des gens, et informé des intentions du roi *Auguſte*, refuſa de payer ce qu'il penſait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour ſaiſir le priſonnier arrivèrent, et le livrèrent immédiatement à quatre capitaines ſuédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier général d'Altranſtad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une groſſe chaîne de fer. De là il fut conduit à Caſimir.

Charles XII oubliant que *Paykul* était ambaſſadeur du czar, et ſe ſouvenant ſeulement qu'il était né ſon ſujet, ordonna au conſeil de guerre de le juger avec

Il a la cruauté de faire rouer *Paykul*.

la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif et à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il fallait mourir, sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme, qui avait bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un prêtre, et son courage n'étant plus soutenu par la gloire ni par la colère, sources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le sein du chapelain. Il était fiancé avec une dame saxonne nommée Mme d'*Einsiedel*, qui avait de la naissance, du mérite et de la beauté, et qu'il avait compté d'épouser à peu près dans le temps même qu'on le livra au supplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la consoler, et de l'assurer qu'il mourait plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du supplice, et qu'il vit les roues et les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de frayeur, et se rejeta dans les bras du ministre, qui l'embrassa en le couvrant de son manteau et en pleurant. Alors un officier suédois lut à à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles :

,,On fait savoir que l'ordre très-exprès de sa majesté, ,, notre seigneur et prince très-clément, est que cet ,, homme, qui est traître à la patrie, soit roué et ,, écartelé pour réparation de ses crimes et pour ,, l'exemple des autres. Que chacun se donne de ,, garde de la trahison et serve son roi fidellement.,, A ces mots de *prince très-clément:* Quelle clémence! dit *Paykul*; et à ceux de *traître à la patrie :* Hélas! dit-il, je l'ai trop bien servie. Il reçut seize coups, et souffrit le supplice le plus long et le plus affreux

qu'on puisse imaginer. Ainsi périt l'infortuné *Jean Reginold Paykul*, ambassadeur et général de l'empereur de Russie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un sujet révolté contre son roi disaient qu'il avait mérité la mort; ceux qui le regardaient comme un livonien, né dans une province, laquelle avait des priviléges à défendre, et qui se souvenaient qu'il n'était sorti de la Livonie que pour en avoir soutenu les droits, l'appelaient le martyr de la liberté de son pays. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'ambassadeur du czar devait rendre sa personne sacrée. Le seul roi de Suède, élevé dans les principes du despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnait sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restèrent exposés sur des poteaux jusqu'en 1713, qu'*Auguste* étant remonté sur son trône fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avait été réduit à Altranstad: on les lui apporta à Varsovie dans une cassette, en présence de *Buzenval* envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la cassette à ce ministre: Voilà, lui dit-il simplement, les membres de *Paykul*, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, et sans que personne de ceux qui étaient présens osât parler sur un sujet si délicat et si triste.

Environ ce temps-là un livonien nommé *Paikel*, officier dans les troupes saxonnes, fait prisonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du sénat; mais il n'avait été

condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de ſupplices dans le même cas feſait trop voir que *Charles*, en feſant périr *Paykul* d'une mort ſi cruelle, avait plus ſongé à ſe venger qu'à punir. Quoi qu'il en ſoit, *Paikel*, après ſa condamnation, fit propoſer au ſénat de donner au roi le ſecret de faire de l'or, ſi on voulait lui pardonner: il fit faire l'expérience de ſon ſecret dans la priſon, en préſence du colonel *Hamilton* et des magiſtrats de la ville; et ſoit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, ſoit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui eſt beaucoup plus vraiſemblable, on porta à la monnaie de Stockholm l'or qui ſe trouva dans le creuſet à la fin de l'expérience, et on en fit au ſénat un rapport ſi juridique, et qui parut ſi important, que la reine aïeule de *Charles* ordonna de ſuſpendre l'exécution, juſqu'à ce que le roi informé de cette ſingularité envoyât ſes ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'il avait refuſé à ſes amis la grâce du criminel, et qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque choſe d'héroïque dans un prince, qui d'ailleurs croyait le ſecret poſſible. Le roi *Auguſte*, qui en fut informé, dit: *Je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philoſophale; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le czar eut appris l'étrange paix que le roi *Auguſte*, malgré leurs traités, avait conclue à Altranſtad; et que *Paykul*, ſon ambaſſadeur plénipotentiaire, avait été livré au roi de Suède, au mépris des lois des nations, il fit éclater ſes plaintes dans toutes les cours de l'Europe: il écrivit à l'empereur

d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux Etats-Généraux des Provinces-Unies: il appelait lâcheté et perfidie la néceſſité douloureuſe ſous laquelle *Auguſte* avait ſuccombé: il conjura toutes ces puiſſances d'interpoſer leur médiation pour lui faire rendre ſon ambaſſadeur, et pour prévenir l'affront qu'on allait faire en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées; il les preſſa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir juſqu'à donner de la paix d'Altranſtad une garantie que *Charles XII* leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puiſſance du roi de Suède. L'empereur, l'Angleterre et la Hollande avaient alors à ſoutenir contre la France une guerre ruineuſe: ils ne jugèrent pas à propos d'irriter *Charles XII* par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux *Paykul*, il n'y eut pas une puiſſance qui interpoſât ſes bons offices en ſa faveur, et qui ne fit voir combien peu un ſujet doit compter ſur des rois, et combien tous les rois alors craignaient celui de Suède.

On propoſa dans le conſeil du czar d'uſer de repréſailles envers les officiers ſuédois, priſonniers à Moſcou. Le czar ne voulut point conſentir à une barbarie qui eût eu des ſuites ſi funeſtes: il y avait plus de moſcovites priſonniers en Suède que de ſuédois en Moſcovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de ſon ennemi était en Saxe ſans agir. *Lewenhaupt*, général du roi de Suède, qui était reſté en Pologne, à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les paſſages dans un pays ſans

forteresses et plein de factions. *Stanislas* était au camp de *Charles XII.* L'empereur moscovite saisit cette conjoncture, et rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes : il les sépare en plusieurs corps, et marche avec un camp volant jusqu'à Léopold, où il n'y avait point de garnison suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avait détrôné *Auguste* à Varsovie.

Désolation de la Pologne. La Pologne avait alors deux primats, aussi-bien que deux rois, l'un de la nomination d'*Auguste*, l'autre de celle de *Stanislas.* Le primat nommé par *Auguste* convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce prince avait abandonnés par la paix d'Altranstad, et ceux que l'argent du czar avait gagnés. On y proposa d'élire un nouveau souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois rois, sans qu'on eût pu dire quel était le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le czar lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du roi de Suède, obtint secrétement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers allemands. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline et l'expérience. Il les engageait à son service par des libéralités ; et pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux officiers-généraux et aux colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish : les officiers subalternes eurent des médailles d'or ; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans sa nouvelle ville de Pétersbourg, où les arts fleurissaient à mesure qu'il apprenait à ses troupes à connaître l'émulation et la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles et de l'incertitude où tout le monde était : l'assemblée se contenta de ne reconnaître ni *Auguste*, qui avait abdiqué, ni *Stanislas* élu malgré eux ; mais ils ne furent ni assez unis ni assez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des princes *Sapicha*, celui d'*Oginsky*, ceux qui tenaient en secret pour le roi *Auguste*, les nouveaux sujets de *Stanislas*, se fesaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, et achevaient la ruine de leur pays. Les troupes suédoises, commandées par *Lewenhaupt*, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes moscovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de *Stanislas.* Les Russes ruinaient également amis et ennemis ; on ne voyait que des villes en cendres et des troupes errantes de polonais dépouillés de tout, qui détestaient également, et leurs deux rois, et *Charles XII*, et le czar.

Le roi *Stanislas* partit d'Altranstad avec le général *Rehnschöld*, seize régimens suédois et beaucoup d'argent, pour apaiser tous ces troubles en Pologne, et se faire reconnaître paisiblement. Il fut reconnu 15 juillet 1701.

par-tout où il passa: la discipline de ses troupes, qui fesait mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits: son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le czar craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avaient désolé, se retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ses corps d'armée, et où il devait établir des magasins. Cette retraite laissa le roi *Stanislas* paisible souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses Etats était le comte *Siniawsky*, grand-général de la couronne, de la nomination du roi *Auguste*. Cet homme, qui avait d'assez grands talens et beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti: il ne reconnaissait ni *Auguste* ni *Stanislas*; et après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne, qui étaient demeurées sous ses ordres, n'avaient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en souffraient, se donnèrent bientôt à *Stanislas*, dont la puissance s'affermissait de jour en jour.

Le duc de *Marlborough* va voir *Charles XII.*

Le roi de Suède recevait alors dans son camp d'Altranstad les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté. Les uns venaient le supplier de quitter les terres de l'Empire; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'empereur; le bruit même s'était répandu par-tout qu'il devait se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces ambassadeurs vint le fameux *Jean* duc de *Marlborough* de la part d'*Anne* reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à Saint-James un adroit courtisan, dans le parlement un chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile négociateur de son siècle. Il avait fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au secrétaire des Etats-Généraux, M. *Fagel*, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les Etats-Généraux ayant résolu de s'opposer à ce que le duc de *Marlborough* devait leur proposer, le duc arrivait, leur parlait en français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, et les persuadait tous. C'est ce que le lord *Bolingbroke* m'a confirmé.

Il soutenait, avec le prince *Eugène* compagnon de ses victoires, et avec *Heinsius* grand-pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des alliés contre la France. Il savait que *Charles* était aigri contre l'Empire et contre l'empereur, qu'il était sollicité secrétement par les Français; et que si ce conquérant embrassait le parti de *Louis XIV*, les alliés seraient opprimés.

Il est vrai que *Charles* avait donné sa parole de 1700.
ne se mêler en rien de la guerre de *Louis XIV* contre les alliés; mais le duc de *Marlborough* ne croyait pas qu'il y eût un prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur et à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du roi de Suède. M. *Fabrice*, qui était

alors auprès de *Charles XII*, m'a aſſuré que le duc de *Marlborough* en arrivant s'adreſſa ſecrétement, non pas au comte *Piper* premier miniſtre, mais au baron de *Gortz*, qui commençait à partager avec *Piper* la confiance du roi. Il arriva même dans le carroſſe de ce baron au quartier de *Charles XII*, et il y eut des froideurs marquées entre lui et le chancelier *Piper*. Préſenté enſuite par *Piper*, avec *Robinſon* miniſtre d'Angleterre, il parla au roi en français ; il lui dit qu'il s'eſtimerait heureux de pouvoir apprendre ſous ſes ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, et parut oublier que c'était *Marlborough* qui lui parlait. Je ſais même qu'il trouva que ce grand-homme était vêtu d'une manière trop recherchée, et avait l'air trop peu guerrier. La converſation fut fatigante et générale, *Charles XII* s'exprimant en ſuédois, et *Robinſon* ſervant d'interprète. *Marlborough*, qui ne ſe hâtait jamais de faire ſes propoſitions, et qui avait par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, et de pénétrer les rapports qui ſont entre leurs plus ſecrètes penſées, leurs actions, leurs geſtes, leurs diſcours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans *Charles XII* une averſion naturelle pour la France ; il remarqua qu'il ſe plaiſait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du czar, et vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus ſur une table une carte de Moſcovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable deſſein du roi de Suède et ſa ſeule

ambition étaient de détrôner le czar après le roi de Pologne. Il comprit que ſi ce prince reſtait en Saxe, c'était pour impoſer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il ſavait bien que l'empereur ne réſiſterait pas, et qu'ainſi les affaires ſe termineraient aiſément. Il laiſſa *Charles XII* à ſon penchant naturel ; et ſatisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune propoſition. Ces particularités m'ont été confirmées par Mme la ducheſſe de *Marlborough* ſa veuve encore vivante. (*o*)

Le comte *Piper* juſtifié.

Comme peu de négociations s'achèvent ſans argent, et qu'on voit quelquefois des miniſtres qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de *Marlborough* n'avait réuſſi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une groſſe ſomme au comte *Piper* ; et la mémoire de ce ſuédois en eſt reſté flétrie juſqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté, autant qu'il m'a été poſſible, à la ſource de ce bruit, j'ai ſu que *Piper* avait reçu un préſent médiocre de l'empereur par les mains du comte de *Wratislau*, avec le conſentement du roi ſon maître, et rien du duc de *Marlborough*. Il eſt certain que *Charles* était inflexible dans le deſſein d'aller détrôner l'empereur des Ruſſes, qu'il ne recevait alors conſeil de perſonne, et qu'il n'avait pas beſoin des avis du comte *Piper* pour prendre de *Pierre Alexiowitz* une vengeance qu'il cherchait depuis ſi long-temps.

Enfin ce qui achève de juſtifier ce miniſtre, c'eſt l'honneur rendu long-temps après à ſa mémoire par

(*o*) L'auteur écrivait en 1727. On voit par d'autres dates que l'ouvrage a été retouché depuis à pluſieurs repriſes.

Charles XII, qui, ayant appris que *Piper* était mort en Russie, fit transporter son corps à Stockholm, et lui ordonna à ses dépens des obsèques magnifiques.

Le roi qui n'avait point encore éprouvé de revers, ni même de retardement dans ses succès, croyait qu'une année lui suffirait pour détrôner le czar, et qu'il pourrait ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de *Stralheim*, envoyé de Suède à Vienne, avait eu dans un repas une querelle avec le comte de *Zobor*, chambellan de l'empereur: celui-ci ayant refusé de boire à la santé de *Charles XII*, et ayant dit durement que ce prince en usait trop mal avec son maître, *Stralheim* lui avait donné un démenti et un soufflet, et avait osé, après cette insulte, demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suède avait forcé l'empereur à bannir son sujet qu'il devait venger. *Charles XII* ne fut pas satisfait; il voulut qu'on lui livrât le comte de *Zobor*. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque temps prisonnier à Stetin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cents malheureux moscovites qui, ayant échappé à ses armes, avaient fui jusque sur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la cour de Vienne consentît à cette étrange demande; et si l'envoyé moscovite à Vienne n'avait

adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième et la dernière de ses demandes fût la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'empereur en Silésie, province appartenante à la maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'empereur leur accordât des libertés et des privilèges, établis à la vérité par les traités de Westphalie, mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Rysvick. L'empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, et accorda tout ce qu'on voulut. Les luthériens de Silésie eurent plus de cent églises que les catholiques furent obligés de leur céder par ce traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assurait la fortune du roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

Réponse de l'empereur *Joseph I*, à l'internonce du pape.

L'empereur qui fit ces concessions forcées et qui plia en tout sous la volonté de *Charles XII*, s'appelait *Joseph*; il était fils aîné de *Léopold*, et frère de *Charles VI* qui lui succéda depuis. L'internonce du pape, qui résidait alors auprès de *Joseph*, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bienheureux*, lui répondit l'empereur en riant, *que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien; car s'il l'avait voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait.*

Le comte de *Wratislau*, son ambassadeur auprès de *Charles XII*, apporta à Leipsick le traité en faveur des Silésiens, signé de la main de son maître. Alors *Charles* dit qu'il était le meilleur ami de l'empereur;

cependant il ne fut pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faiblesse de cette cour qui, ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toujours en défiance de l'autre, et ne soutient son crédit que par l'habileté des négociations ; cependant il songeait à se venger d'elle. Il dit au comte de *Wratislau* que les Suédois avaient autrefois subjugué Rome, et qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine *Christine* avait laissés à Rome. On ne sait jusqu'où ce jeune conquérant eût porté ses ressentimens et ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paraissait alors impossible : il avait même envoyé secrétement plusieurs officiers en Asie, et jusque dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, et l'informer des forces de ces Etats. Il est certain que si quelqu'un eût pu renverser l'empire des Persans et des Turcs, et passer ensuite en Italie, c'était *Charles XII*. Il était aussi jeune qu'*Alexandre*, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste et plus tempérant ; et les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens : mais de pareils projets, qui sont traités de divins quand ils réussissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux.

Charles part de la Saxe.

Enfin toutes les difficultés étant applanies, toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé sa religion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les princes, il se prépara à partir. Les

délices de la Saxe, où il était resté oisif une année, n'avaient en rien adouci sa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habillait seul, ne buvait point de vin, ne restait à table qu'un quart d'heure, exerçait ses troupes tous les jours, et ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savaient point encore où le roi voulait les mener. On se doutait seulement dans l'armée que *Charles* pourrait aller à Moscou. Il ordonna, quelques jours avant son départ, à son grand-maréchal des logis de lui donner par écrit la route depuis Leipsick . . . il s'arrêta un moment à ce mot ; et de peur que le maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant : Jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avait affecté de mettre en grosses lettres : *Route de Leipsick à Stockholm*. La plupart des Suédois n'aspiraient qu'à y retourner ; mais le roi était bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. „ Monsieur le maréchal, dit-il, je vois bien où vous „ voudriez me mener, mais nous ne retournerons „ pas à Stockholm si tôt.

L'armée était déjà en marche, et passait auprès de Dresde : *Charles* était à la tête, courant toujours selon sa coutume deux ou trois cents pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vue : quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvait être : on courut de tous côtés, on ne le trouva point : l'alarme est en un moment dans toute l'armée : on fait halte ; les généraux s'assemblent ; on

était déjà dans la consternation ; on apprit enfin d'un saxon qui passait ce qu'était devenu le roi.

Son aventure avec le roi *Auguste.*

L'envie lui avait pris, en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi *Auguste* : il était entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre officiers-généraux ; on leur demanda leur nom à la barrière : *Charles* dit qu'il s'appelait *Carl*, et qu'il était drabau ; chacun prit un nom supposé. Le comte *Flemming* les voyant passer dans la place, n'eut que le temps de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occasion pareille s'était déjà présenté à l'idée du ministre : il en parlait à *Auguste* ; mais *Charles* entra tout botté dans la chambre : avant qu'*Auguste* eût eu même le temps de revenir de sa surprise. Il était malade alors et en robe de chambre : il s'habilla en hâte. *Charles* déjeûna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de temps qu'il employa à les parcourir, un livonien proscrit en Suède, qui servait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occasion plus favorable d'obtenir sa grâce ; il conjura le roi *Auguste* de la demander à *Charles*, bien sûr que ce roi ne refuserait pas cette légère condescendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, et entre les mains duquel il était dans ce moment. *Auguste* se chargea aisément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède, et s'entretenait avec *Hord*, général suédois. Je crois, lui dit-il en souriant, que votre maître ne me refusera pas. Vous ne le connaissez pas, repartit le général *Hord* ; il vous refusera plutôt ici que par-tout ailleurs. *Auguste* ne laissa pas de demander au roi en termes pressans la grâce du livonien. *Charles* la refusa d'une manière à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le roi *Auguste* et partit. Il trouva, en rejoignant son armée, tous ses généraux encore en alarmes ; ils lui dirent qu'ils comptaient assiéger Dresde, en cas qu'on eût retenu sa majesté prisonnière. Bon, dit le roi, on n'oserait. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi *Auguste* tenait conseil extraordinaire à Dresde, vous verrez, dit le baron de *Stralheim*, qu'ils délibèrent sur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de-là *Rehnschöld* étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dresde. Je me suis fié, dit *Charles*, sur ma bonne fortune : j'ai vu cependant un moment qui n'était pas bien net ; *Flemming* n'avait nulle envie que je sortisse de Dresde si tôt.

Fin du troisième Livre.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles victorieux quitte la Saxe ; pourſuit le czar ; s'enfonce dans l'Ukraine. Ses pertes ; ſa bleſſure. Bataille de Pultava. Suites de cette bataille. Charles réduit à fuir en Turquie. Sa réception en Beſſarabie.

Etat floriſſant de *Charles.*

CHARLES partit enfin de Saxe en ſeptembre 1707, ſuivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, et alors brillante d'or et d'argent, et enrichie des dépouilles de la Pologne et de la Saxe. Chaque ſoldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant ; non-ſeulement tous les régimens étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie pluſieurs ſurnuméraires. Outre cette armée, le comte *Lewenhaupt*, l'un de ſes meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes ; il avait encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, et de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar.

Cet empereur était alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le roi *Auguſte* ſemblait avoir

avoir renoncé : ſes troupes, diviſées en pluſieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du roi de Suède. Il avait recommandé lui-même à tous ſes généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales, et il était bien obéi.

Le roi de Suède, au milieu de ſa marche victorieuſe, reçut un ambaſſadeur de la part des Turcs. L'ambaſſadeur eut ſon audience au quartier du comte *Piper* ; c'était toujours chez ce miniſtre que ſe feſaient les cérémonies d'éclat. Il ſoutenait la dignité de ſon maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence ; et le roi, toujours plus mal logé, plus mal ſervi, et plus ſimplement vêtu que le moindre officier de ſon armée, diſait que ſon palais était le quartier de *Piper*. L'ambaſſadeur turc préſenta à *Charles* cent ſoldats ſuédois, qui ayant été pris par des Calmouks, et vendus en Turquie, avaient été rachetés par le grand-ſeigneur, et que cet empereur envoyait au roi comme le préſent le plus agréable qu'il pût lui faire ; non que la fierté ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de *Charles XII*, mais parce que le ſultan, ennemi naturel des empereurs de Moſcovie et d'Allemagne, voulait ſe fortifier contr'eux de l'amitié de la Suède et de l'alliance de la Pologne. L'ambaſſadeur complimenta *Stanislas* ſur ſon avénement : ainſi ce roi fut reconnu en peu de temps par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Eſpagne et la Turquie. Il n'y eut que le pape qui voulut attendre, pour le reconnaître, que le temps eût affermi ſur ſa tête cette couronne qu'une diſgrace pouvait faire tomber.

A peine *Charles* eut-il donné audience à l'ambaſſadeur de la Porte-ottomane qu'il courut chercher les Moſcovites. Les troupes du czar étaient ſorties de Pologne, et y étaient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite d'une armée, laiſſait aux Ruſſes la liberté de reparaître ſouvent au même endroit où ils avaient été battus, et même de pénétrer dans le pays auſſi avant que le vainqueur. Pendant le ſéjour de *Charles* en Saxe, le czar s'était avancé juſqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laiſſa en Pologne *Stanislas*, qui, aſſiſté de dix mille ſuédois et de ſes nouveaux ſujets, avait à conſerver ſon nouveau royaume contre les ennemis étrangers et domeſtiques : pour lui, il ſe mit à la tète de ſa cavalerie, et marcha vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de janvier 1708.

Il pourſuit le czar. Il avait déjà paſſé le Niemen, à deux lieues de la ville ; et le czar ne ſavait encore rien de ſa marche.
1708. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le czar ſort par la porte du nord, et *Charles* entre par celle qui eſt au midi. Le roi n'avait avec lui que ſix cents gardes ; le reſte n'avait pu le ſuivre. Le czar fuyait avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il apprend le jour même, par un transfuge polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à ſix cents hommes, et que le gros de l'armée ennemie était encore éloigné

de plus de cinq lieues. Il ne perd point de temps ; il détache quinze cents chevaux de ſa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller ſurprendre le roi de Suède dans la ville. Les quinze cents moſcovites arrivèrent à la faveur de l'obſcurité juſqu'à la première garde ſuédoiſe, ſans être reconnus. Trente hommes compoſaient cette garde ; ils ſoutinrent ſeuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cents hommes. Le roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reſte de ſes ſix cents gardes. Les Ruſſes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-temps ſans le joindre, ni lui ſans pourſuivre l'ennemi. Tous les corps moſcovites répandus dans la Lithuanie ſe retiraient en hâte du côté de l'Orient, dans le palatinat de Minski, près des frontières de la Moſcovie, où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea auſſi en divers corps, ne ceſſèrent de les ſuivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyaient, et ceux qui pourſuivaient, feſaient des marches forcées preſque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avait déjà long-temps que toutes les ſaiſons étaient devenues égales pour les ſoldats de *Charles* et pour ceux du czar ; la ſeule terreur qu'inſpirait le nom du roi *Charles* mettait alors de la différence entre les Ruſſes et les Suédois.

Depuis Grodno juſqu'au Boryſthène, en tirant vers l'Orient, ce ſont des marais, des déſerts, des forêts immenſes ; dans les endroits qui ſont cultivés, on ne trouve point de vivres ; les payſans enfouiſſent dans la terre tous les grains, et tout ce qui peut s'y conſerver : il faut ſonder la terre avec de grandes

perches ferrées, pour découvrir ces magaſins ſouterrains. Les Moſcovites et les Suédois ſe ſervirent tour à tour de ces proviſions; mais on n'en trouvait pas toujours, et elles n'étaient pas ſuffiſantes.

Le roi de Suède, qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du biſcuit pour la ſubſiſtance de ſon armée: rien ne l'arrêtait dans ſa marche. Après qu'il eut traverſé la forêt de Minski, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ſes troupes et à ſon bagage, il ſe trouva le 25 juin 1708 devant la rivière de Bérézine, vis-à-vis Borislou.

Le czar avait raſſemblé en cet endroit la plus grande partie de ſes forces; il y était avantageuſement retranché. Son deſſein était d'empêcher les Suédois de paſſer la rivière. *Charles* poſta quelques régimens ſur le bord de la Bérézine, à l'oppoſite de Borislou, comme s'il avait voulu tenter le paſſage à la vue de l'ennemi. Dans le même temps il remonte avec ſon armée trois lieues au-delà vers la ſource de la rivière: il y fait jeter un pont, paſſe ſur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce poſte, et marche à l'armée ennemie ſans s'arrêter. Les Ruſſes ne l'attendirent pas, ils décampèrent, et ſe retirèrent vers le Boryſthène, gâtant tous les chemins et détruiſant tout ſur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Il bat les Ruſſes.

Charles ſurmonta tous les obſtacles, avançant toujours vers le Boryſthène. Il rencontra ſur ſon chemin vingt mille moſcovites retranchés dans un lieu nommé Holloſin, derrière un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en paſſant une rivière.

Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reſte de ſon infanterie fût arrivé; il ſe jette dans l'eau à la tête de ſes gardes à pied; il traverſe la rivière et le marais, ayant ſouvent de l'eau au-deſſus des épaules. Pendant qu'il allait ainſi aux ennemis, il avait ordonné à ſa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moſcovites, étonnés qu'aucune barrière ne pût les défendre, furent enfoncés en même temps par le roi qui les attaquait à pied, et par la cavalerie ſuédoiſe.

Cette cavalerie, s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque temps après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme ſuédois, nommé *Gyllenſtierna*, qu'il aimait beaucoup, bleſſé et hors d'état de marcher; il le força à prendre ſon cheval, et continua de commander à pied à la tête de ſon infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieuſe, celle où il avait eſſuyé les plus grands dangers, et où il avait montré le plus d'habileté. On en conſerva la mémoire par une médaille, où on liſait d'un côté: *Sylvæ, paludes, aggeres, hoſtes victi:* et de l'autre, ce vers de Lucain: *Victrices copias alium laturus in orbem.*

Les Ruſſes chaſſés par-tout repaſſèrent le Boryſthène qui ſépare la Pologne de leur pays. *Charles* ne tarda pas à les pourſuivre; il paſſa ce grand fleuve après eux à Mohilou, dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonais, tantôt aux czars; deſtinée commune aux places frontières.

Le czar, qui vit alors ſon empire, où il venait

de faire naître les arts et le commerce, en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, et peut-être son trône, songea à parler de paix: il fit hasarder quelques propositions par un gentilhomme polonais, qui vint à l'armée de Suède. *Charles XII*, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit: *Je traiterai avec le czar à Moscou.* Quand on rapporta au czar cette réponse hautaine: „ Mon frère *Charles*, „ dit-il, prétend faire toujours l'*Alexandre*; mais je „ me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un *Darius*. „

De Mohilou, place où le roi traversa le Borysthène, si vous remontez au nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontières de Pologne et de Moscovie, vous trouvez, à trente lieues, le pays de Smolensko, par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le czar fuyait par ce chemin. Le roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers; mais ils s'affaiblissaient, à force de vaincre dans de petits combats qui ne décidaient rien, et où ils perdaient toujours du monde.

Le 22 septembre de cette année 1708, le roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie et de six mille calmouks.

Ces calmouks sont des tartares qui habitent entre le royaume d'Astracan, domaine du czar, et celui de Samarcande, pays des tartares Usbecks, et patrie de *Timur* connu sous le nom de *Tamerlan*. Le pays des Calmouks s'étend à l'Orient jusqu'aux

montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du czar: il prétend sur eux un empire absolu; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, et fait qu'il se conduit avec eux comme le grand-seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, et tantôt les punissant. Il y a toujours de ces calmouks dans les troupes de Moscovie. Le czar était même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le roi fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie, et quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogothie; les ennemis se retirèrent. Le roi avança sur eux par des chemins creux et inégaux, où les Calmouks étaient cachés: ils parurent alors, et se jetèrent entre le régiment où le roi combattait et le reste de l'armée suédoise. A l'instant et Russes et Calmouks entourèrent ce régiment et percèrent jusqu'au roi. Ils tuèrent deux aides-de-camp qui combattaient auprès de sa personne. Le cheval du roi fut tué sous lui: un écuyer lui en présentait un autre; mais l'écuyer et le cheval furent percés de coups. *Charles* combattit à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui. Il les bat encore.

Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui se jetait sur eux; il ne restait que cinq hommes auprès de *Charles*. Il avait tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avait accompagné par-tout, et sur

lequel il compta toujours. Enfin un colonel nommé *Daldorf* ſe fait jour à travers des Calmouks avec ſeulement une compagnie de ſon régiment; il arrive à temps pour dégager le roi: le reſte des ſuédois fit main baſſe ſur ces tartares. L'armée reprit ſes rangs: *Charles* monta à cheval; et tout fatigué qu'il était, il pourſuivit les Ruſſes pendant deux lieues.

Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de Moſcovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel ſe donna ce combat, juſqu'à Moſcou, environ cent de nos lieues françaiſes: l'armée n'avait preſque plus de vivres. On pria fortement le roi d'attendre que le général *Lewenhaupt*, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vînt le joindre. Non-ſeulement le roi, qui rarement prenait conſeil, n'écouta point cet avis judicieux; mais au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moſcou, et fit marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Coſaques, ſitué entre la petite Tartarie, la Pologne et la Moſcovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du Midi au Septentrion, et preſque autant de l'Orient au Couchant. Il eſt partagé en deux parties à peu près égales par le Boryſthène, qui le traverſe en coulant du nord-oueſt au ſud-eſt: la principale ville eſt Bathurin ſur la petite rivière de Sem. La partie la plus ſeptentrionale de l'Ukraine eſt cultivée et riche. La plus méridionale, ſituée près du quarante-huitième degré, eſt un des pays des plus fertiles du monde et des plus déſerts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voiſins de la petite

Deſcription de l'Ukraine.

Tartarie, ne ſemaient ni ne plantaient, parce que les tartares de Budziac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moiſſons.

L'Ukraine a toujours aſpiré à être libre: mais étant entourée de la Moſcovie, des Etats du grand-ſeigneur et de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, et par conſéquent un maître dans l'un de ces trois Etats. Elle ſe mit d'abord ſous la protection de la Pologne, qui la traita trop en ſujette: elle ſe donna depuis au Moſcovite, qui la gouverna en eſclave autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouirent du privilége d'élire un prince ſous le nom de général, mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, et leur général fut nommé par la cour de Moſcou.

Mazeppa.

Celui qui rempliſſait alors cette place était un gentilhomme polonais, nommé *Mazeppa*, né dans le palatinat de Podolie; il avait été élevé page de *Jean Caſimir*, et avait pris à ſa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans ſa jeuneſſe avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu ſur un cheval farouche, et le laiſſa aller en cet état. Le cheval qui était du pays de l'Ukraine y retourna, et y porta *Mazeppa* demi-mort de fatigue et de faim. Quelques payſans le ſecoururent: il reſta long-temps parmi eux, et ſe ſignala dans pluſieurs courſes contre les Tartares. La ſupériorité de ſes lumières lui donna une grande conſidération parmi les Coſaques: ſa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Mofcou avec le czar, cet empereur lui propofa de difcipliner les Cofaques, et de rendre ces peuples plus dépendans. *Mazeppa* répondit que la fituation de l'Ukraine, et le génie de cette nation, étaient des obftacles infurmontables. Le czar, qui commençait à être échauffé par le vin, et qui ne commandait pas toujours à fa colère, l'appela traître, et le menaça de le faire empaler.

Mazeppa, de retour en Ukraine, forma le projet d'une révolte: l'armée de Suède, qui parut bientôt après fur les frontières, lui en facilita les moyens: il prit la réfolution d'être indépendant, et de fe former un puiffant royaume de l'Ukraine et des débris de l'empire de Ruffie. C'était un homme courageux, entreprenant et d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieilleffe. Il fe ligua fecrétement avec le roi de Suède pour hâter la chute du czar, et pour en profiter.

Le roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Defna. *Mazeppa* promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provifions de bouche et fes tréfors qui étaient immenfes. L'armée fuédoife marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les officiers, qui ne favaient rien du traité du roi avec les Cofaques. *Charles* envoya ordre à *Lewenhaupt* de lui amener en diligence fes troupes et des provifions dans l'Ukraine, où il projetait de paffer l'hiver, afin que s'étant affuré de ce pays, il pût conquérir la Mofcovie au printemps fuivant; et cependant il s'avança vers la rivière de Defna, qui tombe dans le Boryfthène à Kiovie.

Les obftacles qu'on avait trouvés jufqu'alors dans

la route étaient légers en comparaifon de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverfer une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le général *Lagercrona*, qui marchait devant avec cinq mille hommes et des pionniers, égara l'armée vers l'Orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de *Lagercrona*: on fe remit avec peine dans le chemin; mais prefque toute l'artillerie et tous les chariots reftèrent embourbés ou abymés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche fi pénible, pendant laquelle les Suédois avaient confommé le peu de bifcuit qui leur reftait, cette armée exténuée de laffitude et de faim arrive fur les bords de la Defna, dans l'endroit où *Mazeppa* avait marqué le rendez-vous; mais au lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Mofcovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière. Le roi fut étonné; mais il réfolut fur le champ de paffer la Defna, et d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient fi efcarpés qu'on fut obligé de defcendre les foldats avec des cordes. Ils traverfèrent la rivière felon leur manière accoutumée, les uns fur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Mofcovites, qui arrivait dans ce temps-là même, n'était que de huit mille hommes; il ne réfifta pas long-temps, et cet obftacle fut encore furmonté.

Charles avançait dans ces pays perdus, incertain de fa route et de la fidélité de *Mazeppa*: ce cofaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif que comme un allié puiffant. Les Mofcovites avaient découvert

et prévenu ſes deſſeins. Ils étaient venus fondre ſur ſes coſaques, qu'ils avaient taillés en pièces : ſes principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le ſupplice de la roue ; ſes villes étaient réduites en cendres, ſes tréſors pillés, les proviſions qu'il préparait au roi de Suède ſaiſies : à peine avait-il pu échapper avec ſix mille hommes et quelques chevaux chargés d'or et d'argent. Toutefois il apportait au roi l'eſpérance de ſe ſoutenir par ſes intelligences dans ce pays inconnu, et l'affection de tous les Coſaques qui, enragés contre les Ruſſes, arrivaient par troupes au camp, et le firent ſubſiſter.

Charles eſpérait au moins que ſon général *Lewenhaupt* viendrait réparer cette mauvaiſe fortune. Il devait amener environ quinze mille ſuédois qui valaient mieux que cent mille coſaques, et apporter des proviſions de guerre et de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que *Mazeppa*.

Il avait déjà paſſé le Boryſthène au-deſſus de Mohilou, et s'était avancé vingt de nos lieues au-delà, ſur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie ſur ſa route. Quand il fut vers le bourg de Leſno, près de l'endroit où les rivières de Pronia et Soſſa ſe joignent pour aller tomber loin au-deſſous dans le Boryſthène, le czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Première diſgrace de *Charles.* 1708.

Le général ſuédois, qui n'en avait pas ſeize mille complets, ne voulut pas ſe retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une ſi grande confiance qu'ils ne s'informaient jamais du nombre

de leurs ennemis, mais ſeulement du lieu où ils étaient. *Lewenhaupt* marcha donc à eux ſans balancer le 7 d'octobre après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cents moſcovites. La confuſion ſe mit dans l'armée du czar ; on fuyait de tous côtés. L'empereur des Ruſſes vit le moment où il allait être entièrement défait. Il ſentait que le ſalut de ſes Etats dépendait de cette journée, et qu'il était perdu, ſi *Lewenhaupt* joignait le roi de Suède avec une armée victorieuſe.

Belle action du czar.

Dès qu'il vit que ſes troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étaient des coſaques et des calmouks : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer ſur quiconque fuira, et de me tuer moi-même, ſi j'étais aſſez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, et rallia ſes troupes lui-même, aidé du prince *Menzikoff* et du prince *Gallitzin*. *Lewenhaupt*, qui avait des ordres preſſans de rejoindre ſon maître, aima mieux continuer ſa marche que recommencer le combat, croyant en avoir aſſez fait pour ôter aux ennemis la réſolution de le pourſuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le czar l'attaqua au bord d'un marais, et étendit ſon armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par-tout : on ſe battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moſcovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied, et la victoire fut indéciſe.

A quatre heures le général *Bauer* amena au czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troiſième fois avec plus de furie et d'acharnement : elle dura juſqu'à la nuit : enfin le nombre

l'emporta ; les Suédois furent rompus, enfoncés et poussés jusqu'à leur bagage. *Lewenhaupt* rallia ses troupes derrière ses chariots. Les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes ; il défendit aux officiers, sous peine d'être cassés, et aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. *Lewenhaupt* s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon et mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à temps pour empêcher tout le convoi d'être consumé par les flammes ; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvèrent. Le czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de ses généraux nommé *Phlug*, les attaquer encore pour la cinquième fois : ce général leur offrit une capitulation honorable. *Lewenhaupt* la refusa, et livra un cinquième combat, aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avait encore, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée ; enfin la nuit survenant, *Lewenhaupt* après avoir soutenu cinq combats contre quarante mille hommes, passa la Sossa avec environ cinq mille combattans, qui lui restaient. Le czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre

les Suédois, et *Lewenhaupt* celle de disputer trois jours la victoire, et de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son maître avec l'honneur de s'être si bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le roi de Suède se trouva ainsi sans provisions et sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de ressource que son courage.

Dans cette extrémité le mémorable hiver de 1709, plus terrible encore sur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. *Charles* voulait braver les saisons comme il fesait ses ennemis ; il osait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid sous ses yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes ; les fantassins étaient sans souliers et presque sans habits. Ils étaient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient : souvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais et dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant si florissante était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède, et on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état, un seul officier se plaignit. „ Hé quoi ! lui dit le roi, vous ennuyez-vous d'être „ loin de votre femme ? si vous êtes un vrai soldat, „ je vous menerai si loin que vous pourrez à peine

„ recevoir des nouvelles de Suède une fois en trois „ ans. „

Le marquis de *Brancas*, depuis ambaſſadeur en Suède, m'a conté qu'un ſoldat oſa préſenter au roi avec murmure, en préſence de toute l'armée, un morceau de pain noir et moiſi, fait d'orge et d'avoine, ſeule nourriture qu'ils avaient alors, et dont ils n'avaient pas même ſuffiſamment. Le roi reçut le morceau de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit enſuite froidement au ſoldat : *Il n'eſt pas bon, mais il peut ſe manger.* Ce trait, tout petit qu'il eſt, ſi ce qui augmente le reſpect et la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reſte à faire ſupporter à l'armée ſuédoiſe des extrémités qui euſſent été intolérables ſous tout autre général.

Dans cette ſituation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm ; elles lui apprirent la mort de la ducheſſe de Holſtein ſa ſœur, que la petite vérole enleva au mois de décembre 1708, dans la vingt-ſeptième année de ſon âge. C'était une princeſſe auſſi douce et auſſi compatiſſante que ſon frère était impérieux dans ſes volontés, et implacable dans ſes vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendreſſe ; il fut d'autant plus affligé de ſa perte que, commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus ſenſible.

Il apprit auſſi qu'on avait levé des troupes et de l'argent, en exécution de ſes ordres ; mais rien ne pouvait arriver juſqu'à ſon camp, puiſqu'entre lui et Stockholm, il y avait près de cinq cents lieues à traverſer, et des ennemis ſupérieurs en nombre à combattre.

Le

Le czar auſſi agiſſant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au ſecours des confédérés en Pologne, réunis contre *Stanislas*, ſous le général *Siniawski*, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affaiblir ſon ennemi par de petits combats ; jugeant bien que l'armée ſuédoiſe périrait entièrement à la longue, puiſqu'elle ne pouvait être recrutée. Il fallait que le froid fût bien exceſſif, puiſque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une ſuſpenſion d'armes. Mais dès le 1er février on recommença à ſe battre au milieu des glaces et des neiges.

Après pluſieurs petits combats, et quelques déſavantages, le roi vit au mois d'avril qu'il ne lui reſtait plus que dix-huit mille ſuédois. *Mazeppa*, ſeul, ce prince des Coſaques, les feſait ſubſiſter ; ſans ce ſecours l'armée eût péri de faim et de miſère. Le czar, dans cette conjoncture, fit propoſer à *Mazeppa* de rentrer ſous ſa domination : mais le coſaque fut fidèle à ſon nouvel allié, ſoit que le ſupplice affreux de la roue, dont avaient péri ſes amis, le fît craindre pour lui-même, ſoit qu'il voulût les venger.

Charles avec ſes dix-huit mille ſuédois n'avait perdu ni le deſſein ni l'eſpérance de pénétrer juſqu'à Moſcou. Il alla vers la fin de mai inveſtir Pultava, ſur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boryſthène ; ce terrain eſt celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui ſoit ſur la terre. C'eſt un ramas d'anciens Ruſſes, Polonais et Tartares, feſant tous profeſſion

Peuple ſingulier.

d'une eſpèce de chriſtianiſme et d'un brigandage ſemblable à celui des flibuſtiers. Ils éliſent un chef qu'ils dépoſent ou qu'ils égorgent ſouvent. Ils ne ſouffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt et trente lieues à la ronde, et les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils ſont toujours en campagne; l'hiver ils couchent dans des granges ſpacieuſes, qui contiennent quatre ou cinq cents hommes. Ils ne craignent rien; ils vivent libres; ils affrontent la mort pour le plus léger butin avec la même intrépidité que *Charles XII* la bravait pour donner des couronnes. Le czar leur fit donner ſoixante mille florins, dans l'eſpérance qu'ils prendraient ſon parti; ils prirent ſon argent, et ſe déclarèrent pour *Charles XII* par les ſoins de *Mazeppa*; mais ils ſervirent très-peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre choſe que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuiſiſſent pas; il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le ſervice. On préſenta dix de leurs chefs un matin au roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fuſſent point ivres; car c'eſt par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée; ils y firent paraître leur adreſſe à tirer avec de longues carabines; car étant montés ſur le revers, ils tuaient à la diſtance de ſix cents pas les ennemis qu'ils choiſiſſaient. *Charles* ajouta à ces bandits quelques mille valaques que lui vendit le kan de la petite Tartarie. Il aſſiégeait donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Coſaques, de Valaques, qui joints à ſes dix-huit mille ſuédois feſaient une armée d'environ trente mille hommes,

mais une armée délabrée, manquant de tout. Le czar avait fait de Pultava un magaſin. Si le roi le prenait, il ſe r'ouvrait le chemin de Moſcou, et pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choſes les ſecours qu'il eſpérait encore de Suède, de Livonie, de Poméranie et de Pologne. La ſeule reſſource étant donc dans la priſe de Pultava, il en preſſa le ſiége avec ardeur. *Mazeppa*, qui avait des intelligences dans la ville, l'aſſura qu'il en ſerait bientôt le maître: l'eſpérance renaiſſait dans l'armée. Les ſoldats regardaient la priſe de Pultava comme la fin de toutes leurs miſères.

Le roi s'aperçut, dès le commencement du ſiége, qu'il avait enſeigné l'art de la guerre à ſes ennemis. Le prince *Menzikoff*, malgré toutes ſes précautions, jeta du ſecours dans la ville. La garniſon par ce moyen ſe trouva forte de près de cinq mille hommes.

On feſait des ſorties, et quelquefois avec ſuccès; on fit jouer une mine; mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'approche du czar, qui s'avançait avec ſoixante et dix mille combattans. *Charles XII* alla les reconnaître le 27 mai, jour de ſa naiſſance, et battit un de leurs détachemens: mais comme il retournait à ſon camp, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, et lui fracaſſa l'os du talon. On ne remarqua pas ſur ſon viſage le moindre changement qui pût faire ſoupçonner qu'il était bleſſé: il continua à donner tranquillement ſes ordres, et demeura encore près de ſix heures à cheval. Un de ſes domeſtiques s'apercevant que le ſoulier de la botte du prince était tout

ſanglant, courut chercher des chirurgiens : la douleur du roi commençait à être ſi cuiſante qu'il fallut l'aider à deſcendre de cheval, et l'emporter dans ſa tente. Les chirurgiens viſitèrent ſa plaie ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La conſternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien nommé *Neuman*, plus habile et plus hardi que les autres, aſſura qu'en feſant de profondes inciſions, il ſauverait la jambe du roi. Travaillez donc tout-à-l'heure, lui dit le roi ; taillez hardiment, ne craignez rien : il tenait lui-même ſa jambe avec les deux mains, regardant les inciſions qu'on lui feſait, comme ſi l'opération eût été faite ſur un autre.

Charles eſt enfin vaincu à Pultava. 8 juillet 1709.

Dans le temps même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un aſſaut pour le lendemain ; mais à peine avait-il donné cet ordre qu'on vint lui apprendre que toute l'armée ennemie s'avançait ſur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. *Charles* bleſſé et incapable d'agir, ſe voyait entre le Boryſthène et la rivière qui paſſe à Pultava, dans un pays déſert, ſans places de ſureté, ſans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupait la retraite et les vivres. Dans cette extrémité il n'aſſembla point de conſeil de guerre, comme tant de relations l'ont débité ; mais la nuit du 7 au 8 de juillet il fit venir le feld-maréchal *Rehnſchöld* dans ſa tente, et lui ordonna ſans délibération, comme ſans inquiétude, de tout diſpoſer pour attaquer le czar le lendemain. *Rehnſchöld* ne conteſta point, et ſortit pour obéir. A la porte de la tente du roi, il rencontra le comte *Piper*, avec qui il était fort mal depuis long-temps, comme il arrive ſouvent entre le miniſtre et le général. *Piper* lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau : Non, dit le général froidement, et paſſa outre pour aller donner ſes ordres. Dès que le comte *Piper* fut entré dans la tente : *Rehnſchöld* ne vous a-t-il rien appris, lui dit le roi ? Rien, répondit *Piper* : Hé bien, je vous apprends donc, reprit le roi, que demain nous donnons bataille. Le comte *Piper* fut effrayé d'une réſolution ſi déſeſpérée ; mais il ſavait bien qu'on ne feſait jamais changer ſon maître d'idée ; il ne marqua ſon étonnement que par ſon ſilence, et laiſſa *Charles* dormir juſqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que ſe donna cette bataille déciſive de Pultava, entre les deux plus ſinguliers monarques qui fuſſent alors dans le monde : *Charles XII* illuſtre par neuf années de victoires, *Pierre Alexiowitz* par neuf années de peines, priſes pour former des troupes égales aux troupes ſuédoiſes : l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civiliſé les ſiens : *Charles* aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire : *Alexiowitz* ne fuyant point le péril, et ne feſant la guerre que pour ſes intérêts : le monarque ſuédois libéral par grandeur d'ame, le moſcovite ne donnant jamais que par quelque vue : celui-là d'une ſobriété et d'une continence ſans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudeſſe de ſon éducation et de ſon pays, auſſi terrible à ſes ſujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ſes jours. *Charles* avait le titre d'*invincible*, qu'un moment pouvait

lui ôter ; les nations avaient déjà donné à *Pierre Alexiowitz* le nom de *grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille et du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suède au sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derrière lui à environ un mille, et la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait passé la rivière à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, et commençait à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage. De sorte que l'armée suédoise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt et un mille hommes, dont il y avait environ seize mille suédois.

Les généraux *Rehnschöld*, *Roos*, *Lewenhaupt*, *Schlippenbach*, *Hoorn*, *Sparre*, *Hamilton*, le prince de *Wirtemberg* parent du roi, et quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Narva, fesaient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée, où huit mille suédois avaient détruit une armée de quatre-vingts mille moscovites dans un camp retranché. Les officiers le disaient aux soldats ; tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la

cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moscovite ; le prince *Menzikoff* et le comte *Golowin* l'avaient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canons. Le général *Schlippenbach*, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons moscovites furent rompus et enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier ; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet ; *Menzikoff* eut trois chevaux tués sous lui : les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée ; il avait envoyé au milieu de la nuit le général *Creutz*, avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front ; mais son malheur voulut que *Creutz* s'égarât, et ne parût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du roi, qui n'étant point soutenue par le détachement de *Creutz*, fut rompue à son tour. *Schlippenbach* même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même temps soixante et douze canons tiraient du camp sur la cavalerie suédoise, et l'infanterie russienne débouchant de ses lignes venait attaquer celle de *Charles*.

Le czar détacha alors le prince *Menzikoff*, pour aller se poster entre Pultava et les Suédois : le prince *Menzikoff* exécuta avec habileté et avec promptitude

M 4

l'ordre de son maître ; non seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise et les troupes restées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Si *Menzikoff* fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut : si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de *Charles XII*. Cependant l'infanterie moscovite sortait de ses lignes, et s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie ; et le roi, aidé de son feld-maréchal *Rehnschöld*, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes, son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux ailes. Le czar disposa son armée de même ; il avait l'avantage du nombre et celui de soixante et douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major-général, et semblait obéir au général *Sheremetoff* ; mais il allait comme empereur de rang en rang monté sur un cheval turc, qui était un présent du grand-seigneur, exhortant les capitaines et les soldats, et promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin la bataille recommença ; une des premières volées du canon moscovite emporta les deux chevaux du brancard de *Charles*, il en fit atteler deux autres ; une seconde volée mit le brancard en pièces et renversa le roi. De vingt-quatre drabans

qui se relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, et le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie russe qui mit en déroute l'armée suédoise ; tant les choses étaient changées.

Tous les écrivains suédois disent qu'ils auraient gagné la bataille si on n'avait point fait de fautes ; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, et une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que *Charles XII* par le nombre d'hommes et par les ressources qui manquaient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de *Charles* à Pultava.

Déjà le prince de *Wirtemberg*, le général *Rehnschöld* et plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte *Piper* avec quelques officiers de la chancellerie étaient sortis de ce camp, et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi ; ils couraient de côté et d'autre dans la plaine. Un major nommé *Bère* s'offrit de les conduire au bagage ; mais les nuages de poussière et de fumée qui couvraient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir, et ne pouvait se

défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général *Poniatowski*, colonel de la garde suédoise du roi *Stanislas*, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de *Charles* avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'était un homme qui, dans toutes les occurrences de sa vie et dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ, et bien et avec bonheur. Il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers: cette troupe rassemblée, et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régimens moscovites, et conduisit *Charles* au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi fuyant et poursuivi eut son cheval tué sous lui; le colonel *Giertta*, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur; mais il fallait fuir plus loin; on trouva dans le bagage le carrosse du comte *Piper*, car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm.

On le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Borysthène. Le roi, qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte *Piper*. Il est pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le général *Rehnschöld* et le duc de *Wirtemberg*, ajouta-t-il? Ils sont aussi prisonniers, lui dit *Poniatowski*. *Prisonniers chez des Russes!* reprit *Charles* en haussant les épaules; *allons donc, allons plutôt chez les Turcs.* On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage, et quiconque l'eût vu alors, et eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu et blessé.

Charles s'enfuit chez les Turcs.

Pendant qu'il s'éloignait, les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces, dépouilles des Polonais et des Saxons. Près de neuf mille hommes suédois ou cosaques furent tués dans la bataille; environ six mille furent pris. Il restait encore environ seize mille hommes, tant suédois et polonais que cosaques, qui fuyaient vers le Borysthène, sous la conduite du général *Lewenhaupt*. Il marcha d'un côté avec ses troupes fugitives; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de disgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois; là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied

d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9 au 10 juillet il se trouva vis-à-vis le Borysthène. *Lewenhaupt* venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait; on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étaient des suédois, et ce roi vaincu était *Charles XII.* Presque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Russes, et qu'on périrait ou qu'on vaincrait sur le bord du Borysthène. *Charles* eût pris sans doute cette résolution, s'il n'eût été accablé de faiblesse. Sa plaie suppurait, il avait la fièvre; et on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la suppuration cet instinct de valeur, qui comme les autres vertus demande une tête libre. *Charles* n'était plus lui-même. C'est ce qu'on m'a assuré, et qui est plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avait encore par bonheur une mauvaise calèche qu'on avait amenée à tout hasard jusqu'en cet endroit: on l'embarqua sur un petit bateau; le roi se mit dans un autre avec le général *Mazeppa.* Celui-ci avait sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, et un vent violent commençant à souffler, ce cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. *Mullern*, chancelier du roi, et le comte *Poniatowski*,

homme plus que jamais nécessaire au roi par les ressources que son esprit lui fournissait dans les disgraces, passèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers et un très-grand nombre de polonais et de cosaques, se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hasardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistait au courant et rompait les vagues; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous furent emportés et abymés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince *Menzikoff* s'approchait avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin de leurs blessures, de fatigue et de faim, montraient assez au prince *Menzikoff* la route qu'avait prise le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au général suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers-généraux furent aussitôt envoyés par *Lewenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du roi *Charles* eussent attaqué toutes les forces de l'empire moscovite, et eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel *Trautvetter* qui, voyant approcher les Moscovites, s'ébranla avec un bataillon suédois pour les

charger, espérant entraîner le reste des troupes. Mais *Lewenhaupt* fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, et cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats désespérés de tomber entre les mains des Moscovites se précipitèrent dans le Borysthène. Deux officiers du régiment de ce brave *Trautvetter* s'entre-tuèrent, le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du prince *Menzikoff*, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille moscovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Narva. Mais au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces prisonniers moscovites qu'il ne craignait pas, le czar retint les suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les Etats du czar, mais particulièrement en Sibérie, vaste province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontières de l'empire chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'était pas même connu, les Suédois, devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers et les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier, qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre et à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, et qui gagnait de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le temps devinrent si utiles et si connues, qu'on y envoyait des enfans de Moscou.

Le comte *Piper*, premier ministre du roi de Suède, fut long-temps enfermé à Pétersbourg. Le czar était persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce ministre avait vendu son maître au duc de *Marlborough*, et avait attiré sur la Moscovie les armes de la Suède qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, et plaint inutilement par son roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son ministre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre *Charles* et le czar.

L'empereur moscovite, pénétré d'une joie qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler, recevait sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenait en foule, et demandait à tout moment: Où est donc mon frère *Charles?*

Grandeur du czar.

Il fit aux généraux suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au général *Rehnschöld* à combien les troupes du roi son maître pouvaient monter avant la bataille: *Rehnschöld* répondit que le roi seul en avait la liste, qu'il ne communiquait à personne; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes, savoir dix-huit mille suédois, et le reste cosaques. Le czar parut surpris, et demanda comment ils avaient pu hasarder de pénétrer dans un pays si reculé, et d'assiéger Pultava avec ce peu de monde. Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le général suédois; mais comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître

ſans jamais y contredire. Le czar ſe tourna, à cette réponſe, vers quelques-uns de ſes courtiſans, autrefois ſoupçonnés d'avoir trempé dans des conſpirations contre lui: „ Ah! dit-il, voilà comme il faut ſervir „ ſon ſouverain.„ A lors prenant un verre de vin : „ A la „ ſanté, dit-il, de mes maîtres dans l'art de la guerre. „ *Rehnſchöld* lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un ſi beau titre? „ Vous, Meſſieurs les généraux „ ſuédois, reprit le czar. Votre majeſté eſt donc bien „ ingrate, reprit le comte, d'avoir tant maltraité ſes „ maîtres ! „ Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, et les traita comme un prince qui voulait donner à ſes ſujets des leçons de généroſité et de la politeſſe qu'il connaiſſait. Mais ce même prince, qui traita ſi bien les généraux ſuédois, fit rouer tous les coſaques qui tombèrent dans ſes mains.

Cependant cette armée ſuédoiſe, ſortie de la Saxe ſi triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de miſère; l'autre moitié était eſclave ou maſſacrée. *Charles XII* avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, et de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante calèche, ayant à ſon côté le major-général *Haord*, bleſſé dangereuſement. Le reſte de ſa troupe ſuivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charrettes, à travers un déſert où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquait, juſqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de juillet. Le pays eſt ſitué au quarante-ſeptième degré. Le ſable aride du déſert rendait la chaleur du ſoleil plus inſupportable; les chevaux tombaient; les

les hommes étaient près de mourir de ſoif. Un ruiſſeau d'eau bourbeuſe fut l'unique reſſource qu'on trouva vers la nuit; on remplit des outres de cette eau, qui ſauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche il ſe trouva ſur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les barbares, qui ont défiguré juſqu'au nom de ces pays, que des colonies grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve ſe joint à quelques milles de là au Boryſthène, et tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, eſt la petite ville d'Oczakou, frontière de l'empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement et le langage leur étaient inconnus, refuſèrent de les paſſer à Oczakou, ſans un ordre de *Mehemet* bacha, gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès à ce gouverneur, pour lui demander le paſſage; ce turc, incertain de ce qu'il devait faire dans un pays où une fauſſe démarche coûte ſouvent la vie, n'oſa rien prendre ſur lui ſans avoir auparavant la permiſſion du ſéraſquier de la province, qui réſide à Bender dans la Beſſarabie. Pendant qu'on attendait cette permiſſion, les Ruſſes, qui avaient pris l'armée du roi priſonnière, avaient paſſé le Boryſthène, et approchaient pour le prendre lui-même. Enfin le bacha d'Oczakou envoya dire au roi qu'il fournirait une petite barque pour ſa perſonne et pour deux ou trois hommes de ſa ſuite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré : quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, ſe ſaiſir de

quelques bateaux, et les amenèrent à leur rivage : ce fut leur salut; car les patrons des barques turques, craignant de perdre une occasion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs services. Précisément dans le même tems la réponse favorable du sérasquier de Bender arrivait aussi, et le roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de sa suite saisis par ses ennemis, dont il entendait les bravades insultantes. Le bacha d'Oczakou lui demanda par un interprète pardon de ses retardemens, qui étaient cause de la prise de ces cinq cents hommes, et le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au grand-seigneur. *Charles* le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le commandant de Bender, qui était en même temps sérasquier, titre qui répond à celui de général, et bacha de la province, qui signifie gouverneur et intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi, et lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender: car tel est l'usage des Turcs, non-seulement de défrayer les ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux pendant le temps de leur séjour.

Fin du quatrième Livre.

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Etat de la Porte ottomane. Charles séjourne près de Bender. Ses occupations. Ses intrigues à la Porte. Ses desseins. Auguste remonte sur son trône. Le roi de Danemarck fait une descente en Suède. Tous les autres Etats de Charles sont attaqués. Le czar triomphe dans Moscou. Affaire du Pruth. Histoire de la czarine, paysanne devenue impératrice.

ACHMET III gouvernait alors l'empire de Turquie. Il avait été mis en 1703 sur le trône à la place de son frère *Mustapha*, par une révolution semblable à celle qui avait donné en Angleterre la couronne de *Jacques II* à son gendre *Guillaume*. *Mustapha* gouverné par son muphti, que les Turcs abhorraient, souleva contre lui tout l'empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontens, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en cérémonie, et son frère tiré du sérail pour devenir sultan, sans qu'il y eût presque une goutte de sang répandue. *Achmet* renferma le sultan déposé dans le sérail de Constantinople, où il vécut encore quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ses princes suivre toujours leur détrônement.

Le nouveau ſultan, pour toute récompenſe d'une couronne qu'il devait aux miniſtres, aux généraux, aux officiers des janiſſaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentaſſent une ſeconde. Par le ſacrifice de tant de braves gens il affaiblit les forces de l'empire; mais il affermit ſon trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amaſſer des tréſors: c'eſt le premier des ottomans qui ait oſé altérer un peu la monnaie et établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entrepriſes, de crainte d'un ſoulèvement; car la rapacité et la tyrannie du grand-ſeigneur ne s'étendent preſque jamais que ſur les officiers de l'empire, qui, quels qu'ils ſoient, ſont eſclaves domeſtiques du ſultan; mais le reſte des muſulmans vit dans une ſécurité profonde, ſans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel était l'empereur des Turcs, chez qui le roi de Suède vint chercher un aſile. Il lui écrivit dès qu'il fut ſur ſes terres; ſa lettre eſt du 13 juillet 1709. Il en courut pluſieurs copies différentes, qui toutes paſſent aujourd'hui pour infidelles; mais de toutes celles que j'ai vues, il n'en eſt aucune qui ne marquât de la hauteur, et qui ne fût plus conforme à ſon courage qu'à ſa ſituation. Le ſultan ne lui fit réponſe que vers la fin de ſeptembre. La fierté de la Porte ottomane fit ſentir à *Charles XII* la différence qu'elle mettait entre l'empereur turc et un roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu et fugitif. Au reſte toutes ces lettres, que les rois écrivent très-

rarement eux-mêmes, ne ſont que de vaines formalités qui ne font connaître ni le caractère des ſouverains ni leurs affaires.

Charles XII en Turquie n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le deſſein d'armer l'empire ottoman contre ſes ennemis. Il ſe flattait de ramener la Pologne ſous le joug, et de ſoumettre la Ruſſie; il avait un envoyé à Conſtantinople; mais celui qui le ſervit le plus dans ſes vaſtes projets fut le comte *Poniatowski*, lequel alla à Conſtantinople ſans miſſion, et ſe rendit bientôt néceſſaire au roi, agréable à la Porte, et enfin dangereux aux grands-viſirs mêmes. (*p*)

Un de ceux qui ſecondèrent plus adroitement ſes deſſeins fut le médecin *Fonſeca* portugais, juif établi à Conſtantinople, homme ſavant et délié, capable d'affaires et le ſeul philoſophe peut-être de ſa nation: ſa profeſſion lui procurait des entrées à la Porte ottomane, et ſouvent la confiance des viſirs. Je l'ai fort connu à Paris; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le comte *Poniatowski* m'a dit lui-même, et m'a écrit qu'il avait eu l'adreſſe de faire tenir des lettres à la ſultane *Validé* mère de l'empereur régnant, autrefois maltraitée par ſon fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le ſérail. Une juive, qui approchait ſouvent de cette princeſſe, ne ceſſait de lui raconter les exploits du roi de Suède, et la charmait par ſes récits. La ſultane, par une ſecrète inclination, dont preſque toutes les

(*p*) C'eſt de lui dont je tiens non-ſeulement les remarques qui ont été imprimées, et dont le chapelain *Nordberg* a fait uſage, mais encore beaucoup d'autres manuſcrits concernant cette hiſtoire.

femmes ſe ſentent ſurpriſes en faveur des hommes extraordinaires, même ſans les avoir vus, prenait hautement dans le ſérail le parti de ce prince : elle ne l'appelait que ſon lion. *Quand voulez-vous donc*, diſait-elle quelquefois au ſultan ſon fils, *aider mon lion à dévorer ce czar?* Elle paſſa même par-deſſus les lois auſtères du ſérail, au point d'écrire de ſa main pluſieurs lettres au comte *Poniatowski*, entre les mains duquel elles ſont encore au temps qu'on écrit cette hiſtoire.

Cependant on avait conduit le roi avec honneur à Bender, par le déſert qui s'appelait autrefois la ſolitude des Gètes. Les Turcs eurent ſoin que rien ne manquât ſur ſa route de tout ce qui pouvait rendre ſon voyage plus agréable. Beaucoup de polonais, de ſuédois, de coſaques échappés les uns après les autres des mains des Moſcovites, venaient par différens chemins groſſir ſa ſuite ſur la route. Il avait avec lui dix-huit cents hommes, quand il ſe trouva à Bender : tout ce monde était nourri, logé, eux et leurs chevaux, aux dépens du grand-ſeigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le ſéraſquier *Juſſuf* bacha lui fit dreſſer une tente magnifique, et on en fournit à tous les ſeigneurs de ſa ſuite. Quelque temps après le prince ſe fit bâtir une maiſon dans cet endroit : ſes officiers en firent autant à ſon exemple : les ſoldats dreſſèrent des baraques ; de ſorte que ce camp devint inſenſiblement une petite ville. Le roi n'étant point encore guéri de ſa bleſſure, il fallut lui tirer du pied un os carié ; mais dès qu'il put monter à

cheval, il reprit ſes fatigues ordinaires, toujours ſe levant avant le ſoleil, laſſant trois chevaux par jour, feſant faire l'exercice à ſes ſoldats. Pour tout amuſement il jouait quelquefois aux échecs : ſi les petites choſes peignent les hommes, il eſt permis de rapporter qu'il feſait toujours marcher le roi à ce jeu ; il s'en ſervait plus que des autres pièces, et par-là il perdait toutes les parties.

Il ſe trouvait à Bender dans une abondance de toutes choſes, bien rare pour un prince vaincu et fugitif : car outre les proviſions plus que ſuffiſantes, et les cinq cents écus par jour qu'il recevait de la magnificence ottomane, il tirait encore de l'argent de la France, et il empruntait des marchands de Conſtantinople. Une partie de cet argent ſervit à ménager des intrigues dans le ſérail, à acheter la faveur des viſirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profuſion parmi ſes officiers et les janiſſaires qui lui ſervaient de gardes à Bender. *Grothuſen*, ſon favori et tréſorier, était le diſpenſateur de ſes libéralités : c'était un homme qui, contre l'uſage de ceux qui ſont en cette place, aimait autant à donner que ſon maître. Il lui apporta un jour un compte de ſoixante mille écus en deux lignes : dix mille écus donnés aux Suédois et aux janiſſaires par les ordres généreux de ſa majeſté, et le reſte mangé par moi. ,, Voilà comme j'aime que mes amis me
,, rendent leurs comptes, dit ce prince : *Mullern* me
,, fait lire des pages entières pour des ſommes de dix
,, mille francs. J'aime mieux le ſtyle laconique de
,, *Grothuſen*. ,, Un de ſes vieux officiers, ſoupçonné d'être un peu avare, ſe plaignit à lui de ce que ſa

majesté donnait tout à *Grothusen* : ,, Je ne donne de ,, l'argent, répondit le roi, qu'à ceux qui savent en ,, faire usage. ,, Cette générosité le réduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'économie dans ses libéralités eût été aussi honorable et plus utile; mais c'était le défaut de ce prince de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venaient en foule; tous le respectaient et l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, et sa régularité à assister deux fois par jour aux prières publiques, leur fesaient dire : *C'est un vrai musulman.* Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender, qui fut plus long qu'il ne pensait, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le baron *Fabrice*, gentilhomme du duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avait dans l'esprit cette gaieté et ce tour aisé qui plaît aux princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holstein, et il y réussit en se rendant agréable. Il avait lu tous les bons auteurs français. Il fit lire au roi les tragédies de *Pierre Corneille*, celles de *Racine* et les ouvrages de *Despréaux*. Le roi ne prit nul goût aux satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures pièces; mais il aimait fort ses autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la satire huitième, où l'auteur traite *Alexandre* de fou et d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies françaises, Mithridate était

celle qui lui plaisait davantage, parce que la situation de ce roi vaincu et respirant la vengeance, était conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à M. *Fabrice* les endroits qui le frappaient; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hasarder jamais un mot en français. Même quand il vit depuis à Bender M. *Désaleurs*, ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savait que sa langue naturelle, il répondit à cet ambassadeur en latin; et sur ce que M. *Désaleurs* protesta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le roi, plutôt que de parler français, fit venir un interprète.

Telles étaient les occupations de *Charles XII* à Bender, où il attendait qu'une armée de turcs vînt à son secours. Son envoyé présentait des mémoires en son nom au grand-visir, et *Poniatowski* les soutenait par le crédit qu'il savait se donner. L'insinuation réussit par-tout : il ne paraissait vêtu qu'à la turque : il se procurait toutes les entrées. Le grand-seigneur lui fit présent d'une bourse de mille ducats, et le grand-visir lui dit : *Je prendrai votre roi d'une main, et une épée dans l'autre, et je le mènerai à Moscou, à la tête de deux cents mille hommes.* Ce grand-visir s'appelait *Chourlouli Ali bacha*; il était fils d'un paysan du village de Chourlou. Ce n'est point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction; on n'y connaît point la noblesse, soit celle à laquelle les emplois sont attachés, soit celle qui ne consiste que dans des titres. Les services seuls sont censés tout faire, c'est l'usage de presque tout l'Orient; usage très-naturel et très-bon, si les dignités pouvaient n'être

données qu'au mérite; mais les visirs ne sont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une esclave favorite.

Le premier ministre changea bientôt d'avis. Le roi ne pouvait que négocier, et le czar pouvait donner de l'argent; il en donna, et ce fut de celui même de *Charles XII* qu'il se servit. La caisse militaire prise à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu; il ne fut alors plus question de faire la guerre aux Russes. Le crédit du czar fut tout-puissant à la Porte; elle accorda à son envoyé des honneurs dont les ministres moscovites n'avaient point encore joui à Constantinople: on lui permit d'avoir un sérail, c'est-à-dire un palais dans le quartier des Francs, et de communiquer avec les ministres étrangers. Le czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le général *Mazeppa*, comme *Charles XII* s'était fait livrer le malheureux *Paykul*. *Chourlouli Ali bacha* ne savait plus rien refuser à un prince qui demandait en donnant des millions: ainsi ce même grand-visir, qui auparavant avait promis solennellement de mener le roi de Suède en Moscovie avec deux cents mille hommes, osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du général *Mazeppa*. *Charles* fut outré de cette demande. On ne sait jusqu'où le visir eût poussé l'affaire, si *Mazeppa*, âgé de soixante et dix ans, ne fût mort précisément dans cette conjoncture. La douleur et le dépit du roi augmentèrent, quand il apprit que *Tolstoy*, devenu l'ambassadeur du czar à la Porte, était publiquement servi par des suédois faits esclaves à Pultava, et qu'on vendait tous les jours ces braves soldats dans le marché de

Le czar demande *Mazeppa* comme *Charles* s'était fait livrer *Paykul*.

Constantinople. L'ambassadeur moscovite disait même hautement que les troupes musulmanes, qui étaient à Bender, y étaient plus pour s'assurer du roi que pour lui faire honneur.

Charles, abandonné par le grand-visir vaincu par l'argent du czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voyait trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençait à désespérer. Lui seul tint ferme, et ne parut pas abattu un moment; il crut que le sultan ignorait les intrigues de *Chourlouli Ali*, son grand-visir: il résolut de les lui apprendre, et *Poniatowski* se chargea de cette commission hardie. Le grand-seigneur va tous les vendredis à la mosquée entouré de ses solaks, espèces de gardes, dont les turbans sont ornés de plumes si hautes qu'elles dérobent le sultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet à présenter au grand-seigneur, on tâche de se mêler parmi ces gardes, et on lève en haut le placet. Quelquefois le sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus souvent il ordonne à un aga de s'en charger, et se fait ensuite représenter les placets au sortir de la mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner de mémoires inutiles, et de placets sur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année qu'à Paris en un seul jour. On se hasarde encore moins à présenter des mémoires contre les ministres, à qui pour l'ordinaire le sultan les renvoie sans les lire. *Poniatowski* n'avait que cette voie pour faire passer jusqu'au grand-seigneur les plaintes du roi de Suède. Il dressa un mémoire accablant contre le grand-visir. M. de

Fériol, alors ambaſſadeur de France, et qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en turc. On donna quelque argent à un grec pour le préſenter. Ce grec s'étant mêlé parmi les gardes du grand-ſeigneur, leva le papier ſi haut, ſi long-temps, et fit tant de bruit que le ſultan l'aperçut, et prit lui-même le mémoire.

On ſe ſervit pluſieurs fois de ce moyen pour préſenter au ſultan des mémoires contre ſes viſirs: un ſuédois nommé *Leloing*, en donna encore un autre bientôt après. *Charles XII*, dans l'empire des Turcs, était réduit à employer les reſſources d'un ſujet opprimé.

Quelques jours après le ſultan envoya au roi de Suède, pour toute réponſe à ſes plaintes, vingt-cinq chevaux arabes, dont l'un, qui avait porté ſa hauteſſe, était couvert d'une ſelle et d'une houſſe enrichies de pierreries, avec des étriers d'or maſſif. Ce préſent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, et qui feſait ſoupçonner que le miniſtre n'avait rien fait que du conſentement du ſultan. *Chourlouli*, qui ſavait diſſimuler, envoya auſſi cinq chevaux très-rares au roi. *Charles* dit fièrement à celui qui les amenait: *Retournez vers votre maître, et dites-lui que je ne reçois point de préſens de mes ennemis.*

M. *Poniatowski*, ayant déjà oſé faire préſenter un mémoire contre le grand-viſir, conçut alors le hardi deſſein de le faire dépoſer. Il ſavait que ce viſir déplaiſait à la ſultane mère, que le kislar aga, chef des eunuques noirs, et l'aga des janiſſaires le

haïſſaient: il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une choſe bien ſurprenante de voir un chrétien, un polonais, un agent ſans caractère d'un roi ſuédois réfugié chez les Turcs, cabaler preſque ouvertement à la Porte contre un vice-roi de l'empire ottoman, qui de plus était utile et agréable à ſon maître. *Poniatowski* n'eût jamais réuſſi, et l'idée ſeule du projet lui eût coûté la vie, ſi une puiſſance plus forte que toutes celles qui étaient dans ſes intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand-viſir *Chourlouli*.

Le ſultan avait un jeune favori, qui a depuis gouverné l'empire ottoman, et a été tué en Hongrie en 1716 à la bataille de Petervaradin, gagnée ſur les Turcs par le prince *Eugène de Savoie*. Son nom était *Coumourgi Ali bacha*. Sa naiſſance n'était guère différente de celle de *Chourlouli*: il était fils d'un porteur de charbon, comme *Coumourgi* le ſignifie; car *Coumour* veut dire *charbon* en turc. L'empereur *Achmet II*, oncle d'*Achmet III*, ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople *Coumourgi* encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans ſon ſérail. Il plut à *Muſtapha*, fils aîné et ſucceſſeur de *Mahomet*. *Achmet III* en fit ſon favori. Il n'avait alors que la charge de ſelictar aga, porte-épée de la couronne. Son extrême jeuneſſe ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand-viſir: mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'eſprit de ce favori. Il ne fut en aucun temps l'ami de *Charles*, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs miniſtres; mais en cette occaſion, il ſervait le roi *Charles XII* ſans le vouloir; il s'unit avec la

ſultane *Validé* et les grands-officiers de la Porte, pour faire tomber *Chourlouli* qu'ils haïſſaient tous. Ce vieux miniſtre, qui avait long-temps et bien ſervi ſon maître, fut la victime du caprice d'un enfant et des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de ſa dignité et de ſes richeſſes : on lui ôta ſa femme, qui était fille du dernier ſultan *Muſtapha;* et il fut relégué à Caffa, autrefois Théodoſie, dans la Tartarie Crimée. On donna le bul, c'eſt-à-dire le ſceau de l'empire, à *Numan Couprougli*, petit-fils du grand *Couprougli* qui prit Candie. Ce nouveau viſir était tel que les chrétiens mal inſtruits ont peine à ſe figurer un turc; homme d'une vertu inflexible, ſcrupuleux obſervateur de la loi, il oppoſait ſouvent la juſtice aux volontés du ſultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le moſcovite, qu'il traitait d'injuſte et d'inutile; mais le même attachement à ſa loi qui l'empêchait de faire la guerre au czar, malgré la foi des traités, lui fit reſpecter les devoirs de l'hoſpitalité envers le roi de Suède. Il diſait à ſon maître : „ La loi te défend „ d'attaquer le czar qui ne t'a point offenſé, mais „ elle t'ordonne de ſecourir le roi de Suède qui eſt „ malheureux chez toi. „ Il fit tenir à ce prince huit cents bourſes, (une bourſe vaut cinq cents écus) et lui conſeilla de s'en retourner paiſiblement dans ſes Etats, par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaiſſeaux français, qui étaient alors au port de Conſtantinople, et que M. de *Fériol*, ambaſſadeur de France à la Porte, offrait à *Charles* pour le tranſporter à Marſeille. Le comte *Poniatowski* négocia plus que jamais avec ce miniſtre, et acquit dans les négociations une ſupériorité que l'or des Moſcovites

ne pouvait plus lui diſputer auprès d'un viſir incorruptible. La faction ruſſe crut que la meilleure reſſource pour elle était d'empoiſonner un négociateur ſi dangereux. On gagna un de ſes domeſtiques, qui devait lui donner du poiſon dans du café ; le crime fut découvert avant l'exécution ; on trouva le poiſon entre les mains du domeſtique dans une petite fiole que l'on porta au grand-ſeigneur. L'empoiſonneur fut jugé en plein divan et condamné aux galères, parce que la juſtice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII, toujours perſuadé que tôt ou tard il réuſſirait à faire déclarer l'empire turc contre celui de Ruſſie, n'accepta aucune des propoſitions qui tendaient à un retour paiſible dans ſes Etats; il ne ceſſait de repréſenter comme formidable aux Turcs ce même czar qu'il avait ſi long-temps mépriſé : ſes émiſſaires inſinuaient ſans ceſſe que *Pierre Alexiowitz* voulait ſe rendre maître de la navigation de la mer Noire, qu'après avoir ſubjugué les Coſaques il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt ſes repréſentations animaient la Porte, tantôt les miniſtres ruſſes les rendaient ſans effet.

Tandis que *Charles XII* feſait ainſi dépendre ſa deſtinée des volontés des viſirs, qu'il recevait des bienfaits et des affronts d'une puiſſance étrangère, qu'il feſait préſenter des placets au ſultan, qu'il ſubſiſtait de ſes libéralités dans un déſert, tous ſes ennemis réveillés attaquaient ſes Etats.

La bataille de Pultava fut d'abord le ſignal d'une révolution dans la Pologne. Le roi *Auguſte* y retourna, proteſtant contre ſon abdication, contre la paix

d'Altranſtad, et accuſant publiquement de brigandage et de barbarie *Charles XII* qu'il ne craignait plus. Il mit en priſon *Fingſten* et *Imhof*, ſes plénipotentiaires qui avaient ſigné ſon abdication, comme s'ils avaient en cela paſſé leurs ordres et trahi leur maître. Ses troupes ſaxonnes, qui avaient été le prétexte de ſon détrônement, le ramenèrent à Varſovie, accompagné de la plupart des palatins polonais, qui, lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les mêmes ſermens à *Stanislas*, et revenaient en faire de nouveaux à *Auguſte*. *Siniawski* même rentra dans ſon parti, et perdant l'idée de ſe faire roi, ſe contenta de reſter grand-général de la couronne. *Flemming*, ſon premier miniſtre, qui avait été obligé de quitter pour un temps la Saxe, de peur d'être livré avec *Paykul*, contribua alors par ſon adreſſe à ramener à ſon maître une grande partie de la nobleſſe polonaiſe.

Le pape releva ſes peuples du ferment de fidélité qu'ils avaient fait à *Stanislas*. Cette démarche du ſaint-père faite à propos, et appuyée des forces d'*Auguſte*, fut d'un aſſez grand poids : elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de conteſter alors aux premiers pontifes le droit chimérique de ſe mêler du temporel des rois. Chacun retournait volontiers ſous la domination d'*Auguſte*, et recevait ſans répugnance une abſolution inutile, que le nonce ne manqua pas de faire valoir comme néceſſaire.

La puiſſance de *Charles* et la grandeur de la Suède touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyaient depuis long-temps avec crainte et avec envie la domination ſuédoiſe s'étendant loin de ſes bornes naturelles, au-delà de la mer Baltique, depuis la Duna juſqu'à l'Elbe. La chute de *Charles* et ſon abſence réveillèrent les intérêts et les jalouſies de tous ces princes, aſſoupies long-temps par des traités et par l'impuiſſance de les rompre.

Le czar plus puiſſant qu'eux tous enſemble, profitant de la victoire, prit Vibourg et toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le ſiége devant Riga, et envoya un corps d'armée en Pologne pour aider *Auguſte* à remonter ſur le trône. Cet empereur était alors ce que *Charles* avait été autrefois, l'arbitre de la Pologne et du Nord; mais il ne conſultait que ſes intérêts, au lieu que *Charles* n'avait jamais écouté que ſes idées de vengeance et de gloire. Le monarque ſuédois avait ſecouru ſes alliés, et accablé ſes ennemis, ſans exiger le moindre fruit de ſes victoires : le czar ſe conduiſant plus en prince, et moins en héros, ne voulut ſecourir le roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderait la Livonie; et que cette province, pour laquelle *Auguſte* avait allumé la guerre, reſterait aux Moſcovites pour toujours.

Le roi de Danemarck oubliant le traité de Travendal, comme *Auguſte* celui d'Altranſtad, ſongea dès-lors à ſe rendre maître des duchés de Holſtein et de Brème, ſur leſquels il renouvela ſes prétentions. Le roi de Pruſſe avait d'anciens droits ſur la Poméranie ſuédoiſe, qu'il voulait faire revivre. Le duc de Meckelbourg voyait avec dépit que la Suède poſſédât encore Viſmar, la plus belle ville du duché : ce prince devait épouſer une nièce de

l'empereur moscovite ; et le czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. *George*, électeur de Hanovre, cherchait de son côté à s'enrichir des dépouilles de *Charles*. L'évêque de Munster aurait bien voulu faire valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille suédois défendaient la Poméranie et les autres pays que *Charles* possédait en Allemagne : c'était là que la guerre allait se porter. Cet orage alarma l'empereur et ses alliés. C'est une loi de l'Empire, que quiconque attaque une de ses provinces est réputé l'ennemi de tout le corps germanique.

Mais il y avait encore un plus grand embarras. Tous ces princes, à la réserve du czar, étaient réunis alors contre *Louis XIV*, dont la puissance avait été quelque temps aussi redoutable à l'Empire que celle de *Charles*.

L'Allemagne s'était trouvée, au commencement du siècle, pressée du Midi au Nord, entre les armées de la France et de la Suède. Les Français avaient passé le Danube, et les Suédois l'Oder ; si leurs forces, alors victorieuses, s'étaient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suède avait aussi humilié la France : toutefois la Suède avait encore des ressources, et *Louis XIV* fesait la guerre avec vigueur, quoique malheureusement. Si la Poméranie et le duché de Brème devenaient le théâtre de la guerre, il était à craindre que l'Empire n'en souffrît, et qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre *Louis XIV*. Pour prévenir ce danger, l'empereur, les princes

d'Allemagne, *Anne* reine d'Angleterre, les Etats-Généraux des Provinces-Unies conclurent à la Haye, sur la fin de l'année 1709, un des plus singuliers traités que jamais on ait signés.

Il fut stipulé par ces puissances que la guerre contre les Suédois ne se ferait point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne ; et que les ennemis de *Charles XII* pourraient l'attaquer par-tout ailleurs. Le roi de Pologne et le czar accédèrent eux-mêmes à ce traité ; ils y firent insérer un article aussi extraordinaire que le traité même : ce fut que les douze mille suédois, qui étaient en Poméranie, n'en pourraient sortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour assurer l'exécution de ce traité, on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper sur le bord de l'Oder : c'eût été une nouveauté singulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre : ceux mêmes qui devaient la soudoyer avaient pour la plupart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre, qu'on prétendait écarter ; le traité portait qu'elle serait composée des troupes de l'empereur, du roi de Prusse, de l'électeur de Hanovre, du landgrave de Hesse, de l'évêque de Munster.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet ; il ne fut point exécuté : les princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée ne donnèrent rien ; il n'y eut pas deux régimens formés : on parla beaucoup de neutralité, personne ne la garda ; et tous les princes du Nord, qui avaient des intérêts à démêler avec

le roi de Suède, reſtèrent en pleine liberté de ſe diſputer les dépouilles de ce prince.

Dans ces conjonctures, le czar, après avoir laiſſé ſes troupes en quartier dans la Lithuanie, et avoir ordonné le ſiége de Riga, s'en retourna à Moſcou étaler à ſes peuples un appareil auſſi nouveau que tout ce qu'il avait fait juſqu'alors dans ſes Etats : ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit ſon entrée dans Moſcou 1 janvier 1710. ſous ſept arcs triomphaux, dreſſés dans les rues ornées de tout ce que le climat peut fournir, et de ce que le commerce floriſſant par ſes ſoins y avait pu apporter. Un régiment des gardes commençait la marche, ſuivi des pièces d'artillerie priſes ſur les Suédois à Leſno et à Pultava : chacune était traînée par huit chevaux couverts de houſſes d'écarlate pendantes à terre : enſuite venaient les étendards, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers et par les ſoldats qui les avaient pris : toutes ces dépouilles étaient ſuivies des plus belles troupes du czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit ſur un char fait exprès (q) paraître le brancard de *Charles XII*, trouvé ſur le champ de bataille de Pultava tout briſé de deux coups de canon : derrière ce brancard marchaient deux à deux tous les priſonniers : on y voyait le comte *Piper*, premier miniſtre de Suède, le célèbre maréchal *Rehnſchöld*, le comte de *Lewenhaupt*, les généraux *Schlippenbach*, *Stackelberg*, *Hamilton*, tous

(q) M. *Nordberg*, confeſſeur de *Charles XII*, reprend ici l'auteur, et aſſure que ce brancard était porté à la main. On s'en rapporte ſur ces circonſtances eſſentielles à ceux qui les ont vues.

les officiers et les ſoldats qu'on diſperſa depuis dans la grande Ruſſie. Le czar paraiſſait immédiatement après eux ſur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava. A quelques pas de lui on voyait les généraux qui avaient eu part au ſuccès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait enſuite. Les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe paſſa au bruit de toutes les cloches de Moſcou, au ſon des tambours, des timbales, des trompettes et d'un nombre infini d'inſtrumens de muſique, qui ſe feſaient entendre par repriſes, avec les ſalves de deux cents pièces de canon, et les acclamations de cinq cents mille hommes, qui s'écriaient, *vive l'empereur notre père*, à chaque pauſe que feſait le czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil impoſant augmenta la vénération de ſes peuples pour ſa perſonne : tout ce qu'il avait fait d'utile en leur faveur le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga. Ses généraux s'emparèrent du reſte de la Livonie, et d'une partie de la Finlande. En même temps le roi de Danemarck vint avec toute ſa flotte faire une deſcente en Suède : il y débarqua dix-ſept mille hommes, qu'il laiſſa ſous la conduite du comte de *Reventlau*.

La Suède était alors gouvernée par une régence compoſée de quelques ſénateurs, que le roi établit quand il partit de Stockholm. Le corps du ſénat, qui croyait que le gouvernement lui appartenait de droit, était jaloux de la régence. L'Etat ſouffrit de ces diviſions ; mais quand après la bataille de Pultava,

la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm fut que le roi était à Bender à la merci des Tartares et des Turcs, et que les Danois étaient descendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helsinbourg, alors les jalousies cessèrent ; on ne songea qu'à sauver la Suède. Elle commençait à être épuisée de troupes réglées ; car quoique *Charles* eût toujours fait ses grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années ; la nécessité de recruter continuellement ses troupes, d'entretenir ses garnisons, et les corps d'armée qu'il fallait toujours avoir sur pied dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brème, Verden, tout cela avait coûté à la Suède, pendant le cours de la guerre, plus de deux cents cinquante mille soldats ; il ne restait pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui avec les milices nouvelles étaient les seules ressources de la Suède.

La nation est née belliqueuse ; et tout peuple prend insensiblement le génie de son roi. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieuses de *Charles*, de ses généraux, et des vieux corps qui avaient combattu sous eux à Narva, à la Duna, à Clissau, à Pultusk, à Hollosin. Les moindres suédois en prenaient un esprit d'émulation et de gloire. La tendresse pour le roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays les paysans sont esclaves, ou traités comme tels : ceux-ci fesant un corps dans l'Etat se regardaient comme des citoyens, et se formaient des sentimens plus

grands ; de sorte que ces milices devenaient en peu de temps les meilleures troupes du Nord.

Le général *Sténbock* se mit par ordre de la régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, et d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois, qui ravageaient toute la côte d'Helsinbourg, et qui étendaient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le temps ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance : la plupart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs sarraux de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. *Sténbock*, à la tête de cette armée extraordinaire, se trouva en présence des Danois à trois lieues d'Helsinbourg. Il voulut laisser à ses troupes 10 mars. 1710. quelques jours de repos, se retrancher, et donner à ses nouveaux soldats le temps de s'accoutumer à l'ennemi ; mais tous ces paysans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent.

Des officiers qui y étaient m'ont dit les avoir vus alors presque tous écumer de colère ; tant la haine nationale des Suédois contre les Danois est extrême. *Sténbock* profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire ; on attaqua les Danois, et c'est-là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces paysans armés à la hâte taillèrent en pièces le régiment des gardes du roi de Danemarck, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entièrement défaits se retirèrent sous le canon d'Helsinbourg. Le trajet de Suède en Zéeland est si court que le roi de Danemarck apprit le même jour à Copenhague la défaite de son armée en Suède ; il envoya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quittèrent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille ; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, et ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helsinbourg, et mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains et leurs bagages, et laissant dans Helsinbourg quatre mille blessés dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, et par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient pour empêcher que les Suédois n'en jouissent.

Dans le même temps les paysans de la Dalécarlie ayant ouï dire, dans le fond de leurs forêts, que leur roi était prisonnier chez les Turcs, députèrent à la régence de Stockholm, et offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, délivrer leur maître des mains de ses ennemis. Cette proposition, qui marquait plus de courage et d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejetée, et on ne manqua pas d'en instruire le roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsinbourg.

Charles reçut dans son camp près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de juillet 1710. Peu de temps après un autre événement le confirma dans ses espérances.

Le grand-visir *Couprougli*, qui s'opposait à ses desseins, fut déposé après deux mois de ministère. La petite cour de *Charles XII*, et ceux qui tenaient encore pour lui en Pologne, publiaient que *Charles* fesait et défesait les visirs, et qu'il gouvernait l'empire turc du fond de sa retraite de Bender ; mais il n'avait aucune part à la disgrace de ce favori. La rigide probité du visir fut, dit-on, la seule cause de sa chute : son prédécesseur ne payait point les janissaires du trésor impérial, mais de l'argent qu'il fesait venir par ses extorsions : *Couprougli* les paya de l'argent du trésor. *Achmet* lui reprocha qu'il préférait l'intérêt des sujets à celui de l'empereur : *Ton prédécesseur Chourlouli*, lui dit-il, *savait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes.* Le grand-visir répondit : *S'il avait l'art d'enrichir ta hautesse par des rapines, c'est un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le secret profond du sérail permet rarement que de pareils discours transpirent dans le public ; mais celui-ci fut su avec la disgrace de *Couprougli.* Ce visir ne paya point sa hardiesse de sa tête, parce que la vraie vertu se fait quelquefois respecter, lors même qu'elle déplaît. On lui permit de se retirer dans l'île de Négrepont. J'ai su ces particularités par des lettres de M. *Bru* mon parent, premier drogman à la Porte ottomane ; et je les rapporte pour faire connaître l'esprit de ce gouvernement.

Le grand-seigneur fit alors revenir d'Alep *Baltagi Mehemet*, bacha de Syrie, qui avait déjà été grand-visir avant *Chourlouli.* Les *Baltagis* du sérail, ainsi nommés de *balta*, qui signifie *coignée*, sont des esclaves qui coupent le bois pour l'usage des princes

du ſang ottoman et des ſultanes. Ce viſir avait été baltagi dans ſa jeuneſſe, et en avait toujours retenu le nom, ſelon la coutume des Turcs, qui prennent ſans rougir le nom de leur première profeſſion, ou celle de leur père, ou du lieu de leur naiſſance.

Dans le temps que *Baltagi Mehemet* était valet dans le ſérail, il fut aſſez heureux pour rendre quelques petits ſervices au prince *Achmet*, alors priſonnier d'Etat ſous l'empire de ſon frère *Muſtapha*: on laiſſe aux princes du ſang ottoman pour leurs plaiſirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans, (et cet âge arrive de bonne heure en Turquie) mais aſſez belles encore pour plaire. *Achmet* devenu ſultan donna une de ſes eſclaves, qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à *Baltagi Mehemet*. Cette femme par ſes intrigues fit ſon mari grand-viſir: une autre intrigue le déplaça; et une troiſième le fit encore grand-viſir.

Quand *Baltagi Mehemet* vint recevoir le bul de l'empire, il trouva le parti du roi de Suède dominant dans le ſérail. La ſultane *Validé*, *Ali Coumourgi* favori du grand-ſeigneur, le kislar aga chef des eunuques noirs, et l'aga des janiſſaires, voulaient la guerre contre le czar: le ſultan y était déterminé: le premier ordre qu'il donna au grand-viſir fut d'aller combattre les Moſcovites avec deux cents mille hommes. *Baltagi Mehemet* n'avait jamais fait la guerre; mais ce n'était point un imbécille, comme les Suédois mécontens de lui l'ont repréſenté. Il dit au grand-ſeigneur, en recevant de ſa main un ſabre garni de pierreries: *Ta hauteſſe ſait que j'ai été élevé à me ſervir d'une hache pour fendre du bois, et non d'une épée pour commander tes armées; je tâcherai de te bien ſervir; mais ſi je ne réuſſis pas, ſouviens-toi que je t'ai ſupplié de ne me le point imputer.* Le ſultan l'aſſura de ſon amitié, et le viſir ſe prépara à obéir.

La première démarche de la Porte ottomane fut de mettre au château des ſept tours l'ambaſſadeur moſcovite. La coutume des Turcs eſt de commencer d'abord par faire arrêter les miniſtres des princes auxquels ils déclarent la guerre. Obſervateurs de l'hoſpitalité en tout le reſte, ils violent en cela le droit le plus ſacré des nations. Ils commettent cette injuſtice ſous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres, parce qu'elles ſont conſacrées par l'approbation de leur muphti. Sur ce principe ils ſe croient armés pour châtier les violateurs de traités que ſouvent ils rompent eux-mêmes, et croient punir les ambaſſadeurs des rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raiſon ſe joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes chrétiens, et pour les ambaſſadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des conſuls de marchands.

Le han des Tartares de Crimée, que nous nommons le kan, reçut ordre de ſe tenir prêt avec quarante mille tartares. Ce prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circaſſie, et toute la Crimée, province connue dans l'antiquité ſous le nom de Cherſonèſe taurique, où les Grecs portèrent leur commerce et leurs armes, et fondèrent de puiſſantes villes, et où les Génois pénétrèrent

depuis, lorſqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes grecques, et quelques monumens des Génois, qui ſubſiſtent encore au milieu de la déſolation et de la barbarie.

Le kan eſt appelé par ſes ſujets empereur; mais avec ce grand titre, il n'en eſt pas moins l'eſclave de la Porte. Le ſang ottoman dont les kans ſont deſcendus, et le droit qu'ils prétendent à l'empire des Turcs, au défaut de la race du grand-ſeigneur, rendent leur famille reſpectable au ſultan même, et leurs perſonnes redoutables. C'eſt pourquoi le grand-ſeigneur n'oſe détruire la race des kans tartares; mais il ne laiſſe preſque jamais vieillir ces princes ſur le trône. Leur conduite eſt toujours éclairée par les bachas voiſins, leurs Etats entourés de janiſſaires, leurs volontés traverſées par les grands-viſirs, leurs deſſeins toujours ſuſpects. Si les Tartares ſe plaignent du kan, la Porte le dépoſe ſur ce prétexte; s'il en eſt trop aimé, c'eſt un plus grand crime dont il eſt plutôt puni; ainſi preſque tous paſſent de la ſouveraineté à l'exil, et finiſſent leurs jours à Rhodes, qui eſt d'ordinaire leur priſon et leur tombeau.

Les Tartares leurs ſujets ſont les peuples les plus brigands de la terre, et en même temps, ce qui ſemble inconcevable, les plus hoſpitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane, détruire des villages; mais qu'un étranger, quel qu'il ſoit, paſſe dans leur pays, non-ſeulement il eſt reçu par-tout, logé et défrayé; mais dans quelque lieu qu'il paſſe, les habitans ſe diſputent l'honneur de l'avoir pour hôte; le maître de la

maiſon, ſa femme, ſes filles le ſervent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres leur ont tranſmis ce reſpect inviolable pour l'hoſpitalité, qu'ils ont conſervé, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, et le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuſe.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée ottomane, ils ſont nourris par le grand-ſeigneur: le butin qu'ils font eſt leur ſeule paye; auſſi ſont-ils plus propres à piller qu'à combattre régulièrement.

Le kan gagné par les préſens et par les intrigues du roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes ſerait à Bender même, ſous les yeux de *Charles XII*, afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on feſait la guerre.

Le nouveau viſir *Baltagi Mehemet*, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flatter à ce point un prince étranger. Il changea l'ordre, et ce fut à Andrinople que s'aſſembla cette grande armée. C'eſt toujours dans les vaſtes et fertiles plaines d'Andrinople qu'eſt le rendez-vous pour des armées turques, quand ce peuple fait la guerre aux chrétiens: les troupes venues d'Aſie et d'Afrique s'y repoſent et s'y rafraîchiſſent quelques ſemaines; mais le grand-viſir, pour prévenir le czar, ne laiſſa repoſer l'armée que trois jours, et marcha vers le Danube, et de là vers la Beſſarabie.

Les troupes des Turcs ne ſont plus aujourd'hui ſi formidables qu'autrefois, lorſqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Aſie, dans l'Afrique et dans l'Europe: alors la force du corps, la valeur et le

nombre des Turcs triomphaient d'ennemis moins robuftes qu'eux et plus mal difciplinés ; mais aujourd'hui que les chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent prefque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'empire ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'eft que fur la république de Venife, eftimée plus fage que guerrière, défendue par des étrangers, et mal fecourue par les princes chrétiens toujours divifés entr'eux.

Les janiffaires et les fpahis attaquent en défordre, incapables d'écouter le commandement et de fe rallier : leur cavalerie qui devrait être excellente, attendu la bonté et la légéreté de leurs chevaux, ne faurait foutenir le choc de la cavalerie allemande : l'infanterie ne favait point encore faire un ufage avantageux de la baïonnette au bout du fufil : de plus les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis *Couprougli*, qui conquit l'île de Candie. Un efclave nourri dans l'oifiveté et dans le filence du férail, fait vifir par faveur, et général malgré lui, conduifait une armée levée à la hâte, fans expérience, fans difcipline, contre des troupes mofcovites aguerries par douze ans de guerre et fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le czar, felon toutes les apparences, devait vaincre *Baltagi Mehemet ;* mais il fit la même faute avec les Turcs que le roi de Suède avait commife avec lui ; il méprifa trop fon ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Mofcou ; et ayant ordonné qu'on changeât le fiége de Riga en blocus, il affembla fur les frontières de Pologne

(*r*) quatre-vingts mille hommes de fes troupes. Avec cette armée il prit fon chemin par la Moldavie et la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des chrétiens grecs tributaires du grand-feigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le prince *Cantemir*, grec d'origine, qui réuniffait les talens des anciens Grecs, la fcience des lettres et celle des armes. On le fefait defcendre du fameux *Timur*, connu fous le nom de *Tamerlan.* Cette origine paraiffait plus belle qu'une grecque ; on prouvait cette defcendance par le nom de ce conquérant. *Timur*, dit-on, reffemble à *Temir ;* le titre de kan, que poffédait *Timur* avant de conquérir l'Afie, fe retrouve dans le nom de *Cantemir ;* ainfi le prince *Cantemir* eft defcendant de *Tamerlan.* Voilà les fondemens de la plupart des généalogies.

De quelque maifon que fût *Cantemir*, il devait toute fa fortune à la Porte ottomane. A peine avait-il reçu l'inveftiture de fa principauté qu'il trahit l'empereur turc fon bienfaiteur, pour le czar dont il efpérait davantage. Il fe flattait que le vainqueur de *Charles XII* triompherait aifément d'un vifir peu eftimé, qui n'avait jamais fait la guerre, et qui avait choifi pour fon kiaia, c'eft-à-dire pour fon lieutenant, l'intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous fes gens fe rangeraient de fon parti ; les patriarches grecs l'encouragèrent à cette défection. Le czar ayant donc fait un traité fecret

(*r*) Le chapelain *Nordberg* prétend que le czar força le quatrième homme de fes fujets capable de porter les armes, de le fuivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins de deux millions de foldats.

avec ce prince, et l'ayant reçu dans son armée, s'avança dans le pays, et arriva au mois de juin 1711 sur le bord septentrional du fleuve Hierase, aujourd'hui le Pruth, près d'Yassi capitale de la Moldavie.

Dès que le grand-visir eut appris que *Pierre Alexiowitz* marchait de ce côté, il quitta aussitôt son camp; et suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de bateaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où *Darius* fit construire autrefois le pont qui porta son nom. L'armée turque fit tant de diligence qu'elle parut bientôt en présence des Moscovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le czar, sûr du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves dussent lui manquer: mais souvent le prince et les sujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimaient la domination turque, qui n'est jamais fatale qu'aux grands, et qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires: ils redoutaient les chrétiens, et sur-tout les Moscovites, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée ottomane: les entrepreneurs, qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moscovites, exécutèrent avec le grand-visir le marché même qu'ils avaient fait avec le czar. Les Valaques voisins des Moldaves montrèrent aux Turcs la même affection; tant l'ancienne idée de la barbarie moscovite avait aliéné tous les esprits.

Le czar ainsi trompé dans ses espérances, peut-être trop légérement prises, vit tout d'un coup son armée

armée sans vivres et sans fourrages. Les soldats désertaient par troupes, et bientôt cette armée se trouva réduite à moins de trente mille hommes près de périr de misère. Le czar éprouvait sur le Pruth, pour s'être livré à *Cantemir*, ce que *Charles XII* avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté sur *Mazeppa*. Cependant les Turcs passent la rivière, enferment les Russes, et forment devant eux un camp retranché. Il est surprenant que le czar ne disputât point le passage de la rivière, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au lieu de leur donner le temps de faire périr son armée de faim et de fatigue. Il semble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il fallait pour être perdu. Il se trouva sans provisions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, cent cinquante mille turcs devant lui et quarante mille tartares, qui le harcelaient continuellement à droite et à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement: „ Me voilà du „ moins aussi mal que mon frère *Charles* l'était à „ Pultava. „

Le comte *Poniatowski*, infatigable agent du roi de Suède, était dans l'armée du grand-visir avec quelques polonais et quelques suédois, qui tous croyaient la perte du czar inévitable.

Dès que *Poniatowski* vit que les armées seraient infailliblement en présence, il le manda au roi de Suède, qui partit aussitôt de Bender, suivi de quarante officiers, jouissant par avance du plaisir de combattre l'empereur moscovite. Après beaucoup de pertes et de marches ruineuses, le czar poussé vers

le Pruth n'avait pour tout retranchement que des chevaux de frise et des chariots : quelques troupes de janissaires et de spahis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée ; mais ils attaquèrent en désordre, et les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la présence de leur prince et le désespoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain M. *Poniatowski* conseilla au grand-visir d'affamer l'armée moscovite, qui, manquant de tout, serait obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son empereur.

Le czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien senti de si cruel dans sa vie que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il roulait dans son esprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire et le bonheur de sa nation : tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il fallait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent quatre-vingts mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de la moitié, une cavalerie presque toute démontée et des fantassins exténués de faim et de fatigue.

Il appela le général *Sheremetoff* vers le commencement de la nuit, et lui ordonna, sans balancer et sans prendre conseil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la baïonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, et que chaque officier ne réservât qu'un seul chariot, afin que s'ils étaient vaincus, les

ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils espéraient.

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il se retira dans sa tente accablé de douleur et agité de convulsions, mal dont il était souvent attaqué, et qui redoublait toujours avec violence, quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances sur une résolution désespérée, mais nécessaire, encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentait.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple, quoiqu'à regret ; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les officiers-généraux ordonnaient déjà la marche, et tâchaient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes ; chaque soldat, épuisé de fatigue et de faim, marchait sans ardeur et sans espérance. Les femmes, dont l'armée était trop remplie, poussaient des cris qui énervaient encore les courages : tout le monde attendait le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération, c'est à la lettre ce qu'on a entendu dire à des officiers qui servaient dans cette armée.

Catherine depuis impératrice.

Il y avait alors dans le camp moscovite une femme aussi singulière peut-être que le czar même. Elle n'était encore connue que sous le nom de *Catherine*. Sa mère était une malheureuse paysanne, nommée *Erbmagd*, du village de Ringen en Estonie, province où les peuples sont serfs, et qui était en ce

temps-là ſous la domination de la Suède; jamais elle ne connut ſon père; elle fut baptiſée ſous le nom de *Marthe*. Le vicaire de la paroiſſe l'éleva par charité juſqu'à quatorze ans ; à cet âge elle fut ſervante à Marienbourg chez un miniſtre luthérien de ce pays nommé *Gluck*.

En 1702, à l'âge de dix-huit ans, elle épouſa un dragon ſuédois. Le lendemain de ſes noces, un parti des troupes de Suède ayant été battu par les Moſcovites, ce dragon qui avait été à l'action ne reparut plus; ſans que ſa femme pût ſavoir s'il avait été fait priſonnier, et ſans même que depuis ce temps elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite priſonnière elle-même par le général *Bauer*, elle ſervit chez lui, enſuite chez le maréchal *Sheremetoff*: celui-ci la donna à *Menzikoff*, homme qui a connu les plus extrêmes viciſſitudes de la fortune, ayant été de garçon pâtiſſier, général et prince, enſuite dépouillé de tout et relégué en Sibérie, où il eſt mort dans la miſère et dans le déſeſpoir.

Ce fut à un ſouper chez le prince *Menzikoff* que l'empereur la vit et en devint amoureux. Il l'épouſa ſecrétement en 1707, non pas ſéduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de ſeconder ſes entrepriſes, et même de les continuer après lui. Il avait déjà répudié depuis long-temps ſa première femme *Ottokeſa*, fille d'un boïard, accuſée de s'oppoſer aux changemens qu'il feſait dans ſes Etats. Ce crime était le plus grand aux yeux du czar. Il ne voulait dans ſa famille que des perſonnes qui penſaſſent

comme lui. Il crut rencontrer dans cette eſclave étrangère les qualités d'un ſouverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de ſon ſexe : il dédaigna pour elle les préjugés qui euſſent arrêté un homme ordinaire; il la fit couronner impératrice : le même génie qui la fit femme de *Pierre Alexiowitz* lui donna l'empire après la mort de ſon mari. L'Europe a vu avec ſurpriſe cette femme, qui ne fut jamais ni lire (*s*) ni écrire, réparer ſon éducation et ſes faibleſſes par ſon courage, et remplir avec gloire le trône d'un légiſlateur.

Lorſqu'elle épouſa le czar, elle quitta la religion luthérienne, où elle était née, pour la moſcovite : on la rebaptiſa ſelon l'uſage du rite ruſſien; et au lieu du nom de *Marthe*, elle prit le nom de *Catherine*, ſous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un conſeil avec les officiers-généraux et le vice-chancelier *Schaffirof*, pendant que le czar était dans ſa tente.

On conclut qu'il fallait demander la paix aux Turcs, et engager le czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand-viſir au nom de ſon maître; la czarine entra avec cette lettre dans la tente du czar, malgré la défenſe; et ayant, après bien des prières, des conteſtations et des

(*s*) Le ſieur *la Mottraye* prétend qu'on lui avait donné une belle éducation, qu'elle liſait et écrivait très-bien. Le contraire eſt connu de tout le monde; on ne ſouffre point en Livonie que les payſans apprennent à lire et à écrire, à cauſe de l'ancien privilége nommé le *bénéfice des clercs*, établi autrefois chez les nouveaux chrétiens barbares, et ſubſiſtant dans ces pays. Les mémoires ſur leſquels on rapporte ce fait diſent d'ailleurs que la princeſſe *Eliſabeth*, depuis impératrice, ſignait toujours pour ſa mère dès ſon enfance.

larmes, obtenu qu'il la fignât, elle raffembla fur le champ toutes fes pierreries, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout fon argent; elle en emprunta même des officiers-généraux; et ayant compofé de cet amas un préfent confidérable, elle l'envoya à *Ofman* aga, lieutenant du grand-vifir, avec la lettre fignée par l'empereur mofcovite. *Mehemet Baltagi*, confervant d'abord la fierté d'un vifir et d'un vainqueur, répondit : „ Que le czar m'envoie fon „ premier miniftre, et je verrai ce que j'ai à faire. „ Le vice-chancelier *Schaffiroff* vint auffitôt chargé de quelques préfens, qu'il offrit publiquement lui-même au grand-vifir, affez confidérables pour lui marquer qu'on avait befoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La première demande du vifir fut que le czar fe rendît avec toute fon armée à difcrétion. Le vice-chancelier répondit que fon maître allait l'attaquer dans un quart-d'heure, et que les Mofcovites périraient jufqu'au dernier, plutôt que de fubir des conditions fi infames. *Ofman* ajouta fes remontrances aux paroles de *Schaffirof*.

Mehemet Baltagi n'était pas guerrier : il voyait que les janiffaires avaient été repouffés la veille. *Ofman* lui perfuada aifément de ne pas mettre au hafard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une fufpenfion d'armes pour fix heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité.

Pendant qu'on parlementait, il arriva un petit accident qui peut faire connaître que les Turcs font fouvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne

croyons. Deux gentilshommes italiens, parens de M. *Brillo*, lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers au fervice du czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourrage, furent pris par des tartares qui les emmenèrent à leur camp, et offrirent de les vendre à un officier des janiffaires. Le turc indigné qu'on ofât ainfi violer la trève, fit arrêter les tartares, et les conduifit lui-même devant le grand-vifir avec ces deux prifonniers.

Le vifir renvoya ces deux gentilshommes au camp du czar, et fit trancher la tête aux tartares qui avaient eu le plus de part à leur enlèvement.

Cependant le kan des Tartares s'oppofait à la conclufion d'un traité qui lui ôtait l'efpérance du pillage. *Poniatowski* fecondait le kan par les raifons les plus preffantes; mais *Ofman* l'emporta fur l'impatience tartare et fur les infinuations de *Poniatowski*.

Le vifir crut faire affez pour le grand-feigneur fon maître, de conclure une paix avantageufe. Il exigea que les Mofcovites rendiffent Azoph, qu'ils brûlaffent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démoliffent des citadelles importantes bâties fur les Palus-Méotides, et que tout le canon et les munitions de ces fortereffes demeuraffent au grand-feigneur; que le czar retirât fes troupes de la Pologne; qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de cofaques qui étaient fous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, et qu'il payât dorénavant aux Tartares un fubfide de quarante mille fequins par an, tribut odieux, impofé depuis long-temps, mais dont le czar avait affranchi fon pays.

Enfin le traité allait être ſigné, ſans qu'on eût ſeulement fait mention du roi de Suède. Tout ce que *Poniatowski* put obtenir du viſir, fut qu'on inſérât un article par lequel le moſcovite s'engageait à ne point troubler le retour de *Charles XII*; et ce qui eſt aſſez ſingulier, il fut ſtipulé dans cet article que le czar et le roi de Suède feraient la paix s'ils en avaient envie, et s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions le czar eut la liberté de ſe retirer avec ſon armée, ſon canon, ſon artillerie, ſes drapeaux, ſon bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, et tout abonda dans ſon camp deux heures après la ſignature du traité, qui fut commencé le 21 juillet 1711, et ſigné le premier août.

Dans le temps que le czar, échappé de ce mauvais pas, ſe retirait tambour battant et enſeignes déployées, arrive le roi de Suède, impatient de combattre, et de voir ſon ennemi entre ſes mains. Il avait couru plus de cinquante lieues à cheval depuis Bender juſqu'auprès d'Yaſſi. Il arriva dans le temps que les Ruſſes commençaient à faire paiſiblement leur retraite; il fallait, pour pénétrer au camp des Turcs, aller paſſer le Pruth ſur un pont à trois lieues de là. *Charles XII*, qui ne feſait rien comme les autres hommes, paſſa la rivière à la nage au haſard de ſe noyer, et traverſa le camp moſcovite au haſard d'être pris : il parvint à l'armée turque, et deſcendit à la tente du comte *Poniatowski*, qui m'a conté et écrit ce fait. Le comte s'avança triſtement vers lui, et lui apprit comment il venait de perdre une occaſion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi outré de colère va droit à la tente du grand-

viſir; il lui reproche, avec un viſage enflammé, le traité qu'il vient de conclure. „ J'ai droit, dit le „ grand-viſir d'un air calme, de faire la guerre „ et la paix. „ Mais, reprend le roi, n'avais-tu pas „ toute l'armée moſcovite en ton pouvoir? Notre „ loi nous ordonne, repartit gravement le viſir, de „ donner la paix à nos ennemis, quand ils implorent „ notre miſéricorde. Hé t'ordonne-t-elle, inſiſte le „ roi en colère, de faire un mauvais traité, quand tu „ peux impoſer telles lois que tu veux? Ne dépendait-„ il pas de toi d'amener le czar priſonnier à Conſ-„ tantinople? „

Le turc pouſſé à bout répondit ſéchement : „ Hé „ qui gouvernerait ſon empire en ſon abſence? il ne „ faut pas que tous les rois ſoient hors de chez eux. „ *Charles* repliqua par un ſourire d'indignation : il ſe jeta ſur un ſopha, et regardant le viſir d'un air plein de colère et de mépris, il étendit ſa jambe vers lui, et embarraſſant exprès ſon éperon dans la robe du turc, il la lui déchira, ſe releva ſur le champ, remonta à cheval, et retourna à Bender, le déſeſpoir dans le cœur.

Poniatowski reſta encore quelque temps avec le grand-viſir, pour eſſayer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du czar; mais l'heure de la prière étant venue, le turc, ſans répondre un ſeul mot, alla ſe laver et prier DIEU.

Fin du cinquième Livre.

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Intrigues à la Porte ottomane. Le kan des Tartares et le bacha de Bender veulent forcer Charles de partir. Il ſe défend avec quarante domeſtiques contre une armée. Il eſt pris et traité en priſonnier.

La fortune du roi de Suède, ſi changée de ce qu'elle avait été, le perſécutait dans les moindres choſes : il trouva à ſon retour ſon petit camp de Bender et tout le logement inondés des eaux du Nieſter : il ſe retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza; et comme s'il eût eu un ſecret preſſentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maiſon de pierre, capable en un beſoin de ſoutenir quelques heures un aſſaut. Il la meubla même magnifiquement contre ſa coutume, pour impoſer plus de reſpect aux Turcs.

Il en conſtruiſit auſſi deux autres, l'une pour ſa chancellerie, l'autre pour ſon favori *Grothuſen*, qui tenait une de ſes tables. Tandis que le roi bâtiſſait ainſi près de Bender, comme s'il eût voulu reſter toujours en Turquie, *Baltagi Mehemet*, craignant plus que jamais les intrigues et les plaintes de ce prince à la Porte, avait envoyé le réſident de l'empereur d'Allemagne demander lui-même à Vienne

un paſſage pour le roi de Suède par les terres héréditaires de la maiſon d'Autriche. Cet envoyé avait rapporté en trois ſemaines de temps une promeſſe de la régence impériale de rendre à *Charles XII* les honneurs qui lui étaient dûs, et de le conduire en toute ſureté en Poméranie.

On s'était adreſſé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, *Charles* ſucceſſeur de *Joſeph I*, était en Eſpagne, où il diſputait la couronne à *Philippe V*. Pendant que l'envoyé allemand exécutait à Vienne cette commiſſion, le grand-viſir envoya trois bachas au roi de Suède, pour lui ſignifier qu'il fallait quitter les terres de l'empire turc.

Le roi, qui ſavait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils oſaient lui rien propoſer contre ſon honneur, et lui manquer de reſpect, il les ferait pendre tous trois ſur l'heure. Le bacha de Salonique, qui portait la parole, déguiſa la dureté de ſa commiſſion ſous les termes les plus reſpectueux. *Charles* finit l'audience ſans daigner ſeulement répondre; ſon chancelier *Mullern*, qui reſta avec ces trois bachas, leur expliqua en peu de mots le refus de ſon maître, qu'ils avaient aſſez compris par ſon ſilence.

Le grand-viſir ne ſe rebuta pas : il ordonna à *Iſmaël* bacha, nouveau ſéraſquier de Bender, de menacer le roi de l'indignation du ſultan, s'il ne ſe déterminait pas ſans délai. Ce ſéraſquier était d'un tempérament doux et d'un eſprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de *Charles* et l'amitié de tous les Suédois. Le roi entra en conférence avec

lui ; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partirait que quand *Achmet* lui aurait accordé deux chofes, la punition de fon grand-vifir, et cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet fentait bien que *Charles* reftait en Turquie pour le perdre; il eut foin de faire mettre des gardes fur toutes les routes de Bender à Conftantinople, pour intercepter les lettres du roi. Il fit plus; il lui retrancha fon thaïm, c'eft-à-dire la provifion que la Porte fournit aux princes à qui elle accorde un afile. Celle du roi de Suède était immenfe, confiftant en cinq cents écus par jour en argent, et dans une provifion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour dans la fplendeur et dans l'abondance.

Dès que le roi fut que le vifir avait ofé retrancher fa fubfiftance, il fe tourna vers fon grand-maître-d'hôtel, et lui dit : ,, Vous n'avez eu que deux tables ,, jufqu'à préfent, je vous ordonne d'en tenir quatre ,, dès demain. ,,

Les officiers de *Charles XII* étaient accoutumés à ne trouver rien d'impoffible de ce qu'il ordonnait : cependant on n'avait ni provifions ni argent; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domeftiques et des janiffaires devenus riches par les profufions du roi. M. *Fabrice* l'envoyé de Holftein, *Jeffreys* miniftre d'Angleterre, leurs fecrétaires, leurs amis donnèrent ce qu'ils avaient. Le roi, avec fa fierté ordinaire et fans inquiétude du lendemain, fubfiftait de ces dons qui n'auraient pas fuffi long-temps. Il fallut tromper la vigilance des gardes, et envoyer fecrétement à

Conftantinople pour emprunter de l'argent des négocians européens. Tous refufèrent d'en prêter à un roi qui femblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un feul marchand anglais, nommé *Couk*, ofa enfin prêter environ quarante mille écus, fatisfait de les perdre fi le roi de Suède venait à mourir. On apporta cet argent au petit camp du roi, dans le temps qu'on commençait à manquer de tout, et à ne plus efpérer de reffource.

Dans cet intervalle M. *Poniatowski* écrivit du camp même du grand-vifir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accufait *Baltagi Mehemet* de lâcheté et de perfidie. Un vieux janiffaire, indigné de la faibleffe du vifir, et de plus gagné par les préfens de *Poniatowski*, fe chargea de cette relation; et ayant obtenu un congé, il préfenta lui-même la lettre au fultan.

Poniatowski partit du camp quelques jours après, et alla à la Porte ottomane former des intrigues contre le grand-vifir felon fa coutume.

Les circonftances étaient favorables : le czar en liberté ne fe preffait pas d'accomplir fes promeffes : les clefs d'Azoph ne venaient point; le grand-vifir qui en était refponfable, craignant avec raifon l'indignation de fon maître, n'ofait s'aller préfenter devant lui.

Le férail était alors plus rempli que jamais d'intrigues et de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les cours, et qui fe terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de miniftre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Conftantinople plus d'une tête; il en coûta la vie

à l'ancien visir *Chourlouli* et à *Osman*, ce lieutenant de *Baltagi Mehemet*, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, et qui depuis cette paix avait obtenu une charge considérable à la Porte. On trouva parmi les trésors d'*Osman* la bague de la czarine, et vingt mille pièces d'or au coin de Saxe et de Moscovie; ce fut une preuve que l'argent seul avait tiré le czar du précipice, et avait ruiné la fortune de *Charles XII*. Le visir *Baltagi Mehemet* fut relégué dans l'île de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le sultan ne saisit son bien ni à son exil ni à sa mort: il n'était pas riche, et sa pauvreté justifia sa mémoire.

A ce grand-visir succéda *Jussuf*, c'est-à-dire *Joseph*, dont la fortune était aussi singulière que celle de ses prédécesseurs. Né sur les frontières de la Moscovie, et fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avait été vendu à un janissaire. Il fut long-temps valet dans le sérail, et devint enfin la seconde personne de l'empire où il avait été esclave; mais ce n'était qu'un fantôme de ministre. Le jeune *Selictar Ali Coumourgi* l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même; et *Jussuf* sa créature n'eut d'autre emploi que d'apposer les sceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce visirat: les plénipotentiaires du czar qui restaient à Constantinople, et comme ministres, et comme otages, y furent mieux traités que jamais: le grand-visir confirma avec eux la paix du Pruth: mais ce qui mortifia le plus le roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaisons secrètes qu'on

prenait à Constantinople avec le czar, étaient le fruit de la médiation des ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande.

Constantinople, depuis la retraite de *Charles* à Bender, était devenue ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la chrétienté. Le comte *Desaleurs*, ambassadeur de France, y appuyait les intérêts de *Charles* et de *Stanislas*: le ministre de l'empereur allemand les traversait: les factions de Suède et de Moscovie s'entre-choquaient, comme on a vu long-temps celles de France et d'Espagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre et la Hollande, qui paraissaient neutres, ne l'étaient pas: le nouveau commerce que le czar avait ouvert dans Pétersbourg attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais et les Hollandais seront toujours pour le prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le czar: il n'est donc pas étonnant que les ministres d'Angleterre et de Hollande le servissent secrétement à la Porte ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut que l'on ferait sortir incessamment *Charles* des terres de l'empire turc; soit que le czar espérât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût *Charles* moins redoutable dans ses Etats qu'en Turquie, où il était toujours sur le point d'armer les forces ottomanes contre l'empire des Russes.

Le roi de Suède sollicitait toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le divan résolut en effet de le renvoyer, mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes;

non plus comme un roi qu'on voulait ſecourir, mais comme un hôte dont on voulait ſe défaire. Pour cet effet le ſultan *Achmet* lui écrivit en ces termes.

Très-puiſſant entre les rois adorateurs de JESUS, *redreſſeur des torts et des injures, et protecteur de la juſtice dans les ports et les républiques du Midi et du Septentrion; éclatant en majeſté, ami de l'honneur et de la gloire, et de notre ſublime Porte,* Charles, *roi de Suède, dont* DIEU *couronne les entrepriſes de bonheur.*

„ AUSSITOT que le très-illuſtre *Achmet*, ci-devant „ chiaoux pachi, aura eu l'honneur de vous pré- „ ſenter cette lettre, ornée de notre ſceau impérial, „ ſoyez perſuadé et convaincu de la vérité de nos „ intentions qui y ſont contenues, à ſavoir, que „ quoique nous nous fuſſions propoſé de faire mar- „ cher de nouveau contre le czar nos troupes toujours „ victorieuſes, cependant ce prince, pour éviter le „ juſte reſſentiment que nous avait donné ſon retar- „ dement à exécuter le traité conclu ſur les bords „ du Pruth, et renouvelé depuis à notre ſublime „ Porte, ayant rendu à notre empire le château et „ la ville d'Azoph, et cherché, par la médiation „ des ambaſſadeurs d'Angleterre et de Hollande, nos „ anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une „ conſtante paix, nous la lui avons accordée et „ donné à ſes plénipotentiaires, qui nous reſtent „ pour otages, notre ratification impériale, après „ avoir reçu la ſienne de leurs mains.

„ Nous avons donné au très-honorable et vaillant „ *Delvet Gherai*, han de Budziack, de Crimée, de „ Nagay et de Circaſſie, et à notre très-ſage conſeiller „ et généreux ſéraſquier de Bender, *Iſmaël*, (que „ DIEU perpétue et augmente leur magnificence et „ prudence) nos ordres inviolables et ſalutaires pour „ votre retour par la Pologne, ſelon votre premier „ deſſein qui nous a été renouvelé de votre part. „ Vous devez donc vous préparer à partir ſous les „ auſpices de la providence, et avec une honorable „ eſcorte, l'hiver prochain, pour vous rendre dans „ vos provinces, ayant ſoin de paſſer en ami par „ celles de la Pologne.

„ Tout ce qui ſera néceſſaire pour votre voyage „ vous ſera fourni par ma ſublime Porte, tant en „ argent qu'en hommes, chevaux et chariots. Nous „ vous exhortons ſur-tout, et vous recommandons „ de donner vos ordres les plus poſitifs et les plus „ clairs à tous les Suédois et autres gens qui ſe „ trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun „ déſordre, et de ne faire aucune action qui tende „ directement ou indirectement à violer cette paix et „ amitié.

„ Vous conſerverez par-là notre bienveillance, „ dont nous chercherons à vous donner d'auſſi „ grandes et d'auſſi fréquentes marques qu'il s'en „ préſentera d'occaſions. Nos troupes deſtinées pour „ vous accompagner recevront des ordres conformes „ à nos intentions impériales.

„ Donné à notre ſublime Porte de Conſtantinople, „ le 14 de la lune rebyul eurech 1214. „ Ce qui revient au 19 avril 1712.

Cette lettre ne fit point encore perdre l'eſpérance

au roi de Suède : il écrivit au ſultan qu'il ſerait toute ſa vie reconnaiſſant des faveurs dont ſa hauteſſe l'avait comblé ; mais qu'il croyait le ſultan trop juſte pour le renvoyer avec la ſimple eſcorte d'un camp volant, dans un pays encore inondé des troupes du czar. En effet, l'empereur ruſſe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ſes troupes de la Pologne, y en avait fait encore paſſer de nouvelles ; et ce qui ſemble étonnant, c'eſt que le grand-ſeigneur n'en ſavait rien.

La mauvaiſe politique de la Porte, d'avoir toujours par vanité des ambaſſadeurs des princes chrétiens à Conſtantinople, et de ne pas entretenir un ſeul agent dans les cours chrétiennes, fait que ceux-ci pénètrent et conduiſent quelquefois les réſolutions les plus ſecrètes du ſultan, et que le divan eſt toujours dans une profonde ignorance de ce qui ſe paſſe publiquement chez les chrétiens.

Le ſultan, enfermé dans ſon ſérail parmi ſes femmes et ſes eunuques, ne voit que par les yeux de ſon grand-viſir : ce miniſtre, auſſi inacceſſible que ſon maître, occupé des intrigues du ſérail, et ſans correſpondance au-dehors, eſt d'ordinaire trompé, ou trompe le ſultan, qui le dépoſe ou le fait étrangler à la première faute, pour en choiſir un autre auſſi ignorant ou auſſi perfide, qui ſe conduit comme ſes prédéceſſeurs, et qui tombe bientôt comme eux.

Telle eſt pour l'ordinaire l'inaction et la ſécurité profonde de cette cour, que ſi les princes chrétiens ſe liguaient contre elle, leurs flottes feraient aux

Dardanelles, et leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs euſſent ſongé à ſe défendre ; mais les divers intérêts qui diviſeront toujours la chrétienté ſauveront les Turcs d'une deſtinée que leur peu de politique et leur ignorance dans la guerre et dans la marine ſemblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet était ſi peu informé de ce qui ſe paſſait en Pologne, qu'il envoya un aga pour voir s'il était vrai que les armées du czar y fuſſent encore : deux ſecrétaires du roi de Suède, qui ſavaient la langue turque, accompagnèrent l'aga, afin de ſervir de témoins contre lui en cas qu'il fît un faux rapport.

Cet aga vit par ſes yeux la vérité, et en vint rendre compte au ſultan même. *Achmet* indigné allait faire étrangler le grand-viſir : mais le favori qui le protégeait, et qui croyait avoir beſoin de lui, obtint ſa grâce, et le ſoutint encore quelque temps dans le miniſtère.

Les Ruſſes étaient protégés ouvertement par le viſir, et ſecrétement par *Ali Coumourgi*, qui avait changé de parti ; mais le ſultan était ſi irrité, l'infraction du traité était ſi manifeſte, et les janiſſaires, qui font trembler ſouvent les miniſtres, les favoris et les ſultans, demandaient ſi hautement la guerre, que perſonne dans le ſérail n'oſa ouvrir un avis modéré.

Auſſitôt le grand-ſeigneur fit mettre aux ſept tours les ambaſſadeurs moſcovites, déjà auſſi accoutumés à aller en priſon qu'à l'audience. La guerre eſt de nouveau déclarée contre le czar, les queues de cheval arborées, les ordres donnés à tous les bachas d'aſſembler une armée de deux cents mille combattans. Le

ſultan lui-même quitta Conſtantinople et vint établir ſa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre.

Pendant ce temps une ambaſſade ſolennelle envoyée au grand-ſeigneur de la part d'*Auguſte*, et de la république de Pologne, s'avançait ſur le chemin d'Andrinople; le palatin de Mazovie était à la tête de l'ambaſſade, avec une ſuite de plus de trois cents perſonnes.

Tout ce qui compoſait l'ambaſſade fut arrêté et retenu priſonnier dans l'un des faubourgs de la ville: jamais le parti du roi de Suède ne s'était plus flatté que dans cette occaſion; cependant ce grand appareil devint encore inutile, et toutes ſes eſpérances furent trompées.

Si l'on en croit un miniſtre public, homme ſage et clair-voyant, qui réſidait alors à Conſtantinople, le jeune *Coumourgi* roulait déjà dans ſa tête d'autres deſſeins que de diſputer des déſerts au czar de Moſcovie dans une guerre douteuſe. Il projetait d'enlever aux Vénitiens le Péloponnèſe, nommé aujourd'hui la Morée, et de ſe rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait, pour exécuter ſes grands deſſeins, que l'emploi de premier viſir, dont ſa jeuneſſe l'écartait encore. Dans cette idée il avait plus beſoin d'être l'allié que l'ennemi du czar; ſon intérêt ni ſa volonté n'étaient pas de garder plus long-temps le roi de Suède, encore moins d'armer la Turquie en ſa faveur. Non-ſeulement il voulait renvoyer ce prince, mais il diſait ouvertement qu'il ne fallait plus ſouffrir déſormais aucun miniſtre chrétien à Conſtantinople; que tous ces ambaſſadeurs ordinaires n'étaient que

des eſpions honorables, qui corrompaient ou qui trahiſſaient les viſirs, et donnaient depuis trop long-temps le mouvement aux intrigues du ſérail; que les Francs établis à Péra, et dans les Echelles du Levant, ſont des marchands qui n'ont beſoin que d'un conſul et non d'un ambaſſadeur. Le grand-viſir, qui devait ſon établiſſement et ſa vie même au favori, et qui de plus le craignait, ſe conformait à ſes intentions d'autant plus aiſément qu'il s'était vendu aux Moſcovites, et qu'il eſpérait ſe venger du roi de Suède qui avait voulu le perdre. Le muphti, créature d'*Ali Coumourgi*, était auſſi l'eſclave de ſes volontés: il avait conſeillé la guerre contre le czar, quand le favori la voulait; et il la trouva injuſte dès que ce jeune homme eut changé d'avis; ainſi à peine l'armée fut aſſemblée qu'on écouta des propoſitions d'accommodement. Le vice-chancelier *Schaffirof*, et le jeune *Sheremetoff*, plénipotentiaires et otages du czar à la Porte, promirent, après bien des négociations, que le czar retirerait ſes troupes de la Pologne. Le grand-viſir, qui ſavait bien que le czar n'exécuterait pas ce traité, ne laiſſa pas de le ſigner; et le ſultan, content d'avoir en apparence impoſé des lois aux Ruſſes, reſta encore à Andrinople. Ainſi on vit en moins de ſix mois la paix jurée avec le czar, enſuite la guerre déclarée, et la paix renouvelée encore.

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on ferait partir le roi de Suède. Le ſultan ne voulait point commettre ſon honneur et celui de l'empire ottoman, en expoſant le roi à être pris ſur la route par ſes ennemis. Il fut ſtipulé qu'il partirait, mais que les ambaſſadeurs de Pologne et de Moſcovie

répondraient de la fureté de fa perfonne ; ces ambaffadeurs jurèrent au nom de leurs maîtres que ni le czar, ni le roi *Augufte*, ne troubleraient fon paffage ; et que *Charles* de fon côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan, ayant ainfi réglé la deftinée de *Charles*, *Ifmaël*, férafquier de Bender, fe tranfporta à Varnitza, où le roi était campé, et vint lui rendre compte des réfolutions de la Porte, en lui infinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer et qu'il fallait partir.

Charles ne répondit autre chofe, finon que le grand-feigneur lui avait promis une armée et non une efcorte, et que des rois devaient tenir leur parole.

Cependant le général *Flemming*, miniftre et favori du roi *Augufte*, entretenait une correfpondance fecrète avec le kan de Tartarie et le féraſquier de Bender. *La Mare*, gentilhomme français, colonel au fervice de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Drefde, et tous ces voyages étaient fufpects.

Précifément dans ce temps, le roi de Suède fit arrêter, fur les frontières de la Valachie, un courrier que *Flemming* envoyait au prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées : on les déchiffra : on y vit une intelligence marquée entre les Tartares et la cour de Drefde ; mais elles étaient conçues en termes fi ambigus et fi généraux, qu'il était difficile de démêler fi le but du roi *Augufte* était feulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, ou s'il voulait que le kan livrât *Charles* à fes Saxons en le reconduifant en Pologne.

Il femblait difficile d'imaginer qu'un prince auffi généreux qu'*Augufte* voulût, en faififfant la perfonne

du roi de Suède, hafarder la vie de fes ambaffadeurs, et de trois cents gentilshommes polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la fureté de *Charles*.

Mais d'un autre côté, on favait que *Flemming* miniftre abfolu d'*Augufte*, était très-délié et peu fcrupuleux. Les outrages faits au roi électeur par le roi de Suède femblaient rendre toute vengeance excufable ; et on pouvait penfer que fi la cour de Drefde achetait *Charles* du kan des Tartares, elle pourrait acheter aifément de la cour ottomane la liberté des otages polonais.

Ces raifons furent agitées entre le roi, *Mullern* fon chancelier privé, et *Grothufen* fon favori. Ils lurent et relurent les lettres ; et la malheureufe fituation où ils étaient les rendant plus foupçonneux, ils fe déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus trifte.

Quelques jours après, le roi fut confirmé dans fes foupçons par le départ précipité d'un comte *Sapieha* réfugié auprès de lui, qui le quitta brufquement pour aller en Pologne fe jeter entre les bras d'*Augufte*. Dans toute autre occafion *Sapieha* ne lui aurait paru qu'un mécontent ; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les inftances réitérées qu'on lui fit alors de partir changèrent fes foupçons en certitude. L'opiniâtreté de fon caractère fe joignant à toutes ces vraifemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir et le livrer à fes ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait fe tromper dans l'idée qu'il avait que

le roi *Auguste* avait marchandé sa personne avec les Tartares ; mais il se trompait encore davantage en comptant sur le secours de la cour ottomane. Quoi qu'il en soit, il résolut de gagner du temps.

Il dit au bacha de Bender qu'il ne pouvait partir sans avoir auparavant de quoi payer ses dettes ; car quoiqu'on lui eût rendu depuis long - temps son thaïm, ses libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter. Le bacha lui demanda ce qu'il voulait ; le roi répondit au hasard, *mille bourses*, qui font quinze cents mille francs de notre argent en monnaie forte. Le bacha en écrivit à la Porte : le sultan, au lieu de mille bourses qu'on lui demandait, en accorda douze cents, et écrivit au bacha la lettre suivante.

LETTRE *du grand-seigneur au bacha de Bender.*

,, LE but de cette lettre impériale est pour vous ,, faire savoir que sur votre recommandation et ,, représentation, et sur celle du très-noble *Delvet* ,, *Gherai* han à notre sublime Porte, notre impériale ,, magnificence a accordé mille bourses au roi de ,, Suède, qui seront envoyées à Bender sous la ,, conduite et la charge du très-illustre *Mehemet Bacha*, ,, ci-devant *Chiaoux Pachi*, pour rester sous votre ,, garde jusqu'au temps du départ du roi de Suède, ,, dont DIEU dirige les pas ; et lui être données ,, alors avec deux cents bourses de plus, comme ,, un surcroit de notre libéralité impériale qui ,, excède sa demande.

,, Quant à la route de Pologne qu'il est résolu de ,, prendre, vous aurez soin, vous et le han, qui devez ,, l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes et si sages que pendant tout le passage, les ,, troupes qui sont sous votre commandement, et les ,, gens du roi de Suède, ne causent aucun dommage ,, et ne fassent aucune action qui puisse être réputée ,, contraire à la paix qui subsiste encore entre notre ,, sublime Porte et le royaume et la république de ,, Pologne ; en sorte que le roi passe comme ami ,, sous notre protection.

,, Ce que fesant, comme vous lui recommanderez bien expressément de faire, il recevra tous ,, les honneurs et les égards dûs à sa majesté de la ,, part des Polonais, ce dont nous ont fait assurer ,, les ambassadeurs du roi *Auguste* et de la république, ,, en s'offrant même à cette condition, aussi-bien ,, que quelques autres nobles polonais, si nous le ,, requérons, pour otages et sureté de son passage.

,, Lorsque le temps dont vous serez convenu ,, avec le très-noble *Delvet Gherai* pour la marche ,, sera venu, vous vous mettrez à la tête de vos ,, braves soldats, entre lesquels seront les Tartares, ,, ayant à leur tête le han, et vous conduirez le roi ,, de Suède avec ses gens.

,, Qu'ainsi il plaise au seul DIEU tout - puissant ,, de diriger vos pas et les leurs ; le bacha d'Aulos ,, restera à Bender pour le garder en votre absence, ,, avec un corps de spahis et un autre de janissaires ; ,, et en suivant nos ordres et nos intentions impériales en tous ces points et articles, vous vous ,, rendrez digne de la continuation de notre faveur

„ impériale, auſſi-bien que des louanges et des récom-
„ penſes dues à tous ceux qui les obſervent.

„ Fait à notre réſidence impériale de Conſtan-
„ tinople, le 2 de la lune de cheval 1214 de
„ l'hégire. „

Pendant qu'on attendait cette réponſe du grand-ſeigneur, le roi écrivit à la Porte pour ſe plaindre de la trahiſon dont il ſoupçonnait le kan des Tartares; mais les paſſages étaient bien gardés: de plus le miniſtère lui était contraire; les lettres ne parvinrent point au ſultan; le viſir empêcha même M. *Deſaleurs* de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce miniſtre, qui agiſſait pour le roi de Suède, ne voulût déranger le deſſein qu'on avait de le faire partir.

Charles, indigné de ſe voir en quelque ſorte chaſſé des terres du grand-ſeigneur, ſe détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer ſur la mer Noire, pour ſe rendre à Marſeille par la Méditerranée; mais il aima mieux ne demander rien et attendre les événemens.

Quand les douze cents bourſes furent arrivées, ſon tréſorier *Grothuſen*, qui avait appris la langue turque dans ce long ſéjour, alla voir le bacha ſans interprète, dans le deſſein de tirer de lui les douze cents bourſes, et de former enſuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toujours ſur cette fauſſe ſuppoſition, que le parti ſuédois armerait enfin l'empire ottoman contre le czar.

Grothuſen dit au bacha que le roi ne pouvait avoir ſes équipages prêts ſans argent; „ Mais, dit le bacha,
„ c'eſt nous qui ferons tous les frais de votre départ;
„ votre maître n'a rien à dépenſer tant qu'il ſera
„ ſous la protection du mien. „

Grothuſen répliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages turcs et ceux des Francs qu'il fallait avoir recours aux artiſans ſuédois et polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'aſſura que ſon maître était diſpoſé à partir, et que cet argent faciliterait et avancerait ſon départ. Le bacha trop confiant donna les douze cents bourſes; il vint quelques jours après demander au roi d'une manière très-reſpectueuſe les ordres pour le départ.

Sa ſurpriſe fut extrême quand le roi lui dit qu'il n'était pas prêt à partir, et qu'il lui fallait encore mille bourſes. Le bacha, confondu à cette réponſe, fut quelque temps ſans pouvoir parler. Il ſe retira vers une fenêtre, où on le vit verſer quelques larmes. Enſuite s'adreſſant au roi: „ Il m'en coûtera la tête,
„ dit-il, pour avoir obligé ta majeſté; j'ai donné les
„ douze cents bourſes malgré l'ordre exprès de mon
„ ſouverain. „ Ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein de triſteſſe.

Le roi l'arrêta, et lui dit qu'il l'excuſerait auprès du ſultan. „ Ah! repartit le turc en s'en allant,
„ mon maître ne ſait point excuſer les fautes; il ne
„ ſait que les punir. „

Iſmaël bacha alla apprendre cette nouvelle au kan des Tartares, lequel ayant reçu le même ordre que le bacha, de ne point ſouffrir que les douze cents

bourfes fuffent données avant le départ du roi, et ayant confenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait auffi-bien que le bacha l'indignation du grand-feigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour fe juftifier ; ils proteftèrent qu'ils n'avaient donné les douze cents bourfes que fur les promeffes pofitives d'un miniftre du roi de partir fans délai, et ils fupplièrent fa hauteffe que le refus du roi ne fût point attribué à leur défobéiffance.

Charles perfiftant toujours dans l'idée que le kan et le bacha voulaient le livrer à fes ennemis, ordonna à M. *Funk*, alors fon envoyé auprès du grand-feigneur, de porter contre eux fes plaintes, et de demander encore mille bourfes. Son extrême générofité, et le peu de cas qu'il fefait de l'argent, l'empêchaient de fentir qu'il y avait de l'aviliffement dans cette propofition. Il ne la fefait que pour s'attirer un refus, et pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir : mais c'était être réduit à d'étranges extrémités que d'avoir befoin de pareils artifices. *Savari* fon interprète, homme adroit et entreprenant, porte fa lettre à Andrinople, malgré la févérité avec laquelle le grand-vifir fefait garder les paffages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereufe. Pour toute réponfe, on le fit mettre en prifon. Le fultan indigné fit affembler un divan extraordinaire et y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut fon difcours felon la traduction qu'on en fit alors.

,, Je n'ai prefque connu le roi de Suède que par ,, la défaite de Pultava et par la prière qu'il m'a

,, faite de lui accorder un afile dans mon empire : ,, je n'ai, je crois, nul befoin de lui, et n'ai fujet ,, ni de l'aimer ni de le craindre ; cependant, fans ,, confulter d'autres motifs que l'hofpitalité d'un ,, mufulman, et ma générofité qui répand la rofée ,, de fes faveurs fur les grands comme fur les petits, ,, fur les étrangers comme fur mes fujets, je l'ai ,, reçu et fecouru de tout, lui, fes miniftres, fes ,, officiers, fes foldats, et n'ai ceffé pendant trois ,, ans et demi de l'accabler de préfens.

,, Je lui ai accordé une efcorte confidérable pour ,, le conduire dans fes Etats. Il a demandé mille ,, bourfes pour payer quelques frais, quoique je ,, les faffe tous : au lieu de mille, j'en ai accordé ,, douze cents ; après les avoir tirées de la main ,, du férafquier de Bender, il en demande encore ,, mille autres, et ne veut point partir, fous pré- ,, texte que l'efcorte eft trop petite, au lieu qu'elle ,, n'eft que trop grande pour paffer par un pays ,, ami.

,, Je demande donc fi c'eft violer les lois de ,, l'hofpitalité que de renvoyer ce prince, et fi les ,, puiffances étrangères doivent m'accufer de vio- ,, lence et d'injuftice, en cas qu'on foit réduit à le ,, faire partir par force. ,, Tout le divan répondit que le grand-feigneur agiffait avec juftice.

Le muphti déclara que l'hofpitalité n'eft point de commande aux mufulmans envers les infidèles, encore moins envers les ingrats ; et il donna fon fetfa, efpèce de mandement qui accompagne prefque toujours les ordres importans du grand-feigneur ; ces fetfa font révérés comme des oracles, quoique

ceux dont ils émanent ſoient des eſclaves du ſultan comme les autres.

L'ordre et le fetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, grand-maître des écuries et un chiaou bacha premier huiſſier. Le bacha de Bender reçut l'ordre chez le kan des Tartares; auſſitôt il alla à Varnitza demander ſi le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du ſultan.

Charles XII menacé n'était pas maître de ſa colère: „ Obéis à ton maître, ſi tu l'oſes, lui dit-il, et ſors „ de ma préſence. „ Le bacha indigné s'en retourna au grand galop contre l'uſage ordinaire des Turcs: en s'en retournant, il rencontra *Fabrice*, et lui cria toujours en courant: „ Le roi ne veut point écouter „ la raiſon; tu vas voir des choſes bien étranges. „ Le jour même il retrancha les vivres au roi, et lui ôta ſa garde de janiſſaires. Il fit dire aux polonais et aux coſaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suède, et venir ſe mettre dans la ville de Bender ſous la protection de la Porte. Tous obéirent et laiſſèrent le roi réduit aux officiers de ſa maiſon et à trois cents ſoldats ſuédois contre vingt mille tartares et ſix mille turcs.

Il n'y avait plus de proviſions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coup de fuſil vingt de ces beaux chevaux arabes que le grand-ſeigneur lui avait envoyés, en diſant: „ Je ne veux ni de leurs „ proviſions ni de leurs chevaux. „ Ce fut un régal pour les troupes tartares qui, comme on ſait, trouvent la chair de cheval délicieuſe. Cependant les Turcs et les Tartares inveſtirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince ſans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par ſes trois cents ſuédois: il y travailla lui-même; ſon chancelier, ſon tréſorier, ſes ſecrétaires, les valets de chambre, tous ſes domeſtiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des ſolives derrière les portes en forme d'arc-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maiſon, et que le roi eut fait le tour de ſes prétendus retranchemens, il ſe mit à jouer aux échecs tranquillement avec ſon favori *Grothuſen*, comme ſi tout eût été dans une ſécurité profonde. Heureuſement *Fabrice*, l'envoyé de Holſtein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza et Bender, où demeurait auſſi M. *Jeffreys* envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux miniſtres voyant l'orage prêt à éclater, prirent ſur eux de ſe rendre médiateurs entre les Turcs et le roi. Le kan, et ſur-tout le bacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empreſſement les offres de ces deux miniſtres: ils eurent enſemble à Bender deux conférences, où aſſiſtèrent cet huiſſier du ſérail et le grand-maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du ſultan et le fetfa du muphti.

M. *Fabrice* (*t*) leur avoua que ſa majeſté ſuédoiſe avait de juſtes raiſons de croire qu'on voulait le

(*t*) Tout ce récit eſt rapporté par M. *Fabrice* dans ſes lettres.

livrer à ſes ennemis en Pologne. Le kan, le bacha et les autres jurèrent ſur leurs têtes, prirent DIEU à témoin qu'ils déteſtaient une ſi horrible perfidie, qu'ils verſeraient tout leur ſang plutôt que de ſouffrir qu'on manquât ſeulement de reſpect au roi en Pologne; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambaſſadeurs ruſſes et polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oſerait faire au roi de Suède. Enfin ils ſe plaignirent amèrement des ſoupçons outrageans que le roi concevait ſur des perſonnes qui l'avaient ſi bien reçu et ſi bien traité. Quoique les ſermens ne ſoient ſouvent que le langage de la perfidie, *Fabrice* ſe laiſſa perſuader: il crut voir dans leurs proteſtations cet air de vérité que le menſonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il ſavait bien qu'il y avait eu une ſecrète correſpondance entre le kan tartare et le roi *Auguſte*; mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation que de faire ſortir *Charles XII* des terres du grand-ſeigneur. Soit que *Fabrice* ſe trompât ou non, il les aſſura qu'il repréſenterait au roi l'injuſtice de ſes défiances. „ Mais prétendez-vous le forcer à „ partir? ajouta-t-il. Oui, dit le bacha; tel eſt l'ordre „ de notre maître. „ Alors il les pria encore une fois de bien conſidérer ſi cet ordre était de verſer le ſang d'une tête couronnée? „ Oui, repliqua le kan en „ colère, ſi cette tête couronnée déſobéit au grand- „ ſeigneur dans ſon empire. „

Cependant tout étant prêt pour l'aſſaut, la mort de *Charles XII* paraiſſait inévitable, et l'ordre du ſultan n'étant pas poſitivement de le tuer en cas de réſiſtance, le bacha engagea le kan à ſouffrir qu'on envoyât

envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le grand-ſeigneur, pour avoir les derniers ordres de ſa hauteſſe.

M. *Jeffreys* et M. *Fabrice*, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi; ils arrivent avec l'empreſſement de gens qui apportaient une nouvelle heureuſe; mais ils furent très-froidement reçus: il les appela médiateurs volontaires, perſiſta à ſoutenir que l'ordre du ſultan et le fetſa du muphti étaient forgés, puiſqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le miniſtre anglais ſe retira, bien réſolu de ne ſe plus mêler des affaires d'un prince ſi inflexible. M. *Fabrice* aimé du roi, et plus accoutumé à ſon humeur que le miniſtre anglais, reſta avec lui pour le conjurer de ne pas haſarder une vie ſi précieuſe dans une occaſion ſi inutile.

Le roi, pour toute réponſe, lui fit voir ſes retranchemens, et le pria d'employer ſa médiation ſeulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aiſément des Turcs de laiſſer paſſer des proviſions dans le camp du roi, en attendant que le courrier fût revenu d'Andrinople. Le kan même avait défendu à ſes tartares, impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois juſqu'à nouvel ordre; de ſorte que *Charles XII* ſortait quelquefois de ſon camp avec quarante chevaux, et courait au milieu des troupes tartares, qui lui laiſſaient reſpectueuſement le paſſage libre: il marchait même droit à leurs rangs, et ils s'ouvraient plutôt que de réſiſter.

Enfin l'ordre du grand-ſeigneur étant venu, de paſſer au fil de l'épée tous les ſuédois qui feraient

la moindre réſiſtance, et de ne pas épargner la vie du roi, le bacha eut la complaiſance de montrer cet ordre à M. *Fabrice* afin qu'il fit un dernier effort ſur l'eſprit de *Charles*. *Fabrice* vint faire auſſitôt ce triſte rapport. „ Avez-vous vu l'ordre dont vous „ parlez? dit le roi. Oui, répondit *Fabrice*. Hé bien „ dites-leur de ma part que c'eſt un ſecond ordre „ qu'ils ont ſuppoſé, et que je ne veux point „ partir. „ *Fabrice* ſe jeta à ſes pieds, ſe mit en colère, lui reprocha ſon opiniâtreté: tout fut inutile. „ Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en ſouriant; „ s'ils m'attaquent, je ſaurai bien me défendre. „

Les chapelains du roi ſe mirent auſſi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas expoſer à un maſſacre certain les malheureux reſtes de Pultava, et ſur-tout ſa perſonne ſacrée; l'aſſurant de plus que cette réſiſtance était injuſte, qu'il violait les droits de l'hoſpitalité, en s'opiniâtrant à reſter par force chez des étrangers qui l'avaient ſi long-temps et ſi généreuſement ſecouru. Le roi, qui ne s'était point fâché contre *Fabrice*, ſe mit en colère contre ſes prêtres, et leur dit qu'il les avait pris pour faire les prières, et non pour lui dire leurs avis.

Le général *Haord* et le général *Daldorff*, dont le ſentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la ſuite ne pouvait être que funeſte, montrèrent au roi leurs eſtomacs couverts de bleſſures reçues à ſon ſervice; et l'aſſurant qu'ils étaient prêts de mourir pour lui, ils le ſupplièrent que ce fût au moins dans une occaſion plus néceſſaire. „ Je ſais par vos bleſſures et par les miennes, leur „ dit *Charles XII*, que nous avons vaillamment „ combattu enſemble; vous avez fait votre devoir

„ juſqu'à préſent, faites-le encore aujourd'hui. „ Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince préparé à l'aſſaut ſe flattait en ſecret du plaiſir et de l'honneur de ſoutenir, avec trois cents ſuédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à ſon poſte: ſon chancelier *Mullern*, le ſecrétaire *Ehrenpreus* et les clercs devaient défendre la maiſon de la chancellerie; le baron *Feif*, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poſte: les palefreniers, les cuiſiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était ſoldat; il courait à cheval de ſes retranchemens à ſa maiſon, promettant des récompenſes à tout le monde, créant des officiers, et aſſurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas long-temps ſans voir l'armée des Turcs et des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons ſonnaient, les cris de *alla*, *alla*, ſe feſaient entendre de tous côtés. Le baron de *Grothuſen* remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient ſeulement *Demirbash*, tête de fer. Auſſitôt il prend le parti de ſortir ſeul ſans armes des retranchemens; il s'avança dans les rangs des janiſſaires, qui preſque tous avaient reçu de l'argent de lui. „ Eh quoi! mes amis, leur dit-il en „ propres mots, venez-vous maſſacrer trois cents „ ſuédois ſans défenſe? Vous, braves janiſſaires, „ qui avez pardonné à cent mille ruſſes, quand

,, ils vous ont crié *amman*, (pardon) avez-vous ,, oublié les bienfaits que vous avez reçus de nous? ,, et voulez-vous aſſaſſiner ce grand roi de Suède ,, que vous aimez tant, et qui vous a fait tant de ,, libéralités? Mes amis, il ne demande que trois ,, jours, et les ordres du ſultan ne ſont pas ſi ſévères ,, qu'on vous le fait croire. ,,

Ces paroles firent un effet que *Grothuſen* n'attendait pas lui-même. Les janiſſaires jurèrent ſur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le ſignal de l'aſſaut: les janiſſaires, loin d'obéir, menacèrent de ſe jeter ſur leurs chefs, ſi l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède; ils vinrent en tumulte à la tente du bacha de Bender, criant que les ordres du ſultan étaient ſuppoſés: à cette ſédition inopinée le bacha n'eut à oppoſer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuſe réſolution des janiſſaires, et leur ordonna de ſe retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'aſſaut avec ſes troupes; mais le bacha, qui ne prétendait pas que les Tartares euſſent ſeuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il ſerait puni peut-être de la déſobéiſſance de ſes janiſſaires, perſuada au kan d'attendre juſqu'au lendemain.

Le bacha, de retour à Bender, aſſembla tous les officiers des janiſſaires et les plus vieux ſoldats; il leur lut et leur fit voir l'ordre poſitif du ſultan et le fetfa du muphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille préſens des mains du roi,

propoſèrent d'aller eux-mêmes le ſupplier de ſe remettre entre leurs mains, et de ſouffrir qu'ils lui ſerviſſent de gardes.

Le bacha le permit; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eut pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces ſoixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, ſeules armes des janiſſaires quand ils ne vont point au combat; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens, de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs égliſes.

Ils s'adreſſèrent au baron de *Grothuſen* et au chancelier *Mullern*; ils leur dirent qu'ils venaient dans le deſſein de ſervir de fidèles gardes au roi; et que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople où il pourrait parler lui-même au grand-ſeigneur. Dans le temps qu'ils feſaient cette propoſition, le roi liſait des lettres qui arrivaient de Conſtantinople, et que *Fabrice*, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir ſecrétement par un janiſſaire. Elles étaient du comte *Poniatowski*, qui ne pouvait le ſervir à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Conſtantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiſcrète demande des mille bourſes. Il mandait au roi que les ordres du ſultan, pour ſaiſir ou maſſacrer ſa perſonne royale en cas de réſiſtance, n'étaient que trop réels; qu'à la vérité le ſultan était trompé par ſes miniſtres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi; qu'il fallait céder au temps et plier ſous la néceſſité; qu'il prenait la

liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations ; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de *Poniatowski*, ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs que d'être en quelque sorte leur prisonnier : il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe ; ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : ,, Ah la tête de fer ! ,, puisqu'il veut périr, qu'il périsse. ,, Ils vinrent rendre compte au bacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peu pour le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer. Les janissaires d'un côté, et les tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp ; à peine vingt suédois tirèrent l'épée ; les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval entre sa maison et son camp, avec les généraux *Haord*, *Daldorff* et *Sparre* : voyant

que tous les soldats s'étaient laissés prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers : ,, Allons défendre la maison ; nous combattrons, ,, ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis.* ,,

Aussitôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang-froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée ; ils le suivirent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui fesaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires ; déjà même près de deux cents turcs ou tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes ; il s'était jeté en bas de son cheval le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promesse qu'avait fait le bacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait, et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage : si le bras du turc n'avait fait un mouvement causé par la

foule, qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort : la balle gliſſa ſur ſon nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla caſſer le bras au général *Haord*, dont la deſtinée était d'être toujours bleſſé à côté de ſon maître.

Le roi enfonça ſon épée dans l'eſtomac du janiſſaire; en même temps ſes domeſtiques, qui étaient enfermés dans la grande ſalle, en ouvrent la porte: le roi entre comme un trait ſuivi de ſa petite troupe; on referme la porte dans l'inſtant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà *Charles XII* dans cette ſalle enfermé avec toute ſa ſuite, qui conſiſtait en près de ſoixante hommes, officiers, gardes, ſecrétaires, valets de chambre, domeſtiques de toute eſpèce.

Les janiſſaires et les Tartares pillaient le reſte de la maiſon, et rempliſſaient les appartemens. ,, Allons ,, un peu chaſſer de chez moi ces barbares, dit-il; ,, et ſe mettant à la tête de ſon monde, il ouvrit lui-même la porte de la ſalle, qui donnait dans ſon appartement à coucher; il entre, et fait feu ſur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la ſubite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à reſpecter, jettent leurs armes, ſautent par la fenêtre, ou ſe retirent juſque dans les caves: le roi profitant de leur déſordre, et les ſiens animés par le ſuccès pourſuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou bleſſent ceux qui ne fuient point, et en un quart-d'heure nettoient la maiſon d'ennemis.

Le roi aperçut dans la chaleur du combat deux janiſſaires qui ſe cachaient ſous ſon lit; il en tua un

d'un coup d'épée; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. ,, Je te donne la vie, dit le roi au ,, turc, à condition que tu iras faire au bacha un ,, fidèle récit de ce que tu as vu. ,, Le turc promit aiſément ce qu'on voulut; et on lui permit de ſauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maiſon, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre baſſe pleine de mouſquets et de poudre avait échappé à la recherche tumultueuſe des janiſſaires : on s'en ſervit à propos; les Suédois tiraient à travers les fenêtres preſque à bout portant ſur cette multitude de turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maiſon; mais les pierres étant fort molles, il ne feſait que des trous et ne renverſait rien.

Le kan des Tartares et le bacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde, et d'occuper une armée entière contre ſoixante perſonnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maiſon, pour obliger le roi de ſe rendre. Ils firent lancer ſur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées; la maiſon fut en flammes en un moment. Le toit tout embraſé était prêt à fondre ſur les Suédois. Le roi donna tranquillement ſes ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril pleine de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux ſuédois il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il ſe trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation, inſéparable d'un tel embarras,

empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était consumé ; la grande salle, où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartemens voisins ; la moitié du toit était abymée dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé *Walberg*, osa dans cette extrémité crier qu'il fallait se rendre. „ Voilà un étrange „ homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas „ plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. „ Un autre garde, nommé *Rosen*, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, et était à l'épreuve du feu ; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison et s'y défendre. „ Voilà un vrai suédois, „ s'écria le roi : il embrassa ce garde et le créa colonel sur le champ. „ Allons, mes amis, dit-il, prenez „ avec vous le plus de poudre et de plomb que „ vous pourrez, et gagnons la chancellerie l'épée „ à la main. „

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. *Charles* et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets : chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit ; et dans le même clin d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de

cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons et tomba : vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui ; il jette en l'air son épée pour s'épargner la douleur de la rendre ; les Turcs l'emmènent au quartier du bacha ; les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament, et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant, *alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières. (*u*)

(*u*) M. *Nordberg*, qui n'était pas présent à cet événement, n'a fait que suivre ici dans son histoire celle de M. de *Voltaire* ; mais il l'a tronquée, il en a supprimé les circonstances intéressantes, et n'a pu justifier la témérité de *Charles XII*. Tout ce qu'il a pu dire contre M. de *Voltaire* au sujet de cette affaire de Bender, se réduit à l'aventure du sieur *Fréderic*, valet de chambre du roi de Suède, que quelques-uns prétendaient avoir été brûlé dans la maison du roi, et que d'autres disaient avoir été coupé en deux par les Tartares. *La Mottraye* prétend aussi que le roi de Suède ne dit point ces paroles : nous combattrons *pro aris et focis* ; mais M. *Fabrice* qui était présent assure que le roi prononça ces mots, que *la Mottraye* n'était pas plus à portée d'écouter qu'il n'était capable de les comprendre, ne sachant pas un mot latin.

Fin du sixième Livre.

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Les Turcs transfèrent Charles à Démirtash. Le roi Stanislas est pris dans le même temps. Action hardie de M. de Villelongue. Révolution dans le sérail. Bataille donnée en Poméranie. Altona brûlé par les Suédois. Charles part enfin pour retourner dans ses Etats. Sa manière étrange de voyager. Son arrivée à Stralsund. Disgraces de Charles. Succès de Pierre le grand. Son triomphe dans Pétersbourg.

Le bacha de Bender attendait *Charles* gravement dans sa tente, ayant près de lui *Marco* pour interprète. Il reçut ce prince avec un profond respect, et le supplia de se reposer sur un sopha; mais le roi, ne prenant pas seulement garde aux civilités du turc, se tint debout dans la tente.

„ Le tout-puissant soit béni, dit le bacha, de ce „ que ta majesté est en vie; mon désespoir est amer „ d'avoir été réduit par ta majesté à exécuter les „ ordres de sa hautesse. „ Le roi, fâché seulement de ce que ses trois cents soldats s'étaient laissés prendre dans leurs retranchemens, dit au bacha: „ Ah! s'ils s'étaient défendus comme ils devaient, „ on ne nous aurait pas forcés en dix jours. Hélas! „ dit le turc, voilà du courage bien mal employé. „

Il fit reconduire le roi à Bender, sur un cheval richement caparaçonné. Ses suédois étaient ou tués ou pris; tout son équipage, ses meubles, ses papiers, ses hardes les plus nécessaires pillées ou brûlées; on voyait sur les chemins les officiers suédois presque nus, enchaînés deux à deux, et suivant à pied des tartares ou des janissaires. Le chancelier, les généraux n'avaient point un autre sort; ils étaient esclaves des soldats à qui ils étaient échus en partage.

Ismaël bacha ayant conduit *Charles XII* dans son sérail de Bender, lui céda son appartement et le fit servir en roi, non sans prendre la précaution de mettre des janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit; mais il se jeta tout botté sur un sopha et dormit profondément. Un officier, qui se tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le roi jeta en se réveillant de son premier sommeil; et le turc voyait avec étonnement un souverain qui couchait en bottes et nue tête. Le lendemain matin *Ismaël* introduisit *Fabrice* dans la chambre du roi. *Fabrice* trouva ce prince avec ses habits déchirés, ses bottes, ses mains et toute sa personne couvertes de sang et de poudre, les sourcils brûlés; mais l'air serein dans cet état affreux. Il se jeta à genoux devant lui, sans pouvoir proférer une parole: rassuré bientôt par la manière libre et douce dont le roi lui parlait, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, et tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. „ On prétend, dit „ *Fabrice*, que votre majesté a tué vingt janissaires „ de sa main. Bon, bon, dit le roi, on augmente

„ toujours les choses de la moitié. „ Au milieu de cette conversation, le bacha présenta au roi son favori *Grothusen* et le colonel *Ribbing*, qu'il avait eu la générosité de racheter à ses dépens. *Fabrice* se chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreys, l'envoyé d'Angleterre, se joignit à lui pour fournir à cette dépense. Un français que la curiosité avait amené à Bender, et qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte, donna aussi ce qu'il avait. Ces étrangers assistés des soins, et même de l'argent du bacha, rachetèrent non-seulement les officiers, mais encore leurs habits, des mains des Turcs et des Tartares.

Dès le lendemain on conduisit le roi prisonnier dans un chariot couvert d'écarlate sur le chemin d'Andrinople : son trésorier *Grothusen* était avec lui : le chancelier *Mullern* et quelques officiers suivaient dans un autre char : plusieurs étaient à cheval ; et lorsqu'ils jetaient les yeux sur le chariot où était le roi, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le bacha était à la tête de l'escorte. *Fabrice* lui représenta qu'il était honteux de laisser le roi sans épée, et le pria de lui en donner une. „ DIEU m'en préserve, „ dit le bacha, il voudrait nous en couper la „ barbe ; „ cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduisait ainsi prisonnier et désarmé ce roi, qui peu d'années auparavant avait donné la loi à tant d'Etats, et qui s'était vu l'arbitre du Nord et la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le roi *Stanislas* avait été arrêté sur les terres des Turcs, et on l'amenait prisonnier à Bender, dans le temps même qu'on transférait *Charles XII.*

Stanislas n'étant plus soutenu par la main qui l'avait fait roi, se trouvant sans argent, et par conséquent sans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie ; et ne pouvant plus se conserver son royaume, il avait défendu, autant qu'il l'avait pu, les Etats de son bienfaiteur. Il avait même passé en Suède, pour précipiter les secours dont on avait besoin dans la Poméranie et dans la Livonie; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de *Charles XII.* En ce temps, le premier roi de Prusse, prince très-sage, s'inquiétant avec raison du voisinage des Moscovites, imagina de se liguer avec *Auguste* et la république de Pologne, pour renvoyer les Russes dans leur pays, et de faire entrer *Charles XII* lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devaient en être le fruit, la paix du Nord, le retour de *Charles* dans ses Etats et une barrière opposée aux Russes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de *Stanislas.* Non-seulement *Stanislas* l'accepta, mais il se chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la couronne; la nécessité, le bien public, la gloire du sacrifice et l'intérêt de *Charles* à qui il devait tout et qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à Bender : il exposa au roi de Suède l'état des affaires, les malheurs et le remède : il le conjura de ne point s'opposer à une abdication devenue nécessaire par les conjonctures, et honorable par

les motifs : il le pressa de ne point immoler les intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheureux qui s'immolait au bien public sans répugnance. *Charles XII* reçut ces lettres à Varnitza : il dit en colère au courrier en présence de plusieurs témoins : ,, Si mon ,, ami ne veut pas être roi, je saurai bien en faire ,, un autre. ,,

Stanislas s'obstina au sacrifice que *Charles* refusait. Ces temps étaient destinés à des sentimens et à des actions extraordinaires. *Stanislas* voulut aller lui-même fléchir *Charles*; et il hasarda, pour abdiquer un trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il se déroba un jour à dix heures du soir de l'armée suédoise qu'il commandait en Poméranie, et partit avec le baron *Sparre*, qui a été depuis ambassadeur en Angleterre et en France, et avec un autre colonel. Il prend le nom d'un français nommé *Harang*, alors major au service de Suède, et qui est mort depuis commandant de Dantzick. Il côtoie toute l'armée des ennemis, arrêté plusieurs fois et relâché sur un passe-port obtenu au nom de *Harang*; il arrive enfin après bien des périls aux frontières de Turquie.

Quand il est arrivé en Moldavie, il renvoie à son armée le baron *Sparre*, entre dans Yassi capitale de la Moldavie ; se croyant en sureté dans un pays où le roi de Suède avait été si respecté, il était bien loin de soupçonner ce qui se passait alors.

On lui demande qui il est : il se dit major d'un régiment au service de *Charles XII*. On l'arrête à ce seul nom ; il est mené devant le hospodar de Moldavie, qui, sachant déjà par les gazettes que *Stanislas* s'était éclipsé de son armée, concevait quelques soupçons

soupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du roi, très-aisé à reconnaître à un visage plein et aimable et à un air de douceur assez rare.

Le hospodar l'interrogea, lui fit beaucoup de questions captieuses, et enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée suédoise. *Stanislas* et le hospodar parlaient latin. *Major sum*, lui dit *Stanislas*. *Imo maximus es*, lui répondit le moldave : et aussitôt lui présentant un fauteuil, il le traita en roi ; mais aussi il le traita en roi prisonnier, et on fit une garde exacte autour d'un couvent grec, dans lequel il fut obligé de rester jusqu'à ce qu'on eût des ordres du sultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on fesait partir *Charles*.

La nouvelle en vint au bacha, dans le temps qu'il accompagnait le chariot du roi de Suède. Le bacha le dit à *Fabrice* : celui-ci, s'approchant du chariot de *Charles XII*, lui apprit qu'il n'était pas le seul roi prisonnier entre les mains des Turcs, et que *Stanislas* était à quelques milles de lui, conduit par des soldats. ,,Courez à lui, mon cher *Fabrice*, lui dit *Charles*, ,, sans se déconcerter d'un tel accident : dites-lui ,, bien qu'il ne fasse jamais de paix avec le roi *Auguste*; ,, assurez-le que dans peu nos affaires changeront. ,, Telle était l'inflexibilité de *Charles* dans ses opinions, que tout abandonné qu'il était en Pologne, tout poursuivi dans ses propres Etats, tout captif dans une litière turque, conduit prisonnier, sans savoir où on le menait, il comptait encore sur sa fortune, et espérait toujours un secours de cent mille hommes de la Porte ottomane. *Fabrice* courut s'acquitter de sa commission, accompagné d'un janissaire, avec la

permiſſion du bacha. Il trouva à quelques milles le gros de ſoldats qui conduiſait *Stanislas :* il s'adreſſa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la françaiſe et aſſez mal monté, et lui demanda en allemand où était le roi de Pologne? Celui à qui il parla était *Stanislas* lui-même qu'il n'avait pas reconnu ſous ce déguiſement. „ Hé quoi! dit le roi, ne vous ſou- „ venez-vous donc plus de moi? „ Alors *Fabrice* lui apprit le triſte état où était le roi de Suède et la fermeté inébranlable, mais inutile, de ſes deſſeins.

Quand *Stanislas* fut près de Bender, le bacha qui revenait, après avoir accompagné *Charles XII* quelques milles, envoya au roi polonais un cheval arabe avec un harnais magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, et à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à ſe plaindre du traitement qu'on lui fit. (*x*) Cependant on conduiſait *Charles* ſur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déjà remplie du bruit de ſon combat. Les Turcs le condamnaient et l'admiraient; mais le divan irrité menaçait déjà de le reléguer dans une île de l'Archipel.

Le roi de Pologne *Stanislas*, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plupart de ces particularités, m'a confirmé auſſi qu'il fut propoſé dans le divan de le confiner lui-même dans une île de la Grèce; mais quelques mois après, le grand-ſeigneur adouci le laiſſa partir.

(*x*) Le bon chapelain *Nordberg* prétend qu'on ſe contredit ici, en diſant que le roi *Stanislas* fut retenu en priſonnier et ſervi en roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyait-il pas qu'on peut être à la fois honoré et priſonnier?

M. *Deſaleurs*, qui aurait pu prendre ſon parti, et empêcher qu'on ne fit cet affront aux rois chrétiens, était à Conſtantinople, auſſi-bien que M. *Poniatowski*, dont on craignait toujours le génie fécond en reſſources. La plupart des ſuédois reſtés dans Andrinople étaient en priſon; le trône du ſultan paraiſſait inacceſſible de tous côtés aux plaintes du roi de Suède.

Le marquis de *Fierville*, envoyé ſecrétement de la part de la France auprès de *Charles* à Bender, était pour lors à Andrinople. Il oſa imaginer de rendre ſervice à un prince dans le temps que tout l'abandonnait ou l'opprimait. Il fut heureuſement ſecondé dans ce deſſein par un gentilhomme français, d'une ancienne maiſon de Champagne, nommé de *Villelongue*, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune ſelon ſon courage, et charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suède, était venu chez les Turcs dans le deſſein de ſe mettre au ſervice de ce prince.

M. de *Fierville*, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du roi de Suède, dans lequel ce monarque demandait vengeance au ſultan de l'inſulte faite en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées, et de la trahiſon vraie ou fauſſe du kan et du bacha de Bender.

On y accuſait le viſir et les autres miniſtres d'avoir été corrompus par les Moſcovites, d'avoir trompé le grand-ſeigneur, d'avoir empêché les lettres du roi de parvenir juſqu'à ſa hauteſſe, et d'avoir, par ſes artifices, arraché du ſultan cet ordre ſi contraire à l'hoſpitalité muſulmane, par lequel on avait violé

le droit des nations d'une manière si indigne d'un grand empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un roi qui n'avait pour se défendre que ses domestiques, et qui comptait sur la parole sacrée du sultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en turc, et l'écrire d'une écriture particulière sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on présente au sultan.

On s'adressa à quelques interprètes français qui étaient dans la ville; mais les affaires du roi de Suède étaient si désespérées, et le visir déclaré si ouvertement contre lui qu'aucun interprète n'osa seulement traduire l'écrit de M. de *Fierville*. On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'était point connue à la Porte, qui, moyennant quelque récompense et l'assurance d'un secret profond, traduisit le mémoire en turc, et l'écrivit sur le papier convenable: le baron d'*Arvidson*, officier des troupes de Suède, contrefit la signature du roi. *Fierville*, qui avait le sceau royal, l'apposa à l'écrit, et on cacheta le tout avec les armes de Suède. *Villelongue* se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du grand-seigneur, lorsqu'il irait à la mosquée selon la coutume. On s'était déjà servi d'une pareille voie pour présenter au sultan des mémoires contre ses ministres; mais cela même rendait le succès de cette entreprise plus difficile, et le danger beaucoup plus grand.

Le visir qui prévoyait que les Suédois demanderaient justice à son maître, et qui n'était que trop instruit par le malheur de ses prédécesseurs, avait

expressément défendu qu'on laissât approcher personne du grand-seigneur, et avait ordonné sur-tout qu'on arrêtât tous ceux qui se présenteraient auprès de la mosquée avec des placets.

Villelongue savait cet ordre, et n'ignorait pas qu'il y allait de sa tête. Il quitta son habit franc, prit un vêtement à la grecque; et ayant caché dans son sein la lettre qu'il voulait présenter, il se promena de bonne heure près de la mosquée où le grand-seigneur devait aller. Il contrefit l'insensé, s'avança en dansant au milieu de deux haies de janissaires, entre lesquelles le grand-seigneur allait passer; il laissait tomber exprès quelques pièces d'argent de ses poches pour amuser les gardes.

Dès que le sultan approcha, on voulut faire retirer *Villelongue*, il se jeta à genoux, et se débattit entre les mains des janissaires: son bonnet tomba; de grands cheveux qu'il portait le firent reconnaître pour un franc: il reçut plusieurs coups, et fut très-maltraité. Le grand-seigneur, qui était déjà proche, entendit ce tumulte, et en demanda la cause. *Villelongue* lui cria de toutes ses forces, *amman! amman! miséricorde!* en tirant la lettre de son sein. Le sultan commanda qu'on le laissât approcher. *Villelongue* court à lui dans le moment, embrasse son étrier, et lui présente l'écrit en lui disant: *Sued Crall dan*, c'est le roi de Suède qui te le donne. Le sultan mit la lettre dans son sein, et continua son chemin vers la mosquée. Cependant on s'assure de *Villelongue*, et on le conduit en prison dans les bâtimens extérieurs du sérail.

Le sultan, au sortir de la mosquée, après avoir lu

la lettre, voulut lui-même interroger le prifonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable; mais enfin je n'avance rien que fur la foi des lettres de M. de *Villelongue* lui-même; quand un fi brave officier affure un fait fur fon honneur, il mérite quelque croyance. Il m'a donc affuré que le fultan quitta l'habit impérial, comme auffi le turban particulier qu'il porte, et fe déguifa en officier des janiffaires, ce qui lui arrivait affez fouvent. Il amena avec lui un vieillard de l'île de Malthe, qui lui fervit d'interprète. A la faveur de ce déguifement, *Villelongue* jouit d'un honneur qu'aucun ambaffadeur chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart-d'heure avec l'empereur turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du roi de Suède, d'accufer les miniftres, et de demander vengeance avec d'autant plus de liberté qu'en parlant au fultan même, il était cenfé ne parler qu'à fon égal. Il avait reconnu aifément le grand-feigneur malgré l'obfcurité de la prifon, et il n'en fut que plus hardi dans la converfation. Le prétendu officier des janiffaires dit à *Villelongue* ces propres paroles : ,, Chrétien, ,, affure-toi que le fultan mon maître a l'ame d'un ,, empereur, et que fi ton roi de Suède a raifon, ,, il lui fera juftice. ,, *Villelongue* fut bientôt élargi : on vit quelques femaines après un changement fubit dans le férail, dont les Suédois attribuèrent la caufe à cette unique conférence. Le muphti fut dépofé; le kan des Tartares exilé à Rhodes, le férafquier bacha de Bender relégué dans une île de l'Archipel.

La Porte ottomane eft fi fujette à de pareils orages

qu'il eft bien difficile de décider fi en effet le fultan voulait apaifer le roi de Suède par ces facrifices. La manière dont ce prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empreffât beaucoup à lui plaire.

Le favori *Ali Coumourgi* fut foupçonné d'avoir fait feul tous ces changemens pour fes intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le kan de Tartarie et le férafquier de Bender, fous prétexte qu'ils avaient délivré au roi les douze cents bourfes malgré l'ordre du grand-feigneur. Il mit fur le trône des Tartares le frère du kan dépofé, jeune homme de fon âge, qui aimait peu fon frère, et fur lequel *Ali Coumourgi* comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand-vifir *Juffuf*, il ne fut dépofé que quelques femaines après; et *Soliman* bacha eut le titre de premier vifir.

Je fuis obligé de dire que M. de *Villelongue* et plufieurs fuédois m'ont affuré que la fimple lettre préfentée au fultan au nom du roi, avait caufé tous ces grands changemens à la Porte; mais M. de *Fierville* m'a de fon côté affuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareillescontrarietés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un hiftorien, c'eft de conter ingénument le fait, fans vouloir pénétrer les motifs, et de fe borner à dire précifément ce qu'il fait, au lieu de deviner ce qu'il ne fait pas.

Cependant on avait conduit *Charles XII* dans le petit château de Démirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de turcs était rendue en cet endroit pour voir arriver ce prince : on le tranfporta de fon chariot au château fur un fopha; mais *Charles*,

pour n'être point vu de cette multitude, se mit un carreau sur la tête.

La Porte se fit prier quelques jours de souffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à six lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appelé Merizza. *Coumourgi* dit au grand-visir *Soliman* : ,, Va, fais avertir le roi de Suède ,, qu'il peut rester à Démotica toute sa vie : je te ,, réponds qu'avant un an il demandera à s'en aller ,, de lui-même; mais sur-tout ne lui fais point tenir ,, d'argent. ,,

Ainsi on transféra le roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui assigna un thaïm considérable de provisions pour lui et pour sa suite; on lui accorda seulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon et du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas; mais la bourse de cinq cents écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec sa petite cour, qu'on déposa le grand-visir *Soliman*; sa place fut donnée à *Ibrahim Molla*, fier, brave et grossier à l'excès. Il n'est pas inutile de savoir son histoire, afin que l'on connaisse plus particulièrement tous ces vice-rois de l'empire ottoman, dont la fortune de *Charles* a si long-temps dépendu.

Il avait été simple matelot à l'avénement du sultan *Achmet III*. Cet empereur se déguisait souvent en homme privé, en iman, ou en dervis; il se glissait le soir dans les cafés de Constantinople, et dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on disait de lui, et pour recueillir par lui-même les

sentimens du peuple. Il entendit un jour ce *Molla* qui se plaignait que les vaisseaux turcs ne revenaient jamais avec des prises, et qui jurait que s'il était capitaine de vaisseau, il ne rentrerait jamais dans le port de Constantinople sans ramener avec lui quelque bâtiment des infidèles. Le grand-seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaisseau à commander, et qu'on l'envoyât en course. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque malthoise et une galiote de Gènes. Au bout de deux ans on le fit capitaine général de la mer, et enfin grand-visir. Dès qu'il fut dans ce poste, il crut pouvoir se passer du favori; et pour se rendre nécessaire, il projeta de faire la guerre aux Moscovites; dans cette intention il fit dresser une tente près de l'endroit où demeurait le roi de Suède.

Il invita ce prince à l'y venir trouver, avec le nouveau kan des Tartares et l'ambassadeur de France. Le roi, d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus sensible des affronts qu'un sujet osât l'envoyer chercher : il ordonna à son chancelier *Mullern* d'y aller à sa place; et de peur que les Turcs ne lui manquassent de respect, et ne le forçassent à commettre sa dignité, ce prince, extrême en tout, se mit au lit, et résolut de n'en pas sortir tant qu'il serait à Démotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade : le chancelier *Mullern*, *Grothusen* et le colonel *Düring* étaient les seuls qui mangeassent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs se servent; tout avait été pillé à l'affaire de Bender; de sorte qu'il s'en fallait bien qu'il y eût dans leurs repas de

la pompe et de la délicateſſe. Ils ſe ſervaient eux-mêmes : et ce fut le chancelier *Mullern* qui fit pendant tout ce temps la fonction de cuiſinier.

Tandis que *Charles XII* paſſait ſa vie dans ſon lit, il apprit la déſolation de toutes ſes provinces ſituées hors de la Suède.

Le général *Sténbock*, illuſtre pour avoir chaſſé les Danois de la Scanie, et pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des payſans, ſoutint encore quelque temps la réputation des armes ſuédoiſes. Il défendit autant qu'il put la Poméranie et Brème, et ce que le roi poſſédait encore en Allemagne ; mais il ne put empêcher les Saxons et les Danois réunis d'aſſiéger Stade, ville forte et conſidérable, ſituée près de l'Elbe dans le duché de Brème. La ville fut bombardée et réduite en cendres, et la garniſon obligée de ſe rendre à diſcrétion, avant que *Sténbock* pût s'avancer pour la ſecourir.

Ce général, qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié était cavalerie, pourſuivit les ennemis qui étaient une fois plus forts, et les atteignit enfin dans le duché de Meckelbourg, près d'un lieu nommé Gadebesck, et d'une petite rivière qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons et des Danois le 20 décembre 1712. Il était ſéparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais étaient appuyés à un bois : ils avaient l'avantage du nombre et du terrain, et on ne pouvait aller à eux qu'en traverſant le marécage ſous le feu de leur artillerie.

Sténbock paſſe à la tête de ſes troupes, arrive en ordre de bataille, et engage un des combats les plus

ſanglans et les plus acharnés qui ſe fut encore donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée ſi vive, les Danois et les Saxons furent enſoncés, et quittèrent le champ de bataille.

Un fils du roi *Auguſte* et de la comteſſe de *Konigſmarck*, connu ſous le nom de comte de *Saxe*, fit dans cette bataille ſon apprentiſſage de l'art de la guerre. C'eſt ce même comte de *Saxe* qui eut depuis l'honneur d'être élu duc de Courlande, et à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus inconteſtable qu'un homme puiſſe jamais avoir ſur une ſouveraineté, je veux dire les ſuffrages unanimes du peuple. C'eſt lui qui s'eſt acquis depuis une gloire plus réelle en ſauvant la France à la bataille de Fontenoy, en conquérant la Flandre, et en méritant la réputation du plus grand général de nos jours. Il commandait un régiment à Gadebesck, et y eut un cheval tué ſous lui : je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toujours leurs rangs, et que même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un ſoldat ſuédois qui oſât ſeulement ſe baiſſer pour les dépouiller, avant que la prière eût été faite ſur le champ de bataille ; tant ils étaient inébranlables dans la diſcipline ſévère à laquelle leur roi les avait accoutumés.

Sténbock après cette victoire, ſe ſouvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger ſur Altona, qui appartient au roi de Danemarck. Altona eſt au-deſſous de Hambourg, ſur le fleuve de l'Elbe, qui peut apporter dans ſon port

d'assez gros vaisseaux. Le roi de Danemarck favorisait cette ville de beaucoup de priviléges ; son dessein était d'y établir un commerce florissant : déjà même l'industrie des Altonais, encouragée par les sages vues du roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes et riches. Hambourg en concevait de la jalousie, et ne souhaitait rien tant que sa destruction. Dès que *Sténbock* fut à la vue d'Altona, il envoya dire par un trompette aux habitans qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, et qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Les magistrats vinrent se jeter à ses pieds, et offrirent cent mille écus de rançon. *Sténbock* en demanda deux cents mille. Les Altonais supplièrent qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correspondances, et assurèrent que le lendemain ils apporteraient cette somme : le général suédois répondit qu'il fallait la donner sur l'heure, ou qu'on allait embraser Altona sans délai.

Ses troupes étaient dans le faubourg le flambeau à la main : une faible porte de bois et un fossé déjà comblé étaient les seules défenses des Altonais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit : c'était le 9 janvier 1713 : il fesait un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent, qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promptitude dans la ville, et à rendre plus insupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés sous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, se réfugièrent, en pleurant et en

poussant des hurlemens, sur les côteaux voisins qui étaient couverts de glace. On voyait plusieurs jeunes gens qui portaient sur leurs épaules des vieillards paralytiques. Quelques femmes nouvellement accouchées emportèrent leurs enfans, et moururent de froid avec eux sur la colline, en regardant de loin les flammes qui consumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encore sortis de la ville, lorsque les Suédois y mirent le feu. Altona brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étaient de bois : tout fut consumé ; et il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, et les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maisons étaient en feu, se traînèrent aux portes de Hambourg, et supplièrent qu'on leur ouvrît et qu'on leur sauvât la vie : mais on refusa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altona quelques maladies contagieuses ; et les Hambourgeois n'aimaient pas assez les Altonais pour s'exposer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainsi la plupart de ces misérables expirèrent sous les murs de Hambourg, en prenant le ciel à témoin de la barbarie des Suédois, et de celle des Hambourgeois qui ne paraissait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les ministres et les généraux de Pologne et de Danemarck écrivirent au comte de *Sténbock*, pour lui reprocher une cruauté si grande, qui, faite sans nécessité et demeurant sans excuse, soulevait contre lui le ciel et la terre.

Sténbock répondit ,, qu'il ne s'était porté à ces ,, extrémités que pour apprendre aux ennemis du roi ,, son maître à ne plus faire une guerre de barbares, ,, et à respecter le droit des gens ; qu'ils avaient ,, rempli la Poméranie de leurs cruautés, dévasté ,, cette belle province, et vendu près de cent ,, mille habitans aux Turcs ; que les flambeaux qui ,, avaient mis Altona en cendres étaient les repré- ,, sailles des boulets rouges par qui Stade avait été ,, consumée. ,,

C'était avec cette fureur que les Suédois et leurs ennemis se fesaient la guerre. Si *Charles XII* avait paru alors dans la Poméranie, il est à croire qu'il eût pu retrouver sa première fortune. Ses armées, quoiqu'éloignées de sa présence, étaient encore animées de son esprit ; mais l'absence du chef est toujours dangereuse aux affaires, et empêche qu'on ne profite des victoires. *Sténbock* perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions signalées, qui en un autre temps auraient été décisives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Moscovites, les Saxons et les Danois de se réunir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans plusieurs escarmouches : deux mille hommes de ses troupes se noyèrent en passant l'Eider, pour aller hiverner dans le Holstein. Toutes ces pertes étaient sans ressource, dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puissans.

Il voulut défendre le pays du Holstein contre le Danemarck ; mais malgré ses ruses et ses efforts, le pays fut perdu, toute l'armée fut détruite, et *Sténbock* fut prisonnier.

La Poméranie sans défense, à la réserve de Stralsund, de l'île de Rugen et de quelques lieux circonvoisins, devint la proie des alliés : elle fut sequestrée entre les mains du roi de Prusse. Les Etats de Brème furent remplis de garnisons danoises. Au même temps les Russes inondaient la Finlande, et y battaient les Suédois, que la confiance abandonnait, et qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus sur leurs ennemis aguerris la supériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, son roi s'obstinait à rester à Démotica, et se repaissait encore de l'espérance de ce secours turc, sur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce visir si fier, qui s'obstinait à la guerre contre les Moscovites, malgré les vues du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place du visir était devenue si dangereuse que personne n'osait l'occuper : elle demeura vacante pendant six mois. Enfin, le favori *Ali Coumourgi* prit le titre de grand-visir. Alors toutes les espérances du roi de Suède tombèrent. Il connaissait *Coumourgi*, d'autant mieux qu'il en avait été servi, quand les intérêts de ce favori s'accordaient avec les siens.

Il avait été onze mois à Démotica enseveli dans l'inaction et dans l'oubli ; cette oisiveté extrême, succédant tout à coup aux plus violens exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le conseil de régence qu'il avait établi à Stockholm, quand il partit de sa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le sénat vint en corps supplier la princesse *Ulrique*

Eléonore, sœur du roi, de se charger de la régence, pendant cette longue absence de son frère : elle l'accepta ; mais quand elle vit que le sénat voulait l'obliger à faire la paix avec le czar et le roi de Danemarck, qui attaquaient la Suède de tous côtés, cette princesse jugeant bien que son frère ne ratifierait jamais la paix, se démit de la régence, et envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le roi reçut le paquet de sa sœur à Démotica. Le despotisme qu'il avait sucé en naissant lui fesait oublier qu'autrefois la Suède avait été libre, et que le sénat gouvernait anciennement le royaume conjointement avec les rois. Il ne regardait ce corps que comme une troupe de domestiques, qui voulaient commander dans la maison en l'absence du maître ; il leur écrivit que s'ils prétendaient gouverner, il leur enverrait une de ses bottes, et que ce serait d'elle dont il faudrait qu'ils prissent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre son autorité, et pour défendre enfin son pays, n'espérant plus rien de la Porte ottomane, et ne comptant plus que sur lui seul, il fit signifier au grand-visir qu'il souhaitait partir et s'en retourner par l'Allemagne.

M. *Desaleurs*, ambassadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suède, fit la demande de sa part. ,, Hé bien, dit le visir au comte *Desaleurs*, ,, n'avais-je pas bien dit que l'année ne se passerait ,, pas sans que le roi de Suède demandât à partir? ,, Dites-lui qu'il est à son choix de s'en aller ou de ,, demeurer; mais qu'il se détermine bien, et qu'il ,, fixe le jour de son départ, afin qu'il ne nous jette ,, pas une seconde fois dans l'embarras de Bender. ,,

Le comte *Desaleurs* adoucit au roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi; mais *Charles*, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand roi, quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à *Grothusen* le titre d'ambassadeur extraordinaire, et l'envoya prendre congé dans les formes à Constantinople, suivi de quatre-vingts personnes toutes superbement vêtues.

Les ressorts secrets qu'il fallut faire jouer, pour amasser de quoi fournir à cette dépense, étaient plus humilians que l'ambassade n'était pompeuse.

M. *Desaleurs* prêta au roi quarante mille écus; *Grothusen* avait des agens à Constantinople qui empruntaient en son nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un juif, deux cents pistoles d'un marchand anglais, mille francs d'un turc.

On amassa ainsi de quoi jouer en présence du divan la brillante comédie de l'ambassade suédoise. *Grothusen* reçut à Constantinople tous les honneurs que la Porte fait aux ambassadeurs extraordinaires des rois le jour de leur audience. Le but de tout ce fracas était d'obtenir de l'argent du grand-visir; mais ce ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le visir repliqua sèchement que son maître savait donner quand il voulait, et qu'il était au-dessous de sa dignité de prêter : qu'on fournirait au roi abondamment ce qui était nécessaire pour son voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait : que peut-être même la Porte lui ferait

quelque préſent en or non-monnayé, mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier octobre 1714, le roi de Suède ſe mit en route pour quitter la Turquie. Un capigi bacha avec ſix chiaoux le vinrent prendre au château de Démirtash, où ce prince demeurait depuis quelques jours : on lui préſenta de la part du grand-ſeigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un ſabre avec une poignée garnie de pierreries, et huit chevaux arabes d'une beauté parfaite, avec des ſelles ſuperbes dont les étriers étaient d'argent maſſif. Il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire de dire qu'un écuyer arabe, qui avait ſoin de ces chevaux, donna au roi leur généalogie ; c'eſt un uſage établi depuis long-temps chez ces peuples, qui ſemblent faire beaucoup plus d'attention à la nobleſſe des chevaux qu'à celle des hommes ; ce qui peut-être n'eſt pas ſi déraiſonnable, puiſque chez les animaux les races dont on a ſoin, et qui ſont ſans mélange, ne dégénèrent jamais.

Soixante chariots, chargés de toutes ſortes de proviſions, et trois cents chevaux, formaient le convoi. Le capigi bacha, ſachant que pluſieurs turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la ſuite du roi à un gros intérêt, lui dit que l'uſure étant contraire à la loi mahométane, il ſuppliait ſa majeſté de liquider toutes ſes dettes, et d'ordonner au réſident, qu'il laiſſait à Conſtantinople, de ne payer que le capital. „ Non, dit le roi, ſi mes domeſtiques ont „ donné des billets de cent écus, je veux les payer, „ quand ils n'en auraient reçu que dix. „

Il fit propoſer aux créanciers de le ſuivre, avec

l'aſſurance d'être payés de leurs frais et de leurs dettes. Pluſieurs entreprirent le voyage de Suède, et *Grothuſen* eut ſoin qu'ils fuſſent payés.

Les Turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le feſaient voyager à très-petites journées ; mais cette lenteur reſpectueuſe gênait l'impatience du roi. Il ſe levait dans la route, à trois heures du matin, ſelon ſa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le capigi et les chiaoux, et ordonnait la marche au milieu de la nuit noire. La gravité turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager ; mais le roi prenait plaiſir à leur embarras, et diſait qu'il ſe vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontières des Turcs, *Stanislas* en ſortait par un autre chemin, et allait ſe retirer en Allemagne dans le duché de Deux-Ponts, province qui confine au palatinat du Rhin et à l'Alſace, et qui appartenait aux rois de Suède depuis que *Charles X*, ſucceſſeur de *Chriſtine*, avait joint cet héritage à la couronne. *Charles* aſſigna à *Stanislas* le revenu de ce duché, eſtimé alors environ ſoixante et dix mille écus. Ce fut là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres et tant d'eſpérances. *Stanislas* voulait et aurait pu faire un traité avantageux avec le roi *Auguſte* ; mais l'indomptable opiniâtreté de *Charles XII* lui fit perdre ſes terres et ſes biens réels en Pologne, pour lui conſerver le titre de roi.

Ce prince reſta dans le duché de Deux-Ponts juſqu'à la mort de *Charles* ; alors cette province retournant à un prince de la maiſon palatine, il

choisit sa retraite à Veissembourg dans l'Alsace française. M. *Sum*, envoyé du roi *Auguste*, en porta ses plaintes au duc d'Orléans régent de France. Le duc d'Orléans répondit à M. *Sum* ces paroles remarquables : ,, Monsieur, mandez au roi votre ,, maître que la France a toujours été l'asile des ,, rois malheureux. ,,

Le roi de Suède étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, apprit que l'empereur avait ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes et les villages, où les maréchaux des logis avaient par avance marqué sa route, fesaient des préparatifs pour le recevoir; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire, dont les victoires et les malheurs, les moindres actions et le repos même avaient fait tant de bruit en Europe et en Asie. Mais *Charles* n'avait nulle envie d'essuyer toute cette pompe, ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender; il avait résolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Tergowitz sur les frontières de la Transilvanie, après avoir congédié son escorte turque, il assembla sa suite dans une grange; et il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, et de se trouver le plus tôt qu'ils pourraient à Stralsund en Poméranie sur le bord de la mer Baltique, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que *Düring*, et quitta toute

sa suite gaiement, la laissant dans l'étonnement, dans la crainte et dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portait toujours ses cheveux; mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine et un manteau bleu; prit le nom d'un officier allemand, et courut la poste à cheval avec son compagnon de voyage.

Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés et secrets, prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Virtemberg, le Palatinat, la Vestphalie et le Meckelbourg; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, et alongea son chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru sans relâche, le jeune *Düring*, qui n'était pas endurci à ces fatigues excessives comme le roi de Suède, s'évanouit en descendant de cheval. Le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à *Düring*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent? *Düring* ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or : ,, Donne-m'en ,, la moitié, dit le roi; je vois bien que tu n'es pas ,, en état de me suivre, j'achèverai la route tout ,, seul. ,, *Düring* le supplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assurant qu'au bout de ce temps il serait en état de remonter à cheval et de suivre sa majesté; il le conjura de penser à tous les risques qu'il allait courir. Le roi inexorable se fit donner les cinq cents écus, et demanda des chevaux. Alors *Düring*, effrayé de la résolution du roi, s'avisa d'un stratagème innocent : il tira à part le maître de la poste, et lui montrant le roi de Suède : ,, Cet

„ homme, lui dit-il, eſt mon couſin; nous voyageons
„ enſemble pour la même affaire; il voit que je ſuis
„ malade, et ne veut pas ſeulement m'attendre trois
„ heures; donnez-lui, je vous prie, le plus méchant
„ cheval de votre écurie, et cherchez-moi quelque
„ chaiſe ou quelque chariot de poſte. „

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poſte, qui ſatisfit exactement à toutes ſes demandes. On donna au roi un cheval rétif et boiteux: ce monarque partit ſeul à dix heures du ſoir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige et la pluie. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, ſe mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le roi de Suède, qui ne pouvant plus faire marcher ſa monture, s'en allait de ſon pied gagner la poſte prochaine.

Il fut forcé de ſe mettre ſur le chariot de *Düring*; il dormit ſur de la paille. Enſuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, et dormant ſur une charrette la nuit ſans s'arrêter en aucun lieu.

Après ſeize jours de courſe, non ſans danger
21 novembre 1714. d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin aux portes de la ville de Stralſund à une heure après minuit.

Le roi cria à la ſentinelle qu'il était un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède, qu'il fallait qu'on le fît parler dans le moment au général *Ducker* gouverneur de la place. La ſentinelle répondit qu'il

était tard, que le gouverneur était couché, et qu'il fallait attendre le point du jour.

Le roi repliqua qu'il venait pour des affaires importantes, et leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur ſans délai, ils ſeraient tous punis le lendemain matin. Un ſergent alla enfin réveiller le gouverneur. *Ducker* s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède: on fit ouvrir les portes; on introduiſit ce courrier dans ſa chambre.

Ducker à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suède: le roi le prenant par le bras, „ Hé quoi! dit-il, *Ducker*, mes plus fidèles ſujets „ m'ont-ils oublié? „ Le général reconnut le roi: il ne pouvait croire ſes yeux; il ſe jette en bas du lit, embraſſe les genoux de ſon maître en verſant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'inſtant dans la ville, tout le monde ſe leva: les ſoldats vinrent entourer la maiſon du gouverneur. Les rues ſe remplirent des habitans qui ſe demandaient les uns aux autres: Eſt-il vrai que le roi eſt ici? On fit des illuminations à toutes les fenêtres; le vin coula dans les rues, à la lumière de mille flambeaux et au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit: il y avait ſeize jours qu'il ne s'était couché: il fallut couper ſes bottes ſur les jambes qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge ni habits: on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne ſe leva que pour aller faire la revue de ſes troupes et viſiter les fortifications. Le jour même

il envoya par-tout ſes ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ſes ennemis. Au reſte toutes ces particularités, ſi conformes au caractère extraordinaire de *Charles XII*, m'ont été confirmées par le comte de *Croiſſy*, ambaſſadeur auprès de ce prince, après m'avoir été appriſes par M. *Fabrice*.

L'Europe était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand *Charles* la quitta en 1709.

La guerre qui en avait ſi long-temps déchiré toute la partie méridionale, c'eſt-à-dire l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Eſpagne, le Portugal et l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particulières arrivées à la cour d'Angleterre. Le comte d'*Oxford* miniſtre habile, et le lord *Bolingbroke*, un des plus brillans génies et l'homme le plus éloquent de ſon ſiècle, prévalurent contre le fameux duc de *Marlborough*, et engagèrent la reine *Anne* à faire la paix avec *Louis XIV*. La France, n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres puiſſances à s'accommoder.

Philippe V, petit-fils de *Louis XIV*, commençait à régner paiſiblement ſur les débris de la monarchie eſpagnole. L'empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples et de la Flandre, s'affermiſſait dans ſes vaſtes Etats. *Louis XIV* n'aſpirait plus qu'à achever en paix ſa longue carrière.

Anne reine d'Angleterre, était morte le 10 août 1714, haïe de la moitié de ſa nation pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frère *Jacques Stuart*, prince malheureux, exclu du trône preſque en naiſſant, n'ayant point paru alors en Angleterre pour tenter de recueillir une ſucceſſion que de nouvelles lois lui auraient donnée, ſi ſon parti eût prévalu, *George I*, électeur de Hanover, fut reconnu unanimement roi de la Grande-Bretagne. Le trône appartenait à cet électeur, non en vertu du ſang, quoiqu'il deſcendît d'une fille de *Jacques*, mais en vertu d'un acte du parlement de la nation.

George, appelé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, et chez qui tout lui était étranger, ſe regardait comme l'électeur de Hanover plutôt que comme le roi d'Angleterre. Toute ſon ambition était d'agrandir ſes Etats d'Allemagne. Il repaſſait preſque tous les ans la mer pour revoir des ſujets dont il était adoré. Au reſte il ſe plaiſait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la royauté était pour lui un fardeau peſant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtiſans qu'il admettait à ſa familiarité. Ce n'était pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat ; mais il était un des plus ſages et le ſeul qui connût ſur le trône les douceurs de la vie privée et de l'amitié. Tels étaient les principaux monarques, et telle la ſituation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étaient d'une autre nature. Ses rois étaient en guerre, et ſe réuniſſaient contre le roi de Suède.

Auguſte était depuis long-temps remonté ſur le trône de Pologne avec l'aide du czar et du conſentement de l'empereur d'Allemagne, d'*Anne* d'Angleterre et des Etats-Généraux, qui tous garans du traité d'Altranſtad, quand *Charles XII* impoſait les lois, ſe

déſiſtèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais *Auguſte* ne jouiſſait pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne, en reprenant ſon roi, reprit bientôt ſes craintes du pouvoir arbitraire : elle était en armes pour l'obliger à ſe conformer aux *pacta conventa*, contrat ſacré entre les peuples et les rois, et ſemblait n'avoir rappelé ſon maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendait pas prononcer le nom de *Stanislas*; ſon parti ſemblait anéanti, et on ne ſe reſſouvenait en Pologne du roi de Suède que comme d'un torrent qui avait pour un temps changé le cours de toutes choſes dans ſon paſſage.

Pultava et l'abſence de *Charles XII*, en feſant tomber *Stanislas*, avaient auſſi entraîné la chute du duc de Holſtein neveu de *Charles*, qui venait d'être dépouillé de ſes Etats par le roi de Danemarck. Le roi de Suède avait aimé tendrement le père : il était pénétré et humilié des malheurs du fils ; de plus, n'ayant rien fait en ſa vie que pour la gloire, la chute des ſouverains qu'il avait faits ou rétablis fut pour lui auſſi ſenſible que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ſes pertes. *Fréderic-Guillaume*, depuis peu roi de Pruſſe, qui paraiſſait avoir autant d'inclination à la guerre que ſon père avait été pacifique, commença par ſe faire livrer Stetin et une partie de la Poméranie, ſur laquelle il avait des droits pour quatre cents mille écus payés au roi de Danemarck et au czar.

George électeur de Hanover, devenu roi d'Angleterre, avait auſſi ſéqueſtré entre ſes mains le duché de Brème et de Verden, que le roi de Danemarck lui avait mis en dépôt pour ſoixante mille piſtoles. Ainſi on diſpoſait des dépouilles de *Charles XII*, et ceux qui les avaient en garde devenaient par leurs intérêts des ennemis auſſi dangereux que ceux qui les avaient priſes.

Quant au czar, il était ſans doute le plus à craindre : ſes anciennes défaites, ſes victoires, ſes fautes même, ſa perſévérance à s'inſtruire et à montrer à ſes ſujets ce qu'il avait appris, ſes travaux continuels, en avaient fait un grand homme en tout genre. Déjà Riga était pris ; la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, la moitié de la Finlande, tant de provinces qu'avaient conquiſes les rois ancêtres de *Charles*, étaient ſous le joug moſcovite.

Pierre Alexiowitz, qui vingt ans auparavant n'avait pas une barque dans la mer Baltique, ſe voyait alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaiſſeaux de ligne.

Un de ces vaiſſeaux avait été conſtruit de ſes propres mains ; il était le meilleur charpentier, le meilleur amiral, le meilleur pilote du Nord. Il n'y avait point de paſſage difficile qu'il n'eût fondé lui-même, depuis le fond du golfe de Bothnie juſqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philoſophe et aux deſſeins d'un empereur, et étant devenu amiral par degrés et à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au généralat ſur terre.

Tandis que le prince *Gallitzin*, général formé par

lui et l'un de ceux qui secondèrent le mieux ses entreprises, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vasa et battait les Suédois, cet empereur se mit en mer pour aller conquérir l'île d'Aland, située dans la mer Baltique à douze lieues de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de juillet 1714, pendant que son rival *Charles XII* se tenait dans son lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronslot, qu'il avait bâti depuis quelques années à quatre milles de Pétersbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenait, les officiers et les matelots qui la montaient, tout cela était son ouvrage; et de quelque côté qu'il jetât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flotte russe se trouva le 15 juillet à la hauteur d'Aland. Elle était composée de trente vaisseaux de ligne, de quatre-vingts galères et de cent demi-galères. Elle portait vingt mille soldats: l'amiral *Apraxin* la commandait: l'empereur russe y servait en qualité de contre-amiral. La flotte suédoise vint le 16 à sa rencontre, commandée par le vice-amiral *Ehrenschöld*; elle était moins forte des deux tiers, toutefois elle se battit pendant trois heures. Le czar s'attacha au vaisseau d'*Ehrenschöld*, et le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua seize mille hommes dans Aland; et ayant pris plusieurs soldats suédois qui n'avaient pu encore s'embarquer sur la flotte d'*Ehrenschöld*, il les amena prisonniers sur ses vaisseaux. Il rentra dans son port de Cronslot avec le grand vaisseau d'*Ehrenschöld*, trois autres de moindre

grandeur, une frégate et six galères, dont il s'était rendu maître dans ce combat.

De Cronslot il arriva dans le port de Pétersbourg, suivi de toute sa flotte victorieuse et des vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent cinquante canons: après quoi il fit une entrée triomphale, qui le flatta encore davantage que celle de Moscou, parce qu'il recevait ces honneurs dans sa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, et où il voyait alors trente-quatre mille cinq cents maisons; enfin, parce qu'il se trouvait non-seulement à la tête d'une marine victorieuse, mais de la première flotte russe qu'on eût jamais vue dans la mer Baltique, et au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'était pas même connu avant lui.

On observa à Pétersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moscou. Le vice-amiral suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. *Pierre Alexiowitz* y parut en qualité de contre-amiral. Un boïard russien, nommé *Romanodowsky*, lequel représentait le czar dans des occasions solennelles, était assis sur un trône, ayant à ses côtés douze sénateurs. Le contre-amiral lui présenta la relation de sa victoire, et on le déclara vice-amiral, en considération de ses services; cérémonie bizarre, mais utile dans un pays où la subordination militaire était une des nouveautés que le czar avait introduites.

L'empereur moscovite, enfin victorieux des Suédois sur mer et sur terre, et ayant aidé à les chasser de la Pologne, y dominait à son tour. Il

s'était rendu médiateur entre la république et *Auguste* ; gloire aussi flatteuse peut-être que d'y avoir fait un roi. Cet éclat et toute la fortune de *Charles* avaient passé au czar ; il en jouissait même plus utilement que n'avait fait son rival, car il fesait servir tous ses succès à l'avantage de son pays. S'il prenait une ville, les principaux artisans allaient porter à Pétersbourg leur industrie : il transportait en Moscovie les manufactures, les arts, les sciences des provinces conquises sur la Suède : ses Etats s'enrichissaient par ses victoires ; ce qui de tous les conquérans le rendait le plus excusable.

La Suède, au contraire, privée de presque toutes ses provinces au-delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes si redoutables avaient péri dans les batailles ou de misère. Plus de cent mille suédois étaient esclaves dans les vastes Etats du czar, et presque autant avaient été vendus aux Turcs et aux Tartares. L'espèce d'hommes manquait sensiblement ; mais l'espérance renaquit dès qu'on sut le roi à Stralsund.

Les impressions de respect et d'admiration pour lui étaient encore si fortes dans l'esprit de ses sujets que la jeunesse des campagnes se présenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'eussent pas assez de mains pour les cultiver.

Fin du septième Livre.

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Charles marie la princesse sa sœur au prince de Hesse. Il est assiégé dans Stralsund, et se sauve en Suède. Entreprise du baron de Gortz son premier ministre. Projets d'une réconciliation avec le czar, et d'une descente en Angleterre. Charles assiège Frederichshall en Norvége. Il est tué. Son caractère. Gortz est décapité.

LE roi, au milieu de ces préparatifs, donna la sœur qui lui restait, *Ulrique Eléonore*, en mariage au prince *Fréderic de Hesse-Cassel*. La reine douairière, grand'mère de *Charles XII* et de la princesse, âgée de quatre-vingts ans, fit les honneurs de cette fête le 4 avril 1715 dans le palais de Stockholm, et mourut peu de temps après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du roi ; il resta dans Stralsund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les rois de Danemarck et de Prusse. Il déclara cependant son beau-frère généralissime de ses armées en Suède. Ce prince avait servi les Etats-Généraux dans les guerres contre la France : il était regardé comme un bon général ; qualité qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de *Charles XII*.

Les mauvais ſuccès ſe ſuivaient alors auſſi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de juin de cette année 1715, les troupes allemandes du roi d'Angleterre et celles de Danemarck inveſtirent la forte ville de Viſmar : les Danois et les Saxons, réunis au nombre de trente-ſix mille, marchèrent en même temps vers Stralſund pour en former le ſiége. Les rois de Danemarck et de Pruſſe coulèrent à fond près de Stralſund cinq vaiſſeaux ſuédois. Le czar était alors ſur la mer Baltique avec vingt grands vaiſſeaux de guerre, et cent cinquante de tranſport, ſur leſquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suède d'une deſcente : tantôt il avançait juſqu'à la côte de Helſinbourg, tantôt il ſe préſentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suède était en armes ſur les côtes, et n'attendait que le moment de cette invaſion. Dans ce même temps ſes troupes de terre chaſſaient de poſte en poſte les Suédois des places qu'ils poſſédaient encore dans la Finlande vers le golfe de Bothnie; mais le czar ne pouſſa pas plus loin ſes entrepriſes.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, et qui, après avoir coulé ſous Stetin, tombe dans la mer Baltique, eſt la petite île d'Uſedom : cette place eſt très-importante par ſa ſituation, qui commande l'Oder à droite et à gauche; celui qui en eſt le maître l'eſt auſſi de la navigation du fleuve. Le roi de Pruſſe avait délogé les Suédois de cette île, et s'en était ſaiſi, auſſi-bien que de Stetin qu'il gardait en ſéqueſtre; *le tout*, diſait-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suédois avaient repris l'île d'Uſedom au mois de mai 1715. Ils y avaient deux forts;

forts; l'un était le fort de la Suine, ſur la branche de l'Oder qui porte ce nom; l'autre, de plus de conſéquence, était Pénémünde ſur l'autre cours de la rivière. Le roi de Suède n'avait, pour garder ces deux forts et toute l'île, que deux cents cinquante ſoldats poméraniens commandés par un vieil officier ſuédois, nommé *Kuze-Slerp*, dont le nom mérite d'être conſervé.

Le roi de Pruſſe envoie le 4 août quinze cents hommes de pied, et huit cents dragons pour débarquer dans l'île : ils arrivent et mettent pied à terre, ſans oppoſition, du côté du fort de la Suine. Le commandant ſuédois leur abandonna ce fort comme le moins important : et ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il ſe retira dans le château de Pénémünde avec ſa petite troupe, réſolu de ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité.

Il fallut donc l'aſſiéger dans les formes. On embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin; on renforce les troupes pruſſiennes de mille fantaſſins et de quatre cents cavaliers. Le 18 août on ouvre la tranchée en deux endroits, et la place eſt vivement battue par le canon et par les mortiers. Pendant le ſiége, un ſoldat ſuédois, chargé en ſecret d'une lettre de *Charles XII*, trouva le moyen d'aborder dans l'île et de s'introduire dans Pénémünde : il rendit la lettre au commandant; elle était conçue en ces termes :
„ Ne faites aucun feu que quand les ennemis ſeront
„ au bord du foſſé; défendez-vous juſqu'à la dernière
„ goutte de votre ſang; je vous recommande à votre
„ bonne fortune. CHARLES. „

Slerp, ayant vu ce billet, réſolut d'obéir et de

mourir, comme il lui était ordonné, pour le service de son maître. Le 22, au point du jour, les ennemis donnèrent l'assaut : les assiégés, n'ayant tiré que quand ils virent les assiégeans au bord du fossé, en tuèrent un grand nombre : mais le fossé était comblé, la brèche large, le nombre des assiégeans trop supérieur. On entra dans le château par deux endroits à la fois. Le commandant ne songea alors qu'à vendre chèrement sa vie et à obéir à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entraient, il retranche près d'un bastion sa petite troupe, qui a l'audace et la fidélité de le suivre ; il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés de ce qu'il ne demande point quartier. Il se bat pendant une heure entière, et après avoir perdu la moitié de ses soldats, il est tué enfin avec son lieutenant et son major. Alors cent soldats, qui restaient avec un seul officier, demandèrent la vie, et furent faits prisonniers : on trouva dans la poche du commandant la lettre de son maître, qui fut portée au roi de Prusse.

Pendant que *Charles* perdait l'île d'Usedom et les îles voisines, qui furent bientôt prises ; que Vismar était prêt de se rendre ; qu'il n'avait plus de flotte, que la Suède était menacée, il était dans la ville de Stralsund ; et cette place était déjà assiégée par trente-six mille hommes.

Stralsund, ville devenue fameuse en Europe par le siége qu'y soutint le roi de Suède, est la plus forte place de la Poméranie. Elle est bâtie entre la mer Baltique et le lac de Franken, sur le détroit de Gella : on n'y peut arriver de terre que sur une chaussée étroite, défendue par une citadelle et par des retranchemens qu'on croyait inaccessibles. Elle avait une garnison de près de neuf mille hommes, et de plus le roi de Suède lui-même. Les rois de Danemarck et de Prusse entreprirent ce siége avec une armée de trente-six mille hommes, composée de prussiens, de danois et de saxons.

L'honneur d'assiéger *Charles XII* était un motif si pressant qu'on passa par-dessus tous les obstacles, et qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19 au 20 octobre de cette année 1715. Le roi de Suède, dans le commencement du siége, disait qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, et munie d'une garnison suffisante, pouvait être prise. Ce n'est pas que dans le cours de ses conquêtes passées il n'eût pris plusieurs places, mais presque jamais par un siége régulier ; la terreur de ses armes avait alors tout emporté : d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même et n'estimait pas assez ses ennemis. Les assiégeans pressèrent leurs ouvrages avec une activité et des efforts qui furent secondés par un hasard très-singulier.

On sait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui couvrait la ville, et qui était appuyé, du côté de l'Occident, à un marais impraticable, et du côté de l'Orient à la mer, semblait hors de toute insulte. Personne n'avait fait attention que, lorsque les vents d'Occident soufflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'Orient, et ne leur laissaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un soldat s'étant laissé

tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourrait faire sa fortune : il déserta et alla au quartier du comte de *Wackerbarth*, général des troupes saxonnes, donner avis qu'on pouvait passer la mer à gué, et pénétrer sans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'Occident soufflant encore, le lieutenant-colonel *Koppen* entra dans l'eau, suivi de dix-huit cents hommes : deux mille s'avançaient en même temps sur la chaussée qui conduisait à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tirait, et les Prussiens et les Danois donnaient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir si témérairement en apparence sur la chaussée ; mais tout à coup *Koppen* avec ses dix-huit cents hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés et surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques suédois s'enfuirent vers la ville ; les assiégeans les y poursuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards : deux officiers et quatre soldats saxons étaient déjà sur le pont-levis ; mais on eut le temps de le lever : ils furent pris, et la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralsund. Le siége fut poussé avec l'opiniâtreté et la confiance que devait donner ce premier succès. On canonna et on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund, dans la mer Baltique, est l'île de Rugen, qui sert de rempart à cette place, et où la garnison et les bourgeois auraient pu se retirer, s'ils avaient eu des barques pour les transporter. Cette île était d'une conséquence extrême pour *Charles* : il voyait bien que, si les ennemis en étaient les maîtres, il se trouverait assiégé par terre et par mer, et que, selon toutes les apparences, il serait réduit ou à s'ensevelir sous les ruines de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis, qu'il avait si longtemps méprisés, et auxquels il avait imposé des lois si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante ; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis fesaient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans cette île, dont l'abord est très-difficile ; enfin ayant fait construire des barques, le prince d'*Anhalt*, à l'aide d'un temps favorable, débarqua dans Rugen le 15 novembre avec douze mille hommes. Le roi présent par-tout était dans cette île ; il avait joint ses deux mille soldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avait abordé ; il se met à leur tête et marche au milieu de la nuit dans un silence profond. Le prince d'*Anhalt* avait déjà retranché ses troupes, par une précaution qui semblait inutile. Les officiers qui commandaient sous lui ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, et croyaient *Charles XII* à Stralsund ; mais le prince d'*Anhalt*, qui savait de quoi *Charles* était capable, avait fait creuser un

foſſé profond, bordé de chevaux de friſe, et prenait toutes ſes ſuretés, comme s'il eût eu une armée ſupérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin *Charles* arrive aux ennemis ſans faire le moindre bruit. Ses ſoldats ſe diſaient les uns aux autres: *Arrachez les chevaux de friſe.* Ces paroles furent entendues des ſentinelles: l'alarme eſt donnée auſſitôt dans le camp, les ennemis ſe mettent ſous les armes. Le roi ayant ôté les chevaux de friſe, vit devant lui un large foſſé: *Ah*, dit-il, *eſt-il poſſible! je ne m'y attendais pas.* Cette ſurpriſe ne le découragea point: il ne ſavait pas combien de troupes étaient débarquées: ſes ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient à faire. L'obſcurité de la nuit ſemblait favorable à *Charles*: il prend ſon parti ſur le champ: il ſe jette dans le foſſé accompagné des plus hardis, et ſuivi en un inſtant de tout le reſte; les chevaux de friſe arrachés, la terre éboulée, les troncs et les branches d'arbre qu'on put trouver, les ſoldats tués par les coups de mouſquet tirés au haſard, ſervirent de faſcines. Le roi, les généraux qu'il avait avec lui, les officiers et les ſoldats les plus intrépides, montent ſur l'épaule les uns des autres comme à un aſſaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuoſité ſuédoiſe mit d'abord le déſordre parmi les Danois et les Pruſſiens; mais le nombre était trop inégal: les Suédois furent repouſſés après un quart-d'heure de combat, et repaſſèrent le foſſé. Le prince d'*Anhalt* les pourſuivit alors dans la plaine; il ne ſavait pas que dans ce moment c'était *Charles XII* lui-même qui fuyait devant lui. Ce roi malheureux rallia ſa troupe en plein champ, et le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part et d'autre. *Grothuſen* le favori du roi, et le général *Daldorf*, tombèrent morts auprès de lui. *Charles* en combattant paſſa ſur le corps de ce dernier qui reſpirait encore. *Düring*, qui l'avait ſeul accompagné dans ſon voyage de Turquie à Stralſund, fut tué à ſes yeux.

Au milieu de cette mêlée, un lieutenant danois, dont je n'ai jamais pu ſavoir le nom, reconnut *Charles*, et lui ſaiſiſſant d'une main ſon épée, et de l'autre le tirant avec force par les cheveux: „ Rendez-vous, Sire, lui dit-il, ou je vous tue. „ *Charles* avait à ſa ceinture un piſtolet: il le tira de la main gauche ſur cet officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi *Charles*, qu'avait prononcé ce danois, attira en un inſtant une foule d'ennemis. Le roi fut entouré. Il reçut un coup de fuſil au-deſſous de la mamelle gauche: le coup, qu'il appelait une contuſion, enfonçait de deux doigts. Le roi était à pied, et près d'être tué ou pris. Le comte *Poniatowski* combattait dans ce moment auprès de ſa perſonne. Il lui avait ſauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui ſauver encore dans ce combat de Rugen, et le remit à cheval.

Les Suédois ſe retirèrent vers un endroit de l'île nommé Alteferre, où il y avait un fort dont ils étaient encore maîtres. De là le roi repaſſa à Stralſund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient ſi bien ſecondé dans cette entrepriſe; elles furent faites priſonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces priſonniers ſe trouva ce malheureux

régiment français, composé des débris de la bataille d'Hochstet, qui avait passé au service du roi *Auguste*, et de là à celui du roi de Suède : la plupart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'*Anhalt*, qui fut leur quatrième maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant, était alors ce même comte de *Villelongue*, qui avait si généreusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de *Charles XII.* Il fut pris avec sa troupe, et ne fut ensuite que très-mal récompensé de tant de services, de fatigues et de malheurs.

Le roi, après tous ces prodiges de valeur qui ne servaient qu'à affaiblir ses forces, renfermé dans Stralsund et près d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vu à Bender. Il ne s'étonnait de rien ; le jour il fesait faire des coupures et des retranchemens derrière les murailles ; la nuit il fesait des sorties sur l'ennemi : cependant Stralsund était battu en brèche ; les bombes pleuvaient sur les maisons ; la moitié de la ville était en cendres : les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la sobriété et le courage les étonnaient, étaient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnaient dans les sorties ; ils étaient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces ; le cabinet où le roi dictait étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement ; et par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. ,, Qu'y a-t-il donc ? lui dit le roi d'un air tranquille ; ,, pourquoi n'écrivez-vous pas ? ,, Celui-ci ne put répondre que ces mots : ,, Eh ! Sire, la bombe ! ,, Hé bien, reprit le roi, ,, qu'a de commun la bombe ,, avec la lettre que je vous dicte ? continuez. ,,

Il y avait alors dans Stralsund un ambassadeur de France enfermé avec le roi de Suède. C'était un *Colbert*, comte de *Croissy*, lieutenant-général des armées de France, frère du marquis de *Torcy* célèbre ministre d'Etat, et parent de ce fameux *Colbert* dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée ou en ambassade auprès de *Charles XII*, c'était presque la même chose. Le roi entretenait *Croissy* des heures entières dans les endroits les plus exposés, pendant que le canon et les bombes tuaient du monde à côté et derrière eux, sans que le roi s'aperçut du danger, ni que l'ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce ministre fit ce qu'il put avant le siége, pour ménager un accommodement entre les rois de Suède et de Prusse ; mais celui-ci demandait trop, et *Charles XII* ne voulait rien céder. Le comte de *Croissy* n'eut donc, dans son ambassade, d'autre satisfaction que celle de jouir de la familiarité de cet homme singulier. Il couchait souvent auprès de lui sur le même manteau : il avait,

en partageant ſes dangers et ſes fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. *Charles* encourageait cette hardieſſe dans ceux qu'il aimait: il diſait quelquefois au comte de *Croiſſy : Veni, maledicamus de rege :* ,, Allons, diſons un peu de mal de *Charles XII.* ,, C'eſt ce que cet ambaſſadeur m'a raconté.

Croiſſy reſta juſqu'au 13 novembre dans la ville; et enfin ayant obtenu des ennemis permiſſion de ſortir avec ſes bagages, il prit congé du roi de Suède, qu'il laiſſa au milieu des ruines de Stralſund avec une garniſon dépérie des deux tiers, réſolu de ſoutenir un aſſaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, et en furent deux fois chaſſés. Le roi y combattit toujours parmi les grenadiers: enfin le nombre prévalut; les aſſiégeans en demeurèrent les maîtres. *Charles* reſta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un aſſaut général. Il s'arrêta le 19 juſqu'à minuit ſur un petit ravelin tout ruiné par les bombes et par le canon: le jour d'après, les officiers principaux le conjurèrent de ne plus reſter dans une place qu'il n'était plus queſtion de défendre; mais la retraite était devenue auſſi dangereuſe que la place même. La mer Baltique était couverte de vaiſſeaux moſcovites et danois. On n'avait dans le port de Stralſund qu'une petite barque à voiles et à rames. Tant de périls, qui rendaient cette retraite glorieuſe, y déterminèrent *Charles.* Il s'embarqua la nuit du 20 décembre 1715 avec dix perſonnes ſeulement. Il fallut caſſer la glace dont la mer était couverte dans le port: ce

travail pénible dura pluſieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laiſſer ſortir *Charles* de Stralſund, et de le prendre mort ou vif. Heureuſement ils étaient ſous le vent, et ne purent l'aborder: il courut un danger encore plus grand en paſſant à la vue de l'île de Rugen, près d'un endroit nommé la *Babette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent ſur le roi. Les matelots feſaient force de voiles et de rames pour s'éloigner; un coup de canon tua deux hommes à côté de *Charles;* un autre fracaſſa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le roi arriva vers deux de ſes vaiſſeaux qui croiſaient dans la mer Baltique: dès le lendemain Stralſund ſe rendit; la garniſon fut faite priſonnière de guerre, et *Charles* aborda à Iſted en Scanie, et de là ſe rendit à Carlskrona, dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant, ſur un vaiſſeau de cent vingt canons, pour aller donner les lois au Nord.

Si près de ſa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue abſence; mais ſon deſſein était de n'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait ſe réſoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient et qu'il était forcé d'opprimer pour ſe défendre contre ſes ennemis. Il voulut ſeulement voir ſa ſœur: il lui donna rendez-vous ſur le bord du lac Veter en Oſtrogothie; il s'y rendit en poſte, ſuivi d'un ſeul domeſtique, et s'en retourna après avoir reſté un jour avec elle.

De Carlskrona, où il ſéjourna l'hiver, il

ordonna de nouvelles levées d'hommes dans ſon royaume. Il croyait que tous ſes ſujets n'étaient nés que pour le ſuivre à la guerre, et il les avait accoutumés à le croire auſſi. On enrôlait de jeunes gens de quinze ans : il ne reſta dans pluſieurs villages que des vieillards, des enfans et des femmes ; on voyait même en beaucoup d'endroits les femmes ſeules labourer la terre.

Il était encore plus difficile d'avoir une flotte. Pour y ſuppléer on donna des commiſſions à des armateurs, qui, moyennant des priviléges exceſſifs et ruineux pour le pays, équipèrent quelques vaiſſeaux : ces efforts étaient les dernières reſſources de la Suède. Pour ſubvenir à tant de frais, il fallut prendre la ſubſtance des peuples. Il n'y eut point d'extorſion que l'on n'inventât ſous le nom de taxe et d'impôt. On fit la viſite dans toutes les maiſons, et on en tira la moitié des proviſions pour être miſes dans les magaſins du roi ; on acheta pour ſon compte tout le fer qui était dans le royaume, que le gouvernement paya en billets, et qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la ſoie, qui avaient des perruques, et des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt exceſſif ſur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions ſe fût révolté ſous tout autre roi ; mais le payſan le plus malheureux de la Suède ſavait que ſon maître menait une vie encore plus dure et plus frugale que lui ; ainſi tout ſe ſoumettait ſans murmure à des rigueurs que le roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les miſères particulières. On s'attendait à tout moment à voir les Moſcovites, les Danois, les Pruſſiens, les Saxons, les Anglais même deſcendre en Suède ; cette crainte était ſi bien fondée et ſi forte que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux les enfouiſſaient dans la terre.

En effet, une flotte anglaiſe avait déjà paru dans la mer Baltique, ſans qu'on ſût quels étaient ſes ordres ; et le roi de Danemarck avait la parole du czar, que les Moſcovites joints aux Danois fondraient en Suède au printemps de 1716.

Charles, ne pouvant faire la guerre au czar, va la faire en Norvége.

1716.

Ce fut une ſurpriſe extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de *Charles XII*, quand au lieu de défendre ſon pays menacé par tant de princes, il paſſa en Norvége au mois de mars 1716 avec vingt mille hommes.

Depuis *Annibal* on n'avait point encore vu de général qui, ne pouvant ſe ſoutenir chez lui-même contre ſes ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le prince de Heſſe ſon beau-frère l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norvége que par des défilés aſſez dangereux, et quand on les a paſſés, on rencontre, de diſtance en diſtance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers : il fallait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de danois aurait pu arrêter l'armée ſuédoiſe ; mais on n'avait pas prévu cette invaſion ſubite. L'Europe fut encore plus étonnée que le czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, et ne fit pas une deſcente en Suède, comme il en était convenu avec ſes alliés.

La raiſon de cette inaction était un deſſein des plus grands, mais en même temps des plus difficiles à exécuter qu'ait jamais formés l'imagination humaine.

Le baron *Henri de Gortz*, né en Franconie, et baron immédiat de l'Empire, ayant rendu des ſervices importans au roi de Suède pendant le ſéjour de ce monarque à Bender, était depuis devenu ſon favori et ſon premier miniſtre.

Jamais homme ne fut ſi ſouple et ſi audacieux à la fois, ſi plein de reſſources dans les diſgraces, ſi vaſte dans ſes deſſeins, ni ſi actif dans ſes démarches; nul projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait; il prodiguait les dons, les promeſſes, les ſermens, la vérité et le menſonge.

Il allait de Suède en France, en Angleterre, en Hollande, eſſayer lui-même les reſſorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe, et il en avait conçu l'idée. Ce que ſon maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet; auſſi prit-il ſur *Charles XII* un aſcendant qu'aucun miniſtre n'avait eu avant lui.

Ce roi qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au comte *Piper*, recevait alors des leçons du baron de *Gortz*, d'autant plus ſoumis à ce miniſtre que le malheur le mettait dans la néceſſité d'écouter des conſeils, et que *Gortz* ne lui en donnait que de conformes à ſon courage. Il remarqua que de tant de princes réunis contre la Suède, *George* électeur de Hanover, roi d'Angleterre, était celui contre lequel *Charles* était le plus piqué; parce que c'était le ſeul que *Charles* n'eût point offenſé; que

George était entré dans la querelle ſous prétexte de l'apaiſer, et uniquement pour garder Brème et Verden, auxquels il ſemblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Danemarck, à qui ils n'appartenaient pas.

Il s'imagine qu'il rétablira *Stanislas* en Pologne, et le Prétendant en Angleterre.

Il entrevit auſſi de bonne heure que le czar était ſecrétement mécontent des alliés, qui tous l'avaient empêché d'avoir un établiſſement dans l'empire d'Allemagne, où ce monarque, devenu trop dangereux, n'aſpirait qu'à mettre le pied. Viſmar, la ſeule ville qui reſtât encore aux Suédois ſur les côtes d'Allemagne, venait enfin de ſe rendre aux Pruſſiens et aux Danois le 14 février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas ſeulement ſouffrir que les troupes moſcovites, qui étaient dans le Meckelbourg, paruſſent à ce ſiége. De pareilles défiances, réitérées depuis deux ans, avaient aliéné l'eſprit du czar, et avaient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliés conquis par une ſeule puiſſance; il y en a bien peu d'un grand empire conquis par pluſieurs alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs diviſions le relèvent bientôt.

Dès l'année 1714 le czar eût pu faire une deſcente en Suède; mais ſoit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Danemarck et de Pruſſe, alliés juſtement jaloux; ſoit qu'il ne crût pas encore ſes troupes aſſez aguerries pour attaquer ſur ſes propres foyers cette même nation, dont les ſeuls payſans avaient vaincu l'élite des troupes danoiſes, il recula toujours cette entrepriſe.

Ce qui l'avait arrêté encore était le besoin d'argent. Le czar était un des plus puissans monarques du monde, mais un des moins riches : ses revenus ne montaient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres. Il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre ; mais le profit en était encore incertain, et le travail ruineux. Il établissait un grand commerce ; mais les commencemens ne lui apportaient que des espérances : ses provinces nouvellement conquises augmentaient sa puissance et sa gloire, sans accroître encore ses revenus. Il fallait du temps pour fermer les plaies de la Livonie, pays abondant, mais désolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu et par la contagion, vide d'habitans, et qui était alors à charge à son vainqueur. Les flottes qu'il entretenait, les nouvelles entreprises qu'il fesait tous les jours, épuisaient ses finances. Il avait été réduit à la mauvaise ressource de hausser les monnaies ; remède qui ne guérit jamais les maux d'un Etat, et qui est sur-tout préjudiciable à un pays qui reçoit des étrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels *Gortz* bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au roi de Suède d'acheter la paix de l'empereur moscovite à quelque prix que ce pût être ; lui fesant envisager le czar irrité contre les rois de Pologne et d'Angleterre, et lui donnant à entendre que *Pierre Alexiowitz* et *Charles XII* réunis pourraient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le czar, sans céder une grande partie des provinces qui

qui sont à l'orient et au nord de la mer Baltique ; mais il lui fit considérer qu'en cédant ces provinces que le czar possédait déjà, et qu'on ne pouvait reprendre, le roi pourrait avoir la gloire de remettre à la fois *Stanislas* sur le trône de Pologne, de replacer le fils de *Jacques II* sur celui d'Angleterre, et de rétablir le duc de Holstein dans ses Etats.

Charles, flatté de ces grandes idées, sans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à son ministre. *Gortz* partit de Suède muni d'un plein-pouvoir qui l'autorisait à tout sans restriction, et le rendait plénipotentiaire auprès de tous les princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord sonder la cour de Moscou par le moyen d'un écossais nommé *Areskins*, premier médecin du czar, dévoué au parti du prétendant, ainsi que l'étaient presque tous les écossais qui ne subsistaient pas des faveurs de la cour de Londres.

Ce médecin fit valoir au prince *Menzikoff* l'importance et la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéressé. Le prince *Menzikoff* goûta ses ouvertures ; le czar les approuva. Au lieu de descendre en Suède, comme il en était convenu avec les alliés, il fit hiverner ses troupes dans le Meckelbourg, et il y vint lui-même sous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le duc de Meckelbourg et la noblesse de ce pays ; mais poursuivant en effet son dessein favori d'avoir une principauté en Allemagne, et comptant engager le duc de Meckelbourg à lui vendre sa souveraineté.

Les alliés furent irrités de cette démarche : ils ne

voulaient point d'un voiſin ſi terrible, qui, ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire empereur, et en opprimer les ſouverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du baron de *Gortz* s'avançait vers le ſuccès. Il négociait cependant avec tous les princes confédérés, pour mieux cacher ſes intrigues ſecrètes. Le czar les amuſait tous auſſi par des eſpérances. *Charles XII*, cependant, était en Norvége avec ſon beau-frère le prince de Heſſe, à la tête de vingt mille hommes; la province n'était gardée que par onze mille danois diviſés en pluſieurs corps, que le roi et le prince de Heſſe paſſèrent au fil de l'épée.

Charles avança juſqu'à Chriſtiania, capitale de ce royaume: la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du monde; mais jamais le roi ne prit aſſez de précautions pour faire ſubſiſter ſes troupes. Une armée et une flotte danoiſe approchaient pour défendre la Norvége. *Charles*, qui manquait de vivres, ſe retira en Suède, attendant l'iſſue des vaſtes entrepriſes de ſon miniſtre.

Cet ouvrage demandait un profond ſecret et des préparatifs immenſes, deux choſes aſſez incompatibles. *Gortz* fit chercher juſque dans les mers de l'Aſie un ſecours, qui, tout odieux qu'il paraiſſait, n'en eût pas été moins utile pour une deſcente en Ecoſſe, et qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes et des vaiſſeaux.

Il y avait long-temps que des pirates de toutes nations, et particulièrement des anglais, ayant fait entr'eux une aſſociation, infeſtaient les mers de l'Europe et de l'Amérique. Pourſuivis par-tout ſans quartier, ils venaient de ſe retirer ſur les côtes de Madagaſcar, grande île à l'orient de l'Afrique. C'étaient des hommes déſeſpérés, preſque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la juſtice pour être héroïques. Ils cherchaient un prince qui voulût les recevoir ſous ſa protection; mais les lois des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils ſurent que *Charles XII* était retourné en Suède, ils eſpérèrent que ce prince paſſionné pour la guerre, obligé de la faire, et manquant de flotte et de ſoldats, leur ferait une bonne compoſition; ils lui envoyèrent un député; qui vint en Europe ſur un vaiſſeau hollandais, et qui alla propoſer au baron de *Gortz* de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offraient de ſe rendre avec ſoixante vaiſſeaux chargés de richeſſes.

Le baron fit agréer au roi la propoſition; on envoya même l'année ſuivante deux gentilshommes ſuédois, l'un nommé *Cromſtrom*, et l'autre *Mendal*, pour conſommer la négociation avec ces corſaires de Madagaſcar. On trouva depuis un ſecours plus noble et plus important dans le cardinal *Albéroni*, puiſſant génie, qui a gouverné l'Eſpagne aſſez long-temps pour ſa gloire, et trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de *Jacques II* ſur le trône d'Angleterre. Cependant, comme il ne venait que de mettre le pied dans le miniſtère, et qu'il avait l'Eſpagne à rétablir avant que de ſonger à bouleverſer d'autres royaumes; il ſemblait qu'il ne pouvait de pluſieurs années mettre

la main à cette grande machine ; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Eſpagne, lui rendre ſon crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'empereur d'Allemagne, et tenter en même temps d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, et la couronne de la Grande-Bretagne au roi *George :* tant un ſeul homme eſt dangereux, quand il eſt abſolu dans un puiſſant Etat, et qu'il a de la grandeur et du courage dans l'eſprit.

Gortz ayant ainſi diſperſé à la cour de Moſcovie et à celle d'Eſpagne les premières étincelles de l'embraſement qu'il méditait, alla ſecrétement en France, de là en Hollande, où il vit les adhérens du prétendant.

Il s'informa plus particulièrement de leurs forces, du nombre et de la diſpoſition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir et des troupes qu'ils pouvaient mettre ſur pied. Les mécontens ne demandaient qu'un ſecours de dix mille hommes, et feſaient enviſager une révolution ſûre avec l'aide de ces troupes.

Le comte de *Gyllembourg*, ambaſſadeur de Suède en Angleterre, inſtruit par le baron de *Gortz*, eut pluſieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens : il les encouragea, et leur promit tout ce qu'ils voulurent ; le parti du prétendant alla juſqu'à fournir des ſommes conſidérables que *Gortz* toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaiſſeaux, en acheta ſix en Bretagne avec des armes de toute eſpèce.

Il envoya alors ſecrétement en France pluſieurs

officiers, entr'autres le chevalier de *Folard*, qui, ayant fait trente campagnes dans les armées françaiſes, et y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ſes ſervices au roi de Suède, moins par des vues intéreſſées que par le déſir de ſervir ſous un roi qui avait une réputation ſi étonnante. Le chevalier de *Folard* eſpérait d'ailleurs faire goûter à ce prince les nouvelles idées qu'il avait ſur la guerre ; il avait étudié toute ſa vie cet art en philoſophe, et il a depuis communiqué ſes découvertes au public dans ſes commentaires ſur *Polybe*. Ses vues furent goûtées de *Charles XII*, qui lui-même avait fait la guerre d'une manière nouvelle, et qui ne ſe laiſſait conduire en rien par la coutume ; il deſtina le chevalier de *Folard* à être un des inſtrumens dont il voulait ſe ſervir dans la deſcente projetée en Ecoſſe. Ce gentilhomme exécuta en France les ordres ſecrets du baron de *Gortz*. Beaucoup d'officiers français, un plus grand nombre d'irlandais, entrèrent dans cette conjuration d'une eſpèce nouvelle, qui ſe tramait en même temps en Angleterre, en France, en Moſcovie, et dont les branches s'étendaient ſecrétement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encore peu de choſe pour le baron de *Gortz ;* mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important, et ſans lequel rien ne pouvait réuſſir, était d'achever la paix entre le czar et *Charles ;* il reſtait beaucoup de difficultés à applanir. Le baron *Oſterman*, miniſtre d'Etat en Moſcovie, ne s'était point laiſſé entraîner d'abord aux vues de *Gortz ;* il était auſſi circonſpect que le miniſtre de *Charles* était entreprenant. Sa politique

lente et mesurée voulait laisser tout mûrir ; le génie impatient de l'autre prétendait recueillir immédiatement après avoir semé. *Osterman* craignait que l'empereur son maître, ébloui par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suède une paix trop avantageuse ; il retardait par ses longueurs et par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

Le czar voyage en France.

Heureusement pour le baron de *Gortz*, le czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein était de passer en France : il lui manquait d'avoir vu cette nation célèbre, qui est depuis plus de cent ans censurée, enviée et imitée par tous ses voisins ; il voulait y satisfaire sa curiosité insatiable de voir et d'apprendre, et exercer en même temps sa politique.

Gortz vit deux fois à la Haye cet empereur ; il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en six mois avec des plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable : ses grands desseins paraissaient couverts d'un secret impénétrable : il se flattait que l'Europe ne les apprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haye que de paix : il disait hautement qu'il voulait regarder le roi d'Angleterre comme le pacificateur du Nord : il pressait même en apparence la tenue d'un congrès à Brunswick, où les intérêts de la Suède et de ses ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ses intrigues fut le duc d'Orléans, régent de France ; il avait des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, et qui subsiste de délations et souvent même de calomnies, s'était tellement multiplié en France sous son gouvernement, que la moitié de la nation était devenue l'espion de l'autre. Le duc d'Orléans, lié avec le roi d'Angleterre par des engagemens personnels, lui découvrit les menées qui se tramaient contre lui.

Dans le même temps les Hollandais, qui prenaient des ombrages de la conduite de *Gortz*, communiquèrent leurs soupçons au ministre anglais. *Gortz* et *Gyllembourg* poursuivaient leurs desseins avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, et l'autre à Londres.

Comme *Gyllembourg*, ambassadeur de Suède, avait violé le droit des gens, en conspirant contre le prince auprès duquel il était envoyé, on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les Etats-Généraux, par une complaisance inouïe pour le roi d'Angleterre, missent en prison le baron de *Gortz*. Ils chargèrent même le comte de *Welderen* de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile ne tourna qu'à leur confusion. *Gortz* demanda au comte de *Welderen* s'il était connu de lui ? ,, Oui, Monsieur, répondit ,, le hollandais. Hé bien, dit le baron de *Gortz*, si ,, vous me connaissez, vous devez savoir que je ne ,, dis que ce que je veux. ,, L'interrogatoire ne fut guère poussé plus loin : tous les ambassadeurs, mais particulièrement le marquis de *Monteléon*, ministre d'Espagne en Angleterre, protestèrent contre l'attentat commis envers la personne de *Gortz* et de *Gyllembourg*. Les Hollandais étaient sans excuse : ils avaient non-seulement violé un droit sacré en arrêtant le premier ministre du roi de Suède, qui n'avait rien machiné

contre eux; mais ils agiſſaient directement contre les principes de cette liberté précieuſe qui a attiré chez eux tant d'étrangers, et qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juſte en arrêtant priſonnier un ennemi. Il fit pour ſa juſtification imprimer les lettres du baron de *Gortz* et du comte de *Gyllembourg*, trouvées dans les papiers du dernier. Le roi de Suède était alors dans la province de Scanie; on lui apporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlèvement de ſes deux miniſtres. Il demanda en ſouriant ſi on n'avait pas auſſi imprimé les ſiennes. Il ordonna auſſitôt qu'on arrêtât à Stockholm le réſident anglais avec toute ſa famille et ſes domeſtiques; il défendit ſa cour au réſident hollandais, qu'il fit garder à vue. Cependant il n'avoua ni ne déſavoua le baron de *Gortz*: trop fier pour nier une entrepriſe qu'il avait approuvée, et trop ſage pour convenir d'un deſſein éventé preſque dans ſa naiſſance; il ſe tint dans un ſilence dédaigneux avec l'Angleterre et la Hollande.

Le czar prit tout un autre parti. Comme il n'était point nommé, mais obſcurément impliqué dans les lettres de *Gyllembourg* et de *Gortz*, il écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens ſur la conſpiration, et d'aſſurance d'une amitié ſincère; le roi *George* reçut ſes proteſtations ſans les croire, et feignit de ſe laiſſer tromper. Une conſpiration tramée par des particuliers, quand elle eſt découverte, eſt anéantie; mais une conſpiration de rois n'en prend que de nouvelles forces. Le czar arriva à Paris au mois de mai de la même année 1717.

Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art et de la nature, à viſiter les académies, les bibliothèques publiques, les cabinets des curieux, les maiſons royales: il propoſa au duc d'Orléans, régent de France, un traité dont l'acceptation eût pu mettre le comble à la grandeur moſcovite. Son deſſein était de ſe réunir avec le roi de Suède qui lui cédait de grandes provinces, d'ôter entièrement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, et d'attirer à la Moſcovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le roi *Stanislas* aux priſes avec le roi *Auguſte*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiſer ou pour l'éteindre, ſelon qu'il y trouverait ſes avantages. Dans ces vues, il propoſa au régent de France la médiation entre la Suède et la Moſcovie, et de plus une alliance offenſive et défenſive avec ces couronnes et celle d'Eſpagne. Ce traité qui paraiſſait ſi naturel, ſi utile à ces nations, et qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du duc d'Orléans. Il prenait préciſément dans ce temps des engagemens tout contraires; il ſe liguait avec l'empereur d'Allemagne et *George* roi d'Angleterre. La raiſon d'Etat changeait alors dans l'eſprit de tous les princes, au point que le czar était prêt de ſe déclarer contre ſon ancien allié le roi *Auguſte*, et d'embraſſer les querelles de *Charles* ſon mortel ennemi; pendant que la France allait en faveur des Allemands et des Anglais faire la guerre au petit-fils de *Louis XIV*, après l'avoir ſoutenu ſi long-temps contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de

tréfors et de fang. Tout ce que le czar obtint par des voies indirectes fut que le régent interpofât fes bons offices pour l'élargiffement du baron de *Gortz* et du comte de *Gyllembourg*. Il s'en retourna dans fes Etats à la fin de juin, après avoir donné à la France le fpectacle rare d'un empereur qui voyageait pour s'inftruire; mais trop de français ne virent en lui que les dehors groffiers que fa mauvaife éducation lui avait laiffés; et le législateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand-homme leur échappa.

Ce qu'il cherchait dans le duc d'Orléans, il le trouva bientôt dans le cardinal *Albéroni*, devenu tout-puiffant en Efpagne. *Albéroni* ne fouhaitait rien tant que le rétabliffement du prétendant, et comme miniftre de l'Efpagne que l'Angleterre avait fi maltraitée, et comme ennemi perfonnel du duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Efpagne, et enfin comme prêtre d'une Eglife pour laquelle le père du prétendant avait fi mal-à-propos perdu fa couronne.

Le duc d'*Ormond*, auffi aimé en Angleterre que le duc de *Marlborough* y était admiré, avait quitté fon pays à l'avénement du roi *George*; et s'étant alors retiré à Madrid, il alla, muni de pleins-pouvoirs du roi d'Efpagne et du prétendant, trouver le czar fur fon paffage à Mitau en Courlande, accompagné d'*Irnegan* autre anglais, homme habile et entreprenant. Il demanda la princeffe *Anne Petrowna*, fille du czar, en mariage pour le fils de *Jacques II*, (*y*) efpérant

(*y*) Le cardinal *Albéroni* lui-même a certifié la vérité de tous ces récits dans une lettre de remercîment à l'auteur. Au refte M. *Nordberg*, auffi mal inftruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain, prétend que le duc d'*Ormond* ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement du roi *George I*, mais immédiatement après la mort de la reine *Anne*; comme fi *George I* n'avait pas été le fucceffeur immédiat de cette reine.

que cette alliance attacherait plus étroitement le czar aux intérêts de ce prince malheureux. Mais cette propofition faillit à reculer les affaires pour un temps, au lieu de les avancer. Le baron de *Gortz* avait, dans fes projets, deftiné depuis long-temps cette princeffe au duc de Holftein, qui en effet l'a époufée depuis. Dès qu'il fut cette propofition du duc d'*Ormond*, il en fut jaloux et s'appliqua à la traverfer. Il fortit de prifon au mois d'août, auffi-bien que le comte de *Gyllembourg*, fans que le roi de Suède eût daigné faire la moindre excufe au roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de fon miniftre.

En même temps on élargit à Stockholm le réfident anglais et toute fa famille, qui avait été traitée avec beaucoup plus de févérité que *Gyllembourg* ne l'avait été à Londres.

Gortz en liberté fut un ennemi déchaîné, qui outre les puiffans motifs qui l'agitaient, eut encore celui de la vengeance. Il fe rendit en pofte auprès du czar, et fes infinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce prince. D'abord il l'affura qu'en moins de trois mois il leverait, avec un feul plénipotentiaire de Mofcovie, tous les obftacles qui retardaient la conclufion de la paix avec la Suède: il prit entre fes mains une carte géographique que le czar avait deffinée lui-même; et tirant une ligne depuis Vibourg jufqu'à la mer Glaciale, en paffant par le lac Ladoga, il fe fit fort de porter fon maître à céder ce qui était à l'orient de cette ligne, auffi-bien que la Carélie, l'Ingrie et la Livonie: enfuite il jeta des propofitions de mariage entre la fille de fa majefté czarienne

et le duc de Holſtein, le flattant que ce duc lui pourrait céder ſes Etats moyennant un équivalent; que par-là il ſerait membre de l'Empire, lui montrant de loin la couronne impériale, ſoit pour quelqu'un de ſes deſcendans, ſoit pour lui-même. Il flattait ainſi les vues ambitieuſes du monarque moſcovite, ôtait au prétendant la princeſſe czarienne, en même temps qu'il lui ouvrait le chemin de l'Angleterre; et il rempliſſait toutes ſes vues à la fois.

Le czar nomma l'île d'Aland pour les conférences que ſon miniſtre d'Etat *Oſterman* devait avoir avec le baron de *Gortz*. On pria le duc d'*Ormond* de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le czar ne voulait rompre que ſur le point de l'invaſion: on retint ſeulement à Pétersbourg *Irnegan* le confident du duc d'*Ormond*, qui fut chargé des intrigues, et qui logea dans la ville avec tant de précaution qu'il ne ſortait que de nuit, et ne voyait jamais les miniſtres du czar que déguiſé tantôt en payſan, tantôt en tartare.

Dès que le duc d'*Ormond* fut parti, le czar fit valoir au roi d'Angleterre ſa complaiſance d'avoir renvoyé le plus grand partiſan du prétendant; et le baron de *Gortz* plein d'eſpérance retourna en Suède.

Il retrouva ſon maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, et les côtes bordées de milices. Il ne manquait au roi que de l'argent: le crédit était épuiſé en dedans et en dehors du royaume. La France, qui lui avait fourni quelques ſubſides dans les dernières années de *Louis XIV*, n'en

donnait plus ſous la régence du duc d'Orléans, qui ſe conduiſait par des vues toutes contraires. L'Eſpagne en promettait, mais elle n'était pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le baron de *Gortz* donna alors une libre étendue à un projet qu'il avait déjà eſſayé avant d'aller en France et en Hollande; c'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent; de ſorte qu'une pièce de cuivre, dont la valeur intrinſèque eſt un demi-ſou, paſſait pour quarante ſous avec la marque du prince; à peu près comme dans une ville aſſiégée les gouverneurs ont ſouvent payé les ſoldats et les bourgeois avec de la monnaie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des eſpèces réelles. Ces monnaies fictives, inventées par la néceſſité, et auxquelles la bonne foi ſeule peut donner un crédit durable, ſont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aiſément les fonds qui ſont dans un Etat.

Ces reſſources ſont d'un excellent uſage dans un pays libre: elles ont quelquefois ſauvé une république: mais elles ruinent preſque ſurement une monarchie, car les peuples manquant bientôt de confiance, le miniſtre eſt réduit à manquer de bonne foi: les monnaies idéales ſe multiplient avec excès, les particuliers enfouiſſent leur argent, et la machine ſe détruit avec une confuſion accompagnée ſouvent des plus grands malheurs. C'eſt ce qui arriva au royaume de Suède.

Le baron de *Gortz*, ayant d'abord répandu avec diſcrétion dans le public les nouvelles eſpèces, fut entraîné en peu de temps au-delà de ſes meſures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus

conduire. Toutes les marchandifes et toutes les denrées ayant monté à un prix exceffif, il fut forcé d'augmenter le nombre des efpèces de cuivre. Plus elles fe multiplièrent, plus elles furent décréditées; la Suède inondée de cette fauffe monnaie ne forma qu'un cri contre le baron de *Gortz*. Les peuples, toujours pleins de vénération pour *Charles XII*, n'ofaient prefque le haïr, et fefaient tomber le poids de leur averfion fur un miniftre qui, comme étranger, et comme gouvernant les finances, était doublement affuré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre fur le clergé acheva de le rendre exécrable à la nation; les prêtres, qui trop fouvent joignent leur caufe à celle de DIEU, l'appelèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles efpèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité, on en prit occafion d'appeler ces pièces de monnaie *les dieux du baron de Gortz*.

A la haine publique contre lui fe joignit la jaloufie des miniftres, implacable à mefure qu'elle était alors impuiffante. La fœur du roi et le prince fon mari le craignaient comme un homme attaché par fa naiffance au duc de Holftein, et capable de lui mettre un jour la couronne de Suède fur la tête. Il n'avait plu dans le royaume qu'à *Charles XII*; mais cette averfion générale ne fervait qu'à confirmer l'amitié du roi, dont les fentimens s'affermiffaient toujours par les contradictions. Il marqua alors au baron une confiance qui allait jufqu'à la foumiffion: il lui laiffa un pouvoir abfolu dans le gouvernement intérieur du royaume, et s'en remit à lui fans réferve

fur tout ce qui regardait les négociations avec le czar; il lui recommanda fur-tout de preffer les conférences de l'île d'Aland.

En effet, dès que *Gortz* eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandaient fa préfence, il partit pour aller confommer avec le miniftre du czar le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de *Gortz* après fa mort.

Le czar retenant pour lui toute la Livonie, et une partie de l'Ingrie et de la Carélie, rendait à la Suède tout le refte; il s'uniffait avec *Charles XII* dans le deffein de rétablir le roi *Stanislas* fur le trône de Pologne, et s'engageait à rentrer dans ce pays avec quatre-vingts mille mofcovites, pour détrôner ce même roi *Augufte*, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fourniffait au roi de Suède les vaiffeaux néceffaires pour tranfporter dix mille fuédois en Angleterre et trente mille en Allemagne: les forces réunies de *Pierre* et de *Charles* devaient attaquer le roi d'Angleterre dans fes Etats de Hanover, et fur-tout dans Brême et Verden; les mêmes troupes auraient fervi à rétablir le duc de Holftein, et forcé le roi de Pruffe à accepter un traité par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. *Charles* en ufa dès-lors comme fi fes armées victorieufes, renforcées de celles du czar, avaient déjà exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne l'exécution du traité d'Altranftad. A peine la cour de Vienne daigna-t-elle

répondre à la propofition d'un prince dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Le roi de Pologne eut moins de fécurité ; il vit l'orage qui groffiffait de tous les côtés. La nobleffe polonaife était confédérée contre lui ; et depuis fon rétabliffement, il lui fallait toujours ou combattre fes fujets, ou traiter avec eux. Le czar, médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzick et quatre-vingts mille hommes fur les frontières de Pologne. Tout le Nord était en jaloufies et en alarmes. *Flemming* le plus défiant de tous les hommes, et celui dont les puiffances voifines devaient le plus fe défier, foupçonna le premier les deffeins du czar et ceux du roi de Suède en faveur de *Stanislas*. Il voulut le faire enlever dans le duché de Deux-Ponts, comme on avait faifi *Jacques Sobiesky* en Siléfie. Un de ces français entreprenans et inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partifans français comme lui au fervice du roi de Pologne. Il communiqua au miniftre *Flemming* un projet, par lequel il répondait d'aller avec trente officiers français déterminés, enlever *Stanislas* dans fon palais, et l'amener prifonnier à Drefde. Le projet fut approuvé. Ces entreprifes étaient alors affez communes. Quelques-uns de ceux qu'en Italie on appelle *braves*, avaient fait des coups pareils dans le Milanais durant la dernière guerre entre l'Allemagne et la France. Depuis même, plufieurs français réfugiés en Hollande avaient ofé pénétrer jufqu'à Verfailles, dans le deffein d'enlever le dauphin, et s'étaient faifis de la perfonne du premier écuyer, prefque fous les fenêtres du château de *Louis XIV*.

L'aventurier

L'aventurier difpofa donc fes hommes et fes relais pour furprendre et pour enlever *Stanislas*. L'entreprife fut découverte la veille de l'exécution. Plufieurs fe fauvèrent, quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des prifonniers de guerre, mais comme des bandits. *Stanislas*, au lieu de les punir, fe contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté ; il leur donna même de l'argent pour fe conduire, et montra par cette bonté généreufe qu'en effet *Augufte* fon rival avait raifon de le craindre. (z)

Cependant *Charles* partit une feconde fois pour la conquête de la Norvége au mois d'octobre 1718. Il avait fi bien pris toutes fes mefures, qu'il efpérait fe rendre maître en fix mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges et des glaces, dans l'âpreté de l'hiver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air eft moins rigoureux, que d'aller reprendre fes belles provinces d'Allemagne des mains de fes ennemis. C'eft qu'il efpérait que fa nouvelle alliance avec le czar le mettrait bientôt en état de reffaifir toutes ces provinces ; bien plus, fa gloire était flattée d'enlever un royaume à fon ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tiftendall, près de la manche de Danemarck, entre les villes de Bahus et d'Anslo, eft fituée Frederichshall, place forte et importante qu'on regardait comme la clef du royaume.

(z) Voilà ce que *Nordberg* appelle manquer de refpect aux têtes couronnées, comme fi ce récit véritable contenait une injure, et comme fi on devait aux rois qui font morts autre chofe que la vérité. Penfe-t-il que l'hiftoire doive reffembler aux fermons prêchés devant les rois, dans lefquels on leur fait des complimens ?

Charles en forma le siége au mois de décembre. Le soldat, transi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie sous la glace ; c'était ouvrir la tranchée dans une espèce de roc : mais les Suédois ne pouvaient se rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais *Charles* n'en essuya de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en Norvége au cœur de l'hiver sur de la paille, ou sur une planche, enveloppé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tombaient morts de froid dans leurs postes ; et les autres presque gelés, voyant leur roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée *Johns Dotter*, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau ; lui, qui s'était étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encore combien de temps il pourrait supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire ; le sixième au matin il courut deux lieues à cheval, et descendit chez le prince de Hesse son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât. (*aa*)

Avec ce corps de fer gouverné par une ame si

(*aa*) *Nordberg* prétend que ce fut pour se guérir d'un mal de poitrine que *Charles XII* essuya cette étrange abstinence. Le confesseur *Nordberg* est assurément un mauvais médecin.

hardie et si inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11 décembre, jour de St *André* ; il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, et ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très-mécontent. M. *Megret* ingénieur français, qui conduisait le siége, l'assura que la place serait prise dans huit jours : „ Nous verrons, dit le roi, „ et continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau fesait un angle avec la parallèle ; il se mit à genoux sur le talus intérieur, et appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

11 décembre 1718. *Charles XII* tué.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII* ; ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi et l'ingénieur *Megret*, est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était : il n'y avait alors auprès de sa personne que deux français ; l'un était M. *Siquier*, son aide-de-camp, homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Hesse ; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouche ; mais le roi qui se découvrait davantage était le plus exposé. A quelques pas derrière était le comte

Schwerin, qui commandait la tranchée. Le comte *Posse* capitaine aux gardes, et un aide-de-camp, nommé *Kulbert*, recevaient des ordres de lui. *Siquier* et *Megret* virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait sur le parapet en poussant un grand soupir; ils s'approchèrent, il était déjà mort. Une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite, et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, et le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre par un mouvement naturel la main sur la garde de son épée, et était encore dans cette attitude. A ce spectacle, *Megret*, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose, sinon : *Voilà la pièce finie, allons souper. Siquier* court sur le champ avertir le comte *Schwerin*. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris : *Siquier* mit sa perruque et son chapeau sur la tête du roi; en cet état on transporta *Charles* sous le nom du capitaine *Carlsberg*, au travers des troupes, qui voyaient passer leur roi mort sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortit du camp, et fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le temps de prendre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme, et pour en exclure le duc de Holstein qui pouvait y prétendre.

Ainsi périt à l'âge de trente-six ans et demi *Charles XII* roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité dégénérant en profusion a ruiné la Suède : son courage poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort : sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté : et dans les dernières années le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses Etats; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, et pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modestie, après la défaite que de la fermeté : dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi-bien que la

fienne : homme unique plutôt que grand-homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux eſt au-deſſus de tant de gloire.

Charles XII était d'une taille avantageuſe et noble; il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur; un nez bien formé; mais le bas du viſage déſagréable, trop ſouvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres; preſque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, et ne répondait ſouvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On obſervait à ſa table un ſilence profond. Il avait conſervé, dans l'inflexibilité de ſon caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaiſe honte. Il eût été embarraſſé dans une converſation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux et à la guerre, il n'avait jamais connu la ſociété. Il n'avait lu, juſqu'à ſon loiſir chez les Turcs, que les commentaires de *Céſar* et l'hiſtoire d'*Alexandre*; mais il avait écrit quelques réflexions ſur la guerre et ſur ſes campagnes depuis 1700 juſqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier de *Folard*, et lui dit que ce manuſcrit avait été perdu à la malheureuſe journée de Pultava. Quelques perſonnes ont voulu faire paſſer ce prince pour un bon mathématicien; il avait ſans doute beaucoup de pénétration dans l'eſprit; mais la preuve que l'on donne de ſes connaiſſances en mathématique n'eſt pas bien concluante; il voulait changer la manière de compter par dixaine, et il propoſait à la place le nombre ſoixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois un cube et un quarré, et qu'étant diviſé par deux, il était enfin réductible à

l'unité. Cette idée prouvait ſeulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire et le difficile. (1)

A l'égard de ſa religion, quoique les ſentimens d'un prince ne doivent pas influer ſur les autres hommes, et que l'opinion d'un monarque auſſi peu inſtruit que *Charles* ne ſoit d'aucun poids dans ces matières, cependant il faut ſatisfaire, ſur ce point comme ſur le reſte, la curioſité des hommes qui ont eu les yeux ouverts ſur tout ce qui regarde ce prince. Je ſais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette hiſtoire, que *Charles XII* fut luthérien de bonne foi juſqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipſick le fameux philoſophe M. *Leibnitz*, qui penſait et parlait librement, et qui avait déjà inſpiré ſes ſentimens libres à plus d'un prince. Je ne crois pas que *Charles XII* puiſa, comme on me l'avait dit, de l'indifférence pour le luthéraniſme dans la converſation de ce philoſophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart-d'heure; mais M. *Fabrice*, qui approcha de lui familièrement ſept années de ſuite, m'a dit que dans ſon loiſir chez les Turcs, ayant vu plus de diverſes religions, il étendit plus loin ſon indifférence. *La Motraye* même dans ſes voyages confirme cette idée. Le comte de *Croiſſy* penſe de même, et m'a dit pluſieurs fois que ce prince ne conſerva de ſes premiers principes que celui d'une prédeſtination abſolue, dogme qui favoriſait ſon courage et qui juſtifiait ſes témérités. Le czar avait les mêmes ſentimens que lui ſur la religion et ſur la

(1) Elle prouve auſſi qu'il avait approfondi, juſqu'à un certain point, la théorie des nombres, puiſqu'il connaiſſait la nature et les propriétés des échelles arithmétiques.

deſtinée; mais il en parlait plus ſouvent : car il s'entretenait familièrement de tout avec ſes favoris, et avait par-deſſus *Charles* l'étude de la philoſophie et le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvelée trop ſouvent à la mort des princes, que les hommes malins et crédules prétendent toujours avoir été ou empoiſonnés ou aſſaſſinés. Le bruit ſe répandit alors en Allemagne que c'était M. *Siquier* lui-même qui avait tué le roi de Suède. Ce brave officier fut long-temps déſeſpéré de cette calomnie : un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles : *J'aurais pu tuer le roi de Suède ; mais tel était mon reſpect pour ce héros, que ſi je l'avais voulu, je n'aurais pas oſé.*

Je ſais bien que *Siquier* lui-même avait donné lieu à cette fatale accuſation, qu'une partie de la Suède croit encore ; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm, dans une fièvre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le roi de Suède; que même il avait dans ſon accès ouvert la fenêtre et demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorſque dans ſa guériſon il eut appris ce qu'il avait dit dans ſa maladie, il fut ſur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu révéler cette anecdote pendant ſa vie. Je le vis quelque temps avant ſa mort, et je puis aſſurer que loin d'avoir tué *Charles XII*, il ſe ſerait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour ſervir quelque puiſſance qui l'en aurait ſans doute bien récompenſé ; il eſt mort très-pauvre en France, et même il a eu beſoin du ſecours de ſes amis. Si ces raiſons ne ſuffiſent pas, que l'on conſidère que la balle qui frappa *Charles XII* ne pouvait entrer dans un piſtolet, et que *Siquier* n'aurait pu faire ce coup déteſtable qu'avec un piſtolet caché ſous ſon habit. (2)

Après la mort du roi, on leva le ſiége de Frederichshall ; tout changea dans un moment : les Suédois, plus accablés que flattés de la gloire de leur prince, ne ſongèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, et à réprimer chez eux la puiſſance abſolue dont le baron de *Gortz* leur avait fait éprouver l'excès. Les états élurent librement pour leur reine la princeſſe, ſœur de *Charles XII*, et l'obligèrent ſolennellement de renoncer à tout droit héréditaire ſur la couronne, afin qu'elle ne la tînt que des ſuffrages de la nation. Elle promit, par des ſermens réitérés, qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire : elle ſacrifia depuis la jalouſie de la royauté à la tendreſſe conjugale, en cédant la couronne à ſon mari ; et elle engagea les états à élire ce prince, qui monta ſur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le baron de *Gortz*, arrêté immédiatement après la mort de *Charles*, fut condamné par le ſénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville : exemple de vengeance peut-être encore plus que de juſtice, et affront cruel à la mémoire d'un roi que la Suède admire encore.

(2) Beaucoup de gens prétendent encore que *Charles XII* fut la victime de la haine qu'il avait inſpirée à ſes ſujets. Cette opinion n'eſt pas même deſtituée de vraiſemblance. M. de *Voltaire* ne l'ignorait pas ; mais, comme il ne pouvait vérifier les petites circonſtances ſur leſquelles cette opinion s'appuie, il a préféré la paſſer ſous ſilence.

On garde à Stockholm le chapeau de *Charles XII* ; et la petiteſſe du trou dont il eſt percé eſt une des raiſons de ceux qui veulent croire qu'il périt par un aſſaſſinat,

Fin du huitième et dernier Livre.

TABLE

DES LIVRES ET SOMMAIRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

LIVRE SIXIEME.

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIEME.

Fin de la Table.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans l'Histoire de Charles XII, roi de Suède.

A.

B.

C.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

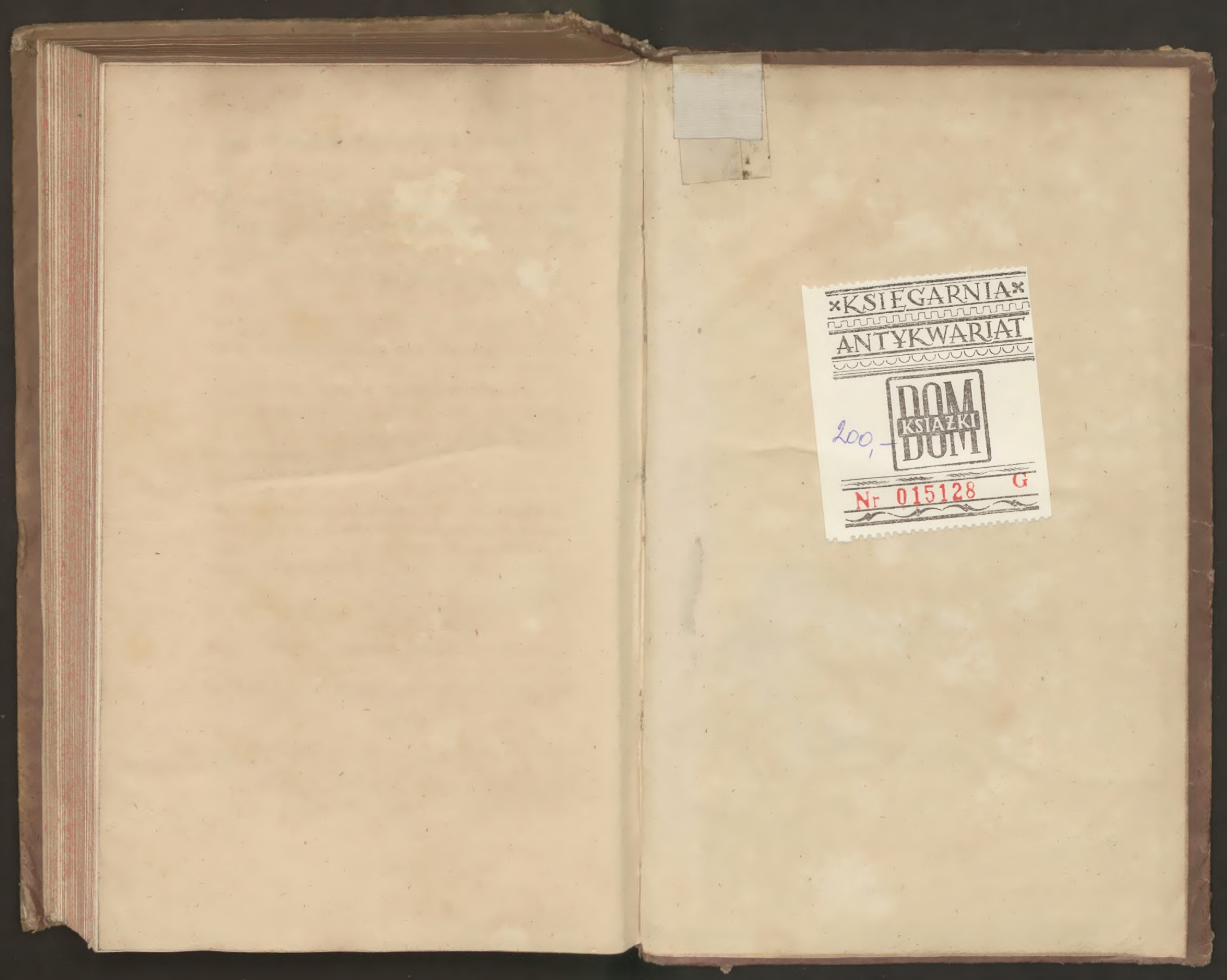
S.

T.

V.

W.

Fin de la Table des matières.


KSIĘGARNIA
ANTYKWARIAT
DOM KSIĄŻKI
200,-
Nr 015128 G